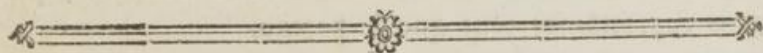




RELATION  
D'UN VOYAGE  
FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les Années 1769, 1770 & 1771,

Par JACQUES COOK, commandant le  
*Vaisseau du Roi l'Endeavour.*



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Passage de Plymouth à l'Isle Madère. Quelques détails  
sur cette Isle.*

APRÈS avoir reçu ma commission, datée du 25 Mai  
1768, j'allai à bord le 27. J'arborai la flamme & pris

ANN. 1768.  
Mai.

le commandement du vaisseau qui étoit alors dans le bassin de *Depfort*. Il fut bientôt en état de mettre en mer. Les vivres & les munitions ayant été embarqués, je descendis la rivière le 30 Juillet, & le 13 d'Août, je jettai l'ancre dans la rade de *Plymouth*.

Juillet.  
Août.

EN attendant le vent, on lut à l'équipage les articles du Code Militaire & l'Acte du Parlement; on lui paya deux mois de gages d'avance, & on lui déclara qu'il ne devoit s'attendre à aucune augmentation de paie pendant le cours du voyage.

LE 26 Août, le vent devenant bon nous mîmes à la voile. Le 31, nous vîmes différens oiseaux que les navigateurs Anglois appellent *poulets de la mère Carey*, & qu'ils regardent comme les avant-coureurs d'une tempête. Le jour suivant, nous eûmes un vent très-fort qui nous força de naviguer sous nos basses voiles, nous emporta un petit bateau appartenant au *Bosleman*, & noya trois ou quatre douzaines de nos volailles, que nous regrettâmes plus que le bateau.

LE 2 Septembre, nous vîmes terre entre le Cap *Finistere* & la Cap *Otegal*, sur la côte de *Galice* en Espagne. Le 5, par notre observation du soleil & de la lune, nous trouvâmes la latitude du Cap *Finistere* à 42<sup>d</sup> 53' Nord, & sa longitude à 8<sup>d</sup> 46' Ouest du méridien de *Greenwich*, sur lequel nous calculerons toujours. La déclinaison de l'aiguille aimantée étoit de 21<sup>d</sup> 4' Ouest.

PENDANT ce tems, MM. Banks & Solander eurent occasion

occasion d'observer sur plusieurs animaux marins, dont les Naturalistes n'ont pas eu jusqu'ici connoissance. Ils observèrent en particulier une espèce d'*Oniscus* qu'on trouva adhérent à une *Medusa pelagica*, & un animal de figure angulaire d'environ un pouce de grosseur & long de trois, traversé de part en part d'un trou, ayant une tache noire à une de ses extrémités, qu'ils jugèrent pouvoir être son estomac. Quatre de ces animaux tenoient ensemble par leurs côtés quand ils furent pris; de sorte que nous crûmes d'abord que ce n'étoit qu'un seul animal; mais dès qu'on les eut jettés dans un verre plein d'eau, ils se séparèrent & se mirent à nager avec beaucoup de vivacité. Ces animaux appartiennent à un genre nouveau, auquel MM. Banks & Solander ont donné le nom de *Dagyfa*, à raison de la ressemblance de couleur d'une des espèces à une pierre précieuse de ce nom. Nous en primes un grand nombre se tenant tous ensemble sur une longueur de deux pieds & plus, & brillants dans l'eau des plus belles couleurs. Nos observateurs découvrirent aussi un autre animal d'une espèce nouvelle, ayant dans l'eau des couleurs encore plus vives & du plus grand éclat; il ressembloit à une opale, ce qui fit donner au genre le nom de *Carcinium opalinum*; un de ces animaux vécut plusieurs heures dans un verre d'eau de mer, nageant avec la plus grande agilité, & déployant à chacun de ses mouvemens une variété infinie de couleurs. Nous primes aussi dans les agrès du vaisseau, à la distance d'environ dix lieues du Cap *Finistere*, divers oiseaux qui n'ont pas été décrits par Linnæus; on supposa qu'ils venoient de la terre d'Espagne, & nos Naturalistes donnèrent

---

ANN. 1768.  
Septemb.

ANN. 1768.  
Septemb.

à l'espèce le nom de *Motacilla velificans*. Il n'y avoit en effet que des oiseaux navigateurs qui pussent se hasarder à venir ainsi à bord d'un vaisseau qui alloit faire le tour du monde. Un d'eux étoit si fatigué qu'il mourut entre les mains de M. Banks.

IL nous parut extraordinaire qu'aucun Naturaliste n'eût jusqu'alors fait mention du *Dagyfa*, dont la mer abonde à moins de vingt lieues de la côte d'Espagne, mais malheureusement pour les connoissances humaines, parmi les Navigateurs, il ne se trouve que très-rarement des hommes qui veillent ou qui sachent observer les objets intéressants & curieux, dont la mer est un si vaste dépôt.

LE 12, nous découvrîmes les isles de *Porto-Santo* & de *Madere*, & le jour suivant, nous jettâmes l'ancre dans la rade de *Funchal*, & nous amarrâmes avec une petite ancre; mais dans la nuit la hanrière de cette ancre se détacha, par la négligence de celui qui l'avoit attachée. Le matin on releva l'ancre dans le bateau, & elle fut portée au Sud, mais en la relevant, M. Weir, notre contre-Maitre, fut jetté dans la mer par le cable; & entraîné avec l'ancre. Les gens du vaisseau ayant vû l'accident retirèrent l'ancre avec toute la promptitude possible, mais il étoit trop tard; le corps remonta sur l'eau embarrassé dans le cable, & sans vie.

L'ISLE de *Madere*, vue de la mer, présente un très-bel aspect; les flancs des colines sont entièrement couverts de vignes presque jusques à la hauteur où l'œil peut distinguer les objets; elles y sont vertes, tandis

que tous les autres végétaux sont entièrement brûlés, excepté dans les endroits ombragés par la vigne & çà & là sur les bords des petits ruisseaux.

ANN. 1768.  
Septemb.

LE 13, sur les onze heures du matin, un bateau appelé par nos Navigateurs *product-boat*, vint à bord de la part des Officiers du Bureau de la Santé, sans la permission desquels on ne laisse personne descendre à terre. Dès que nous eûmes cette permission nous débarquâmes à *Funchal*, la capitale de l'Isle, & nous allâmes sur le champ à la maison de M. Cheap, Consul Anglois, & l'un des plus considérables négocians du lieu. Il nous reçut avec l'amitié d'un frere & la générosité d'un Prince. Il voulut absolument que nous habitassions sa maison, où il nous procura toutes les commodités possibles pendant notre séjour dans l'Isle. Il obtint pour MM. Banks & Solander la permission de rechercher toutes les curiosités naturelles qu'ils croiroient mériter leur attention. Il employa plusieurs personnes à pêcher pour eux, à ramasser des coquilles que le tems ne leur auroit pas permis de rassembler eux-mêmes, & il leur fournit des chevaux & des guides pour visiter différentes parties de l'Isle. Malgré toutes ces facilités leurs excursions furent poussées rarement au-delà de trois milles de la Ville, parce qu'ils ne furent en tout que cinq jours à terre, dont un fut employé à recevoir chez M. Cheap la visite du Gouverneur. C'étoit d'ailleurs le tems le moins propre de l'année pour des recherches d'Histoire naturelle : car ce n'étoit pas la saison des plantes & des insectes. M. Heberden, le premier Médecin de l'Isle,

ANN. 1768.  
Septemb.

& frere du Docteur Heberden de Londres, leur procura pourtant quelques plantes en fleur : il leur donna aussi des échantillons de beaucoup de morceaux de son Cabinet & une copie de ses observations botaniques, contenant entre autres détails une description particulière des arbres que nourrit le pays. M. Banks voulut avoir quelque renseignement sur l'espèce de bois d'Ebenisterie qu'on porte de cette Isle en Angleterre, appelé, par nos Marchands & nos ouvriers, *mahogani de Madère*. Il apprit qu'on n'exportoit de l'Isle aucun bois sous ce nom, mais il reconnut un arbre appelé, par les Insulaires, *Vigniatico* qui est le *Laurus indicus* de Linnæus, dont le bois diffère fort peu à l'œil du mahogani. Le Docteur Heberden a des armoires dans lesquelles le vigniatico & le mahogani sont mêlés, & où il est difficile de les distinguer l'un de l'autre. On remarque seulement, en y faisant attention, que la couleur du vigniatico est un peu moins foncée que celle du mahogani. Il est donc très-probable que le bois connu en Angleterre, sous le nom de Mahogani de Madère, est le *vigniatico* même.

Il y a de grandes raisons de croire que toute cette Isle est sortie anciennement du sein de la mer par l'explosion d'un volcan. Toutes les pierres, jusques dans leurs plus petits fragments, paroissent avoir été brûlées, & l'espèce de sable qui couvre le sol n'est lui-même qu'une cendre. Quoique nous n'ayons vu qu'une petite partie du pays, les habitans nous ont dit que le reste de l'Isle est exactement de la même nature.

Le seul objet de commerce que *Madere* fournisse est

le vin. On le fait d'une manière bien simple. Le raisin est jetté dans des vaisseaux de bois de forme quarrée, dont la grandeur est proportionnée à l'étendue du vignoble auxquels ils appartiennent. Les valets nuds entrent dans la cuve, &, avec leurs pieds & leurs coudes, pressent le raisin le plus fortement qu'ils peuvent. Les grappes ainsi foulées sont ensuite mises en un tas & placées sous une pièce de bois quarrée, qu'on presse avec un levier engagé par un bout, & à l'extrémité duquel on suspend une pierre. Les habitans ont fait si peu de progrès dans les Arts, que ce n'est que très-récemment qu'ils sont parvenus à donner à un vignoble la même espèce de fruit en greffant leurs vignes. Il semble qu'il y a dans les esprits, ainsi que dans la matière, une sorte de force d'inertie qui résiste à tout changement. Tous ceux qui se proposent d'aider les ouvriers ou les Agriculteurs par de nouvelles applications des principes de la bonne physique ou des forces mécaniques, éprouvent des obstacles presque insurmontables, & s'apperçoivent que les avantages les plus grands & les plus manifestes d'une pratique nouvelle ne sont pas un motif aussi puissant pour la faire recevoir, que l'habitude antérieure d'une pratique différente a de force pour la faire rejeter. Le préjugé accompagne par-tout l'ignorance. Le peuple de tous les pays ressemble aux pauvres d'Angleterre qui sont à la charité de la Paroisse, & qu'on verroit souvent mendier dans les rues, si la loi qui leur assigne des secours ne les forçoit pas en même-tems à les accepter : c'est avec beaucoup de difficulté qu'on a persuadé aux habitans de *Madere* de greffer leurs plants. Quelques-uns

---

ANN. 1768.  
Septemb.

ANN. 1768.  
Septemb.

même ont refusé jusqu'à présent d'adopter cette pratique, quoique toute une vendange soit souvent gâtée par la trop grande quantité de sauvageons qu'ils ne veulent pas en séparer, parce qu'ils augmentent la quantité du vin. Cet exemple de la force de l'habitude est d'autant plus extraordinaire qu'ils ont adopté la greffe pour des arbres fruitiers d'une bien moindre importance, tels que les châtaigniers auxquels cette méthode fait porter du fruit plus promptement qu'ils ne feroient sans elle.

Nous ne vîmes aucune voiture à roues dans le pays, privation qu'il faut peut-être attribuer moins au défaut d'invention des habitans qu'à leur manque d'industrie, pour former des chemins praticables. Les routes sont en effet si mauvaises, qu'il seroit impossible à aucune voiture d'y passer : on ne se sert que de chevaux & de mules qui sont très-propres à de pareils chemins ; ils ne les emploient cependant pas pour le transport de leurs vins. Des vignes où on les fait, comme nous avons vû plus haut, on les transporte à la Ville dans des outres ou peaux de boucs, que des hommes chargent sur leurs têtes. La seule imitation grossière d'une voiture que nous ayons vue parmi ces gens, est une planche épaisse un peu creusée dans le milieu, à une extrémité de laquelle une espèce de timon s'attache avec une courroie de cuir blanc. Ce misérable traîneau ne ressemble pas plus à un charriot anglois, qu'un canot de sauvage à la chaloupe d'un grand vaisseau. On peut même croire que cette invention, toute grossière qu'elle est, est due aux Anglois



qui ont introduit dans l'Isle l'usage des tonneaux d'une plus grande capacité qu'on ne pouvoit pas transporter à bras d'hommes, & pour lesquels on a été obligé d'employer cette sorte de traîneau; c'est peut-être parce que la nature a trop fait pour ce beau pays, que l'industrie humaine & les Arts y ont eu si peu de progrès. Le sol y est riche, la plaine & les montagnes ont des climats si différens qu'à peine y a-t-il une seule production recherchée du sol de l'Europe ou des deux Indes, que la culture ne puisse donner ici. Quand nous allâmes rendre visite au Docteur Heberden, dont l'habitation est à deux milles de la Ville sur une hauteur très-élevée; nous avons laissé le thermomètre à *Madere* à 74<sup>d</sup>, & nous le trouvâmes chez lui à 66<sup>d</sup>. Les montagnes produisent presque sans culture les noix, les châtaignes & les pommes en grande abondance.

ANN. 1768.  
Septemb.

ON trouve dans les jardins de la Ville beaucoup de plantes des deux Indes, entr'autres le bananier, le goyavier, le pommier-à-pain, l'ananas, le mangoufrier qui fleurissent & donnent leur fruit presque sans soins. Le bled est de la meilleure qualité, d'un beau & gros grain. L'Isle en pourroit produire en grande quantité, cependant les habitans tirent du dehors la plus grande partie de celui qu'ils consomment. Le mouton, le porc & le bœuf y sont excellents. Le bœuf sur-tout, dont nous fîmes provision, a été généralement trouvé presque aussi bon que le nôtre. Le maigre en est très-semblable au nôtre pour la fibre & pour la couleur, quoique les bêtes soient beaucoup

ANN. 1768.  
Septemb.

plus petites , mais le gras en est aussi blanc que celui du mouton.

LA ville de *Funchal* tire son nom de *Funcho*, nom portugais de la plante appelée fenouil , qui croît en abondance sur les rochers voisins. Selon l'observation du Docteur Heberden , sa latitude est de  $32^{\text{d}}$ ,  $33' 33''$  Nord, & sa longitude de  $16^{\text{d}}$   $49'$  Ouest. Elle est située au fond d'une baie , & , quoique plus vaste que l'étendue de l'Isle ne semble le comporter , elle est très-mal bâtie. Les maisons des principaux habitans sont grandes , celles du peuple petites ; les rues sont étroites & les plus mal pavées que j'aie vues. Les Eglises sont chargées d'ornemens , parmi lesquels on trouve plusieurs tableaux & des statues des Saints les plus fêtés. Les tableaux sont généralement très-mal peints , & les Saints ornés de dentelles. Quelques Couvents ont des édifices de meilleur goût. Celui des Franciscains en particulier est simple & extrêmement propre. L'Infirmierie attira notre attention , comme un modèle qui devrait être suivi dans d'autres pays : elle est formée d'une longue salle , d'un côté de laquelle sont les fenêtres & un Autel ; le côté opposé est partagé en alcoves , dont chacune contient un lit , & qui sont toutes proprement tapissées. Derrière ces alcoves court une longue galerie avec laquelle chaque alcove communique par une porte , de sorte que le malade peut être servi sans aucun embarras pour ses voisins.

ON voit aussi dans le même Couvent une singularité d'un autre genre , une petite Chapelle revêtue du haut en bas , tant les murs que les plafonds , de têtes & d'ossemens

d'ossemens humains ; les os sont en croix , & on a placé une tête à chacun des quatre angles. Parmi ces têtes , il y en a une très-remarquable. Les mâchoires supérieure & inférieure sont parfaitement adhérentes l'une à l'autre par un côté. Il n'est pas aisé de concevoir comment s'est formée l'ossification qui les unit , mais il faut nécessairement que le sujet ait vécu quelque tems sans pouvoir ouvrir la bouche ; sans doute on lui donnoit quelque nourriture par une ouverture faite à l'autre côté , en faisant sauter quelques dents , opération qui paroît avoir aussi endommagé la mâchoire.

ANN. 1768.  
Septemb.

C'ÉTOIT le Jeudi au soir que nous rendîmes visite aux moines de ce Couvent, un peu avant leur souper, & ils nous reçurent avec beaucoup de politesse. Ils nous dirent qu'ils ne nous offroient pas à souper, parce qu'ils n'avoient rien de prêt, mais que si nous voulions venir le lendemain, quoique ce fût pour eux un jour de jeûne, ils nous donneroient une dinde rotie. Nous ne nous attendions pas à tant de générosité de la part de Moines Portugais ; aussi fûmes-nous fort touchés de cette invitation, quoique nous ne pussions pas en profiter.

Nous visitâmes aussi un Couvent de Religieuses de Sainte-Claire. Ces filles témoignèrent un grand plaisir à nous voir ; elles avoient entendu dire qu'il y avoit parmi nous de grands Philosophes, & peu instruites de la nature des objets des connoissances philosophiques, elles nous firent plusieurs questions extravagantes ; quand il y auroit du tonnerre, & si l'on pourroit trou-

ANN. 1768.  
Septemb.

ver dans l'enclos de leur Couvent quelque source d'eau vive dont elles avoient grand besoin ? On peut bien croire que nos réponses à de pareilles questions ne les satisfirent guères , & ne nous firent pas beaucoup d'honneur dans leur esprit. Elles ne retranchèrent rien pour cela de leurs civilités , & elles parlèrent sans discontinuer durant le tems que dura notre visite , qui fut d'environ une demi-heure.

LES montagnes de ce pays sont très-élevées ; la plus haute , le pic Ruivo , s'éleve de 5068 pieds , c'est-à-dire près d'un mille anglois perpendiculairement au-dessus de la plaine qui lui sert de base , & qui est plus haute qu'aucune terre de la Grand-Bretagne. Les côtes de ces montagnes sont couvertes de vignes jusqu'à une certaine hauteur , au-dessus desquelles se trouvent des bois de pins & de châtaigniers d'une étendue immense , & enfin plus haut , des forêts d'arbres de différentes espèces inconnues en Europe , comme le *mirmulano* & le *paobranco* , dont les feuilles , sur-tout celles du dernier , sont si belles qu'elles seroient un grand ornement dans nos jardins.

ON compte qu'il y a dans l'Isle environ 80000 habitans. Les droits de Douane rendent au Roi de Portugal 20000 livres sterlings par an , toutes dépenses payées. Ce revenu pourroit être aisément doublé par la vente des seules productions de l'Isle , sans parler même des vins , si l'on mettoit à profit la bonté du climat & l'étonnante fertilité du sol. Mais cet objet est entierement négligé par les Portugais. Dans le commerce des habitans de *Madere* avec *Lisbonne* , la

balance est contre les premiers; de sorte que toute la monnoie Portugaise passant sans cesse à Lisbonne, les espèces courantes dans l'Isle sont toutes espagnoles. Il y a, à la vérité, quelques pièces de cuivre Portugaises, mais si rares que nous n'en avons presque point vu. Les pièces de monnoie Espagnole sont de trois fortes, les *pistéreens* valant à peu près un sheling, les *bitts* environ 12 sols de France, & les *demi-bitts* 6 sols.

ANN. 1768.  
Septemb.

LES marées en cet endroit vont au Nord & au Sud dans les pleines & les nouvelles lunes. Les hautes s'élevent de sept pieds, & les basses de quatre. Par l'observation du Docteur Heberden, la déclinaison de l'aiguille aimantée est ici de 15<sup>d</sup> 30' Ouest, & elle va en diminuant; mais j'ai quelque doute sur la justesse de son observation relativement à cette diminution. Nous trouvâmes que la pointe boréale de l'aiguille d'inclinaison, qui nous avoit été donnée par la Société Royale, plongeoit de 77<sup>d</sup> 18".

LES rafraîchissemens qu'on peut trouver en ce lieu sont l'eau, le vin, différentes espèces de fruits, des oignons en grande quantité, & quelques confitures. Pour la viande fraîche & la volaille, on ne peut en avoir qu'avec la permission du Gouverneur, & à très-haut prix.

NOUS prîmes 270 livres de bœuf fraîchement tué & un jeune bœuf vivant, compté comme pesant 613 livres, 3032 gallons d'eau, & dix tonneaux de vin; & dans la nuit, entre le 18 & le 19, nous mîmes à la

ANN. 1768.  
Septemb. voile pour poursuivre notre voyage. Quand *Funchal* nous resta au N. 13<sup>d</sup> E. à la distance de 76 milles, la variation de l'aiguille aimantée, calculée par plusieurs azimuths, nous parut être de 16<sup>d</sup> 30' Ouest.



---

 CHAPITRE II.

*Passage de l'Isle Madère à Rio-Janeiro. Description  
du Pays & divers incidens.*

LE 21 Septembre, nous reconnûmes les isles appellées les *Salvages* au Nord des *Canaries* ; la principale de ces Isles étant à notre S.  $\frac{1}{2}$  O. A la distance d'environ cinq lieues, nous trouvâmes, par un azimuth, la déclinaison de l'aiguille à  $17^{\text{d}} 50'$ . Je regarde ces Isles comme gisant au  $30^{\text{d}} 11'$  de latitude Nord, à cinquante-huit lieues de *Funchal* dans la direction du S. 16 E.

---

 ANN. 1768.  
Septemb.

LE 23, nous vîmes le pic de *Ténériffe* qui nous res-  
toit à l'O.  $\frac{1}{4}$  de S.  $\frac{1}{2}$  S., & nous trouvâmes la déclinaison de  $17^{\text{d}} 22'$  à  $16^{\text{d}} 30'$ . La hauteur de cette montagne, d'où je pris un nouveau point de départ, a été déterminée par le Docteur Heberden qui y est monté, à 15,396 pieds, c'est-à-dire, à 3 milles anglois moins 148 verges, en comptant le mille pour 1760 verges, son aspect au coucher du soleil nous frappa beaucoup. Quand le soleil fut sous l'horison, & que le reste de l'Isle étoit à nos yeux du noir le plus foncé, la montagne réfléchissoit encore les rayons de cet astre, & nous paroissoit enflammée & d'une couleur de feu que la peinture ne peut pas rendre. Elle ne jette point de feux visibles, mais non loin du sommet font des cre-

ANN. 1768.  
Septemb.

vassés d'où sort une chaleur si forte, qu'on n'y peut pas tenir la main. Nous avons reçu du Docteur Herberden, parmi d'autres marques d'attention, du sel qu'il a recueilli sur le sommet de la montagne, où l'on en trouve de grandes quantités. Il suppose que c'est là le vrai *natrum* ou *nitrum* des anciens. Il nous donna aussi un peu de soufre natif très-pur, qu'on trouve en abondance sur la surface de la terre.

LE jour suivant, 24, nous rencontrâmes le vent alisé N. E., & le 30, nous reconnûmes *Bona-Vista*, une des isles du *Cap Verd*. Nous rangeâmes son côté oriental à la distance de 3 ou 4 milles du rivage, jusqu'à ce que nous fûmes obligés de tirer au large, pour éviter une chaîne de rochers qui s'étend à environ une lieue & demie au S. O.  $\frac{1}{4}$  O. de la pointe S. E. de l'Isle. *Bona-Vista*, par notre observation, gît au 16<sup>d</sup> de latitude Nord, & au 21<sup>d</sup> 51' de longitude Ouest.

1 Octobre. LE 1<sup>er</sup> Octobre, étant au 14<sup>d</sup> 6' de latitude Nord, & au 22<sup>d</sup> 10' de longitude Ouest, nous trouvâmes, par un azimuth, que la déclinaison étoit de 10<sup>d</sup> 37' O., & le jour suivant au matin de 10<sup>d</sup>. Ce même jour nous trouvâmes que notre vaisseau étoit cinq milles au-delà de l'estime du lock, & le jour suivant sept. Le 3, nous mîmes la chaloupe en mer pour découvrir s'il y avoit quelque courant, & nous en trouvâmes un allant vers l'Est, dont nous estimâmes la vitesse de trois quarts de mille par heure.

PENDANT notre traversée de *Ténériffe* à *Bona-Vista*, nous vîmes un grand nombre de poissons vo-



lans qui, des fenêtres de la chambre, nous paroissoient d'une beauté surprenante. Leurs côtés avoient la couleur & le brillant de l'argent bruni, mais ils perdoient à être vus de dessus le pont, parce qu'ils ont le dos d'une couleur obscure. Nous primes aussi un goulu de mer, que nous reconnûmes être le *squalus carcharias* de Linnæus.

ANN. 1768.  
Octobre.

AYANT perdu notre vent alisé, le 3, au 12<sup>d</sup> 14' de latitude, & au 22<sup>d</sup> 10' de longitude, le vent devint un peu variable, & nous eûmes alternativement un peu d'air & des calmes.

LE 7, M. Banks sortit dans le bateau & prit un poisson, que nos marins appellent *vaisseau de guerre portugais* (c'est l'*holothuria physalis* de Linnæus) & une espèce de *mollusca*. Cet animal a la forme d'une petite vessie très-ressemblante à celle des poissons, d'environ sept pouces de long, & du fond de laquelle sortent un certain nombre de filets rouges & bleus, dont quelques-uns ont jusqu'à trois & quatre pieds de long, & qui piquent comme l'ortie, mais plus fortement. Au sommet de la vessie est une membrane dont l'animal se sert comme de voile, en la tournant à son gré pour recevoir le vent. Cette membrane est veinée de différentes couleurs très-agréables; en un mot l'animal est, à tous égards, un objet de curiosité très-intéressant.

NOUS primes aussi plusieurs de ces poissons à coquilles qu'on trouve flottants sur l'eau, particulièrement l'*helix janthina* & la *violacea*; elles sont à peu près

ANN. 1768.  
Octobre.

de la grosseur d'un limaçon, & sont soutenues sur la surface de l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formées par une substance gélatineuse d'un assez grand degré de viscosité. L'animal est ovipare, & ces espèces de vessies ou bulles lui servent aussi à déposer ses œufs. Il est probable qu'il ne va jamais à fond, & qu'il n'approche pas non plus volontairement du rivage; car sa coquille est extrêmement fragile & aussi mince que celle de quelques limaçons d'eau douce. Chaque coquille contient à-peu-près la valeur d'une cuiller-à-café de liqueur que l'animal jette aussi-tôt qu'on le touche, & qui est du rouge pourpre le plus beau qu'on puisse voir. Elle teint le linge, & il seroit peut-être utile de rechercher si ce n'est pas là le pourpre des anciens, d'autant que ce testacée se trouve certainement dans la Méditerranée.

LE 8, nous trouvâmes, au 8<sup>d</sup> 25' de latitude N. & au 22<sup>d</sup> 4' longitude O., un courant portant au Sud. Le jour suivant, étant au 7<sup>d</sup> 58' de latitude, & au 22<sup>d</sup> 13' de longitude, il tournoit au N. N. O.  $\frac{3}{4}$  O. Nous estimâmes sa vitesse à un mille & un  $\frac{1}{2}$  quart de mille par heure. Nous trouvâmes, par le moyen de plusieurs azimuths, la déclinaison de 8<sup>d</sup> 39' Est.

LE 10, M. Banks tua un oiseau appelé *mouette à pieds noirs*, qui n'est ni décrit, ni classé par Linnæus. Il lui donna le nom de *larus crepidatus*. Il est à remarquer que les excréments de cet oiseau sont d'un rouge très-vif, approchant de celui de la liqueur qu'on tire de l'hélix dont nous venons de parler, & seulement un peu moins foncé: on peut croire que ce coquillage fert

fert de nourriture à l'oiseau. Un courant portant au N. O. fut plus ou moins fort jusqu'au 24, que nous nous trouvâmes par  $1^{\text{d}} 7'$  de latitude N., &  $28^{\text{d}} 50'$  de longitude.

ANN. 1768.  
Octobre.

LE 25, nous passâmes la ligne avec les cérémonies accoutumées, au  $29^{\text{d}} 30'$  de longitude. Nous trouvâmes, par le résultat de plusieurs bons azimuths, que la variation de l'aiguille étoit alors de  $2^{\text{d}} 24'$ .

LE 28 à midi, nous étions à la latitude de l'isle *Ferdinand Noronha*, & suivant différentes observations faites par M. Green & par moi, au  $32^{\text{d}} 5' 16''$  de longitude O.; cette position est marquée à l'Ouest de cette Isle dans quelques Cartes, & à l'Est dans d'autres. Nous nous attendions à la voir, ou au moins quelques-uns des bancs qui sont placés dans les Cartes entre elle & la haute mer; mais nous n'aperçûmes rien.

LE 29 au soir, nous observâmes ce phénomène lumineux de la mer dont les Navigateurs ont parlé si souvent, & auquel on a donné tant de causes différentes; les uns supposant qu'il est l'effet du mouvement que des poissons donnent à l'eau en poursuivant leur proie, d'autres que c'est une émanation que fournit la putréfaction des animaux marins, d'autres le rapportant à l'électricité, &c. Les jets de lumière ressemblent exactement à ceux des éclairs, quoiqu'un peu moins considérables. Ils sont si fréquens que quelquefois il y en a huit à dix de visibles presque dans le même moment. Nous conjecturâmes que ce phénomène étoit dû à quelque animal lumineux. Nous fûmes

ANN. 1768.  
Octobre,

confirmés dans cette opinion, lorsqu'ayant jetté un filet nous eûmes pris une espèce de *Medusa*, que nous trouvâmes de la couleur d'un métal chauffé fortement, & qui rendoit une lumière blanche : avec ces animaux nous primes aussi des crabes très-petits de trois espèces différentes, qui tous donnoient de la lumière comme les vers luisants, quoique moins gros des neuf dixièmes. M. Banks, en examinant ces animaux, eut la satisfaction de trouver qu'ils étoient absolument inconnus aux Naturalistes.

2 Novembre. LE 2, vers midi, étant au  $10^{\text{d}} 38'$  de latitude Sud, & au  $32^{\text{d}} 13' 43''$  de longitude Ouest, nous passâmes la ligne où la direction de l'aiguille devoit coïncider exactement au N. & au S. sans aucune déclinaison ; car le matin la déclinaison, qui avoit graduellement diminué pendant quelques jours, ne se trouva plus que de  $18'$  Ouest, & dans l'après-dîné de  $34'$  à l'Est.

LE 6, étant au  $19^{\text{d}} 3'$  de latitude S., & au  $35^{\text{d}} 50'$  de longitude O., nous observâmes que la couleur de l'eau changeoit ; sur quoi nous jettâmes la sonde, & nous trouvâmes fond à 32 brasses ; nous la rejettâmes trois fois en moins de quatre heures, sans trouver aucune différence dans la profondeur & la qualité du fond, qui étoit de rocher de corail, de sable fin & de coquilles. Nous supposâmes que nous avions passé par-dessus l'extrémité du grand banc, connu dans nos Cartes sous le nom d'*abrothos*, sur lequel le Lord Anson toucha.

LE matin du jour suivant, nous ne trouvâmes point de fond à 100 brasses.

COMME plusieurs de nos provisions commençoient à nous manquer, je me déterminai à aller à *Rio-Janeiro*, plutôt que dans tout autre port du Brésil ou des isles *Falklands*; sachant que j'y trouverois tout ce dont nous avions besoin, & ne doutant pas que nous n'y fussions bien reçus.

ANN. 1768.  
Novemb.

LE 8, à la pointe du jour, nous vîmes la côte du Brésil, & vers les dix heures nous mîmes à la cape. Nous parlâmes avec un bateau pêcheur, dont les gens nous dirent que la terre que nous voyions étoit au Sud de *Santo-Spirito* & qu'elle dépendoit de la Capitainerie de cette place.

MM. Banks & Solander allèrent à bord de ce bâtiment. Ils y trouvèrent onze hommes, dont neuf étoient noirs; ils pêchoient tous à la ligne. Le produit de leur pêche consistoit en dauphins, grands maquereaux de deux espèces, brèmes de mer, & quelques autres poissons, qu'on appelle *welshmen*, dans les isles Angloises de l'Amérique. M. Banks en acheta la plus grande partie; il s'étoit pourvu de monnoie d'Espagne, parce qu'il imaginoit que c'étoit la monnoie courante du Continent. Les pêcheurs, à son grand étonnement, lui demandèrent des shelings d'Angleterre; il leur en donna deux qu'il avoit par hasard avec lui, & ce ne fut pas sans difficulté qu'ils prirent le reste en pistérens. Leur métier paroissoit être de pêcher à une assez grande distance de la côte, de grands poissons, qu'ils faisoient par quartiers dans un endroit de leur bâtiment destiné à cet effet. Ils avoient environ deux quintaux de cette marchandise qu'ils offrirent

ANN. 1768.  
Novemb.

pour 16 shelings , & qu'on auroit eu probablement pour la moitié ; ils vendirent pour 19 shelings & demi assez de poissons frais pour tout l'équipage : ils n'avoient pas épargné le sel.

CES pêcheurs avoient pour toute provision de mer un tonneau d'eau , & un sac de farine de Cassave qu'ils appelloient *farinha de pao* , ou farine de bois , nom qui lui convenoit très-bien , car elle en avoit réellement l'apparence & le goût ; leur tonneau étoit fort grand & aussi large que le bâtiment , au fond duquel il remplissoit exactement la place qu'on lui avoit préparé. Il n'étoit pas possible d'en tirer de l'eau par un robinet ; les côtés du bâtiment en fermoient toutes les avenues ; & l'on ne pouvoit pas non plus y en puiser avec un vase par le sommet. Il auroit fallu pour cela une ouverture assez large , & le roulis du bâtiment en auroit fait perdre une grande partie. Ils se servoient d'un expédient singulier pour avoir de l'eau. Lorsque l'un d'eux avoit envie de boire , il s'adressoit à son voisin qui l'accompagnoit au tonneau avec une espèce de canne en forme de tuyau d'environ trois pieds de long ; ils plongeoiient cette canne dans le tonneau par un petit trou qui étoit au-dessus ; ils la retiroient ensuite après avoir bouché l'extrémité supérieure avec la paume de la main. La compression de l'air à l'autre bout , empêchoit l'eau qui étoit contenue dans la canne de retomber. Celui qui vouloit boire appliquoit sa bouche au bout d'en-bas , & son compagnon admettant l'air à l'autre extrémité , la canne laissoit tomber l'eau qu'elle renfermoit.

Nous louvoyâmes le long de la côte jusqu'au 12 ; & nous vîmes , à plusieurs reprises , une montagne remarquable près de *Santo-Spirito*. Nous aperçûmes ensuite le Cap *Saint-Thomas* , & bientôt après une île qui est près du Cap *Frio* & que quelques cartes nomment l'île de *Frio*. Cette île étant fort élevée avec un vallon au milieu , sembloit former deux îles lorsqu'on la voyoit de loin. Ce jour-là , nous tirâmes le long de la côte , vers *Rio Janéiro* , & le lendemain , à neuf heures , nous fîmes voile vers le port. J'envoyai à la ville M. Hicks , mon premier Lieutenant , sur la pinasse , afin d'avertir le Gouverneur que nous arrivions pour prendre de l'eau & des rafraîchissemens , & lui demander en même-tems un pilote qui nous indiquât un endroit propre à mettre à l'ancre. En attendant le retour de mon Lieutenant , nous remontâmes la rivière jusqu'à cinq heures du soir , sur la foi de la carte de M. Belle-Isle , publiée dans *le petit Atlas Maritime* , vol. II , n<sup>o</sup>. 54 , que nous trouvâmes très-bonne. Comme j'allois jeter l'ancre au-dessus de l'île de *Cobras* , qui est située devant la ville , la pinasse revint sans M. Hicks ; elle avoit à bord un Officier Portugais , mais point de Pilote. Les gens du bateau me dirent que le Viceroi retenoit mon Lieutenant jusqu'à ce que j'eusse débarqué. Nous nous empresâmes de mettre à l'ancre , & presque en même tems un bateau à dix rames , rempli de Soldats , vint roder autour du vaisseau sans nous parler. Bientôt après il fut suivi d'un second qui avoit à bord plusieurs Officiers du Viceroi , qui demandèrent d'où nous venions ; quelle étoit notre cargaison ; quel étoit l'objet de notre voyage &

---

ANN. 1768.  
Novemb.

ANN. 1768.  
Novemb.

combien nous avions de canons & d'hommes. Ils firent plusieurs autres questions auxquelles nous répondîmes sans hésiter & avec vérité. Ils ajoutèrent, pour justifier la détention de mon Lieutenant & le renvoi de ma pinasse avec un Officier Portugais, que c'étoit la coutume invariable de la place, de retenir le premier Officier qui débarquoit d'un bâtiment lors de son arrivée, jusqu'à ce que le bateau du Viceroi eût visité l'équipage, & qu'on ne permettoit pas que personne sortît du vaisseau ou y entrât sans être accompagné d'un Soldat. Ils me dirent que je pouvois débarquer quand il me plairoit; mais qu'ils souhaitoient que le reste de l'équipage restât à bord, jusqu'à ce que le procès-verbal qu'ils avoient dressé eût été remis au Viceroi. Ils me promirent qu'immédiatement à leur retour, mon Lieutenant seroit renvoyé.

Ils tinrent leur parole; & le lendemain, 14, je débarquai. J'obtins permission du Viceroi d'acheter des provisions & des rafraîchissemens pour le vaisseau, à condition toutefois que j'aurois un de ses gens pour me servir de facteur. Je lui fis quelques objections sur cet article; il persista, parce que c'étoit l'usage. Je me récriai aussi sur le Soldat qui devoit nous accompagner toutes les fois que nous sortirions de notre bâtiment & que nous voudrions y rentrer; il me répliqua que tels étoient les ordres exprès de sa Cour, & qu'il ne pouvoit s'en départir en aucun cas. Je le priai de permettre à nos Officiers de débarquer pendant notre séjour, & à M. Banks d'aller dans la campagne pour y ramasser des plantes, mais il refusa absolument d'y consentir.



Par les précautions extrêmes qu'il employoit à notre égard & la sévérité des défenses qu'il nous avoit imposées, je jugeai qu'il soupçonnoit que nous étions venus pour commercer, & je tâchai de le convaincre du contraire. Je lui dis que, par ordre du Roi d'Angleterre, nous faisons voile vers le Sud, pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil, phénomène astronomique très-important à la navigation. Il ne put jamais m'entendre; il crut que je parlois du passage de l'Etoile du Nord à travers le pôle austral; ce font-là du-moins les propres expressions de son Interprète qui étoit Suédois & qui parloit très-bien Anglois. Je n'imaginois pas qu'il fût nécessaire de lui demander permission, pour que nos Officiers & nos Naturalistes pussent débarquer pendant le jour, & que je fusse en liberté moi-même quand je serois à terre: je ne supposois point qu'il eût d'autre dessein, mais malheureusement je me trompois. Dès que j'eus pris congé de son Excellence, je trouvai un Officier qui avoit ordre de me suivre par-tout. Je lui en demandai la raison, & il me répondit qu'on vouloit par-là me faire honneur; je fis des excuses & des instances pour refuser cette offre obligeante; mais le bon Viceroi ne voulut pas m'en dispenser.

JE retournai donc à bord accompagné de cet Officier. Il étoit environ midi. MM. Banks & Solander m'attendoient avec impatience; ils ne doutoient pas que le procès-verbal des espions de la veille & ma conférence avec le Viceroi n'eussent dissipé tous les scrupules de son Excellence, & qu'enfin ils fussent libres

---

ANN. 1768.  
Novemb,

ANN. 1768.  
Novemb.

de débarquer & de disposer d'eux-mêmes comme ils le voudroient. Il est facile de concevoir combien ils furent mortifiés en apprenant ce que je leur racontai ; leur chagrin augmenta lorsqu'ils apprirent qu'on avoit résolu de les empêcher non-seulement de résider à terre & d'aller dans la campagne , mais même de sortir du vaisseau. Le Viceroi avoit ordonné que personne ne débarqueroit , excepté le Capitaine & les Matelots dont il auroit besoin ; probablement il avoit eu particulièrement en vue dans cette défense les passagers, qu'on avoit annoncés comme des Savans qui venoient faire des observations & des découvertes , & qui étoient très en état de remplir la commission qu'on disoit être le but de leur voyage. Cependant MM. Banks & Solander s'habillèrent le soir , & entreprirent de débarquer pour rendre une visite au Viceroi ; mais ils furent arrêtés par le bateau de garde qui étoit revenu avec notre pinasse & qui tourna sans cesse autour de notre bâtiment tant que nous fûmes là. L'Officier leur dit qu'il étoit forcé d'obéir à des ordres particuliers , qui défendoient aux passagers & à tous les Officiers , excepté le Capitaine , de passer outre. Après beaucoup de prières inutiles , ils revinrent à bord avec bien de la répugnance & du mécontentement. Je débarquai une seconde fois , & je trouvai toujours le Viceroi inflexible. Il répondoit à tout ce que je pouvois alléguer , que dans toutes les défenses qu'il nous avoit faites , il obéissoit au Roi de Portugal , & qu'il ne pouvoit pas enfreindre les instructions qu'on lui avoit données.

DANS

DANS ces circonstances , plutôt que d'être prisonnier dans mon propre bateau , je me décidai à ne plus aller à terre ; car l'Officier qui , sous prétexte de compliment me suivoit par-tout lorsque j'avois débarqué , vouloit aussi m'accompagner lorsque je rentrois dans le vaisseau ou que j'en voulois sortir. Pensant toujours que la vigilance scrupuleuse du Viceroi provenoit d'un mal-entendu qu'il seroit plus facile d'écarter par écrit qu'en conversation , je composai un mémoire & M. Banks en dressa un autre que nous lui envoyâmes. Il nous fit une réponse qui n'étoit point du tout satisfaisante ; nous répliquâmes , ce qui occasionna entre le Viceroi & nous plusieurs autres écrits , mais toujours inutilement. Je crus que pour me justifier à l'Amirauté de m'être soumis aux ordres du Viceroi , je devois le mettre dans le cas d'appuyer ses défenses par la force. En envoyant notre dernière réplique le 20 au soir , j'ordonnai à mon Lieutenant , M. Hicks , de ne pas souffrir qu'on mît une Sentinelle dans sa chaloupe. Lorsque l'Officier qui commandoit le bateau de garde , s'aperçut que M. Hicks obéissoit à mes ordres , il n'employa pas la voie de force , mais il le suivit jusqu'au lieu du débarquement , pour en rendre compte au Viceroi. Sur quoi , son Excellence refusa de recevoir le mémoire , & commanda à M. Hicks de revenir au vaisseau. En retournant à la chaloupe , il vit que pendant son absence on y avoit mis une Sentinelle ; il ne voulut point y entrer jusqu'à ce qu'on l'en eût fait sortir ; alors l'Officier exécuta par force les commandemens du Viceroi ; il saisit tous les gens de la chaloupe , & les fit conduire en prison par des

---

ANN. 1768.  
Novemb.

ANN. 1768.  
Novemb.

Soldats ; il nous renvoya ensuite M. Hicks , avec une escorte sur un de ses propres bateaux. Dès qu'il m'eut fait part de cet événement , j'écrivis de nouveau au Viceroy , en redemandant ma chaloupe & mes gens ; je renfermai dans ma lettre le mémoire que lui avoit présenté M. Hicks & qu'il n'avoit pas accepté. J'envoyai le tout par un bas-Officier , afin d'éviter la difficulté sur la Sentinelle , que je n'avois jamais refusée que quand il y avoit un Officier breveté à bord de nos chaloupes. On lui permit de débarquer avec un Soldat qui l'accompagneroit ; il remit sa lettre , & on lui dit que le lendemain on y feroit réponse.

VERS les huit heures du soir , un vent du Sud commença à souffler par raffales violentes & subites ; notre grande chaloupe s'en revenant précisément alors avec quatre pipes de rum , la corde qu'on lui avoit jettée du vaisseau , & que tenoient les Matelots , rompit ; la chaloupe , chassée par les vents , s'enfuit fort loin , avec un petit esquif de M. Banks qui étoit attaché à sa poupe : c'étoit un grand malheur , parce que la pinasse étoit détenue à terre , & que nous n'avions à bord d'autre chaloupe qu'un bateau à quatre rames. Cependant nous équipâmes à l'instant ce bateau pour l'envoyer au secours des deux petits bâtimens que le vent nous enlevoit. Malgré tous les efforts des hommes qu'ils portoient , nous les eûmes bientôt perdus de vue. Il est vrai qu'il étoit fort tard , & que nous ne pouvions pas voir de bien loin ; cependant nos gens appercevoient les objets à une assez grande distance pour nous convaincre , que nous ne pouvions

plus les aider ; ce qui nous affligea , parce que nous savions qu'ils alloient donner sur un banc de rochers qui étoit sous le vent près de nous. Nous les attendîmes pendant quelque tems dans la plus grande inquiétude , & nous les croyions perdus , lorsque sur les trois heures du lendemain au matin , 21 , nous eûmes le plaisir de voir tous nos gens à bord du bateau ; il nous apprirent que la grande chaloupe étant remplie d'eau , ils l'avoient laissée amarrée à son grapin , & qu'en revenant au vaisseau , ils avoient donné sur le banc de rochers ; ce qui les avoit obligés de couper le cable de l'esquif de M. Banks , & de le laisser flotter au gré des vents. Comme la perte de notre chaloupe , que nous avions lieu de craindre , auroit été un malheur inexprimable pour nous , eu égard à la nature de notre expédition ; j'écrivis au Viceroi , dès que je crus qu'il étoit visible , pour lui faire part de notre accident , & lui demander un de ses bateaux pour nous aider à retrouver le nôtre ; je lui réitérai mes demandes sur la pinasse & son équipage que je le priaï de ne pas retenir plus longtems. Après quelques delais , Son Excellence jugea à propos de m'accorder l'un & l'autre , & le même jour nous eûmes le bonheur de retrouver la grande chaloupe & l'esquif avec le rum ; mais tout le reste de ce qui y étoit fut perdu. Le 23 , le Viceroi , dans sa réponse aux remontrances que je lui avois faites contre la détention de mes gens & la saisie du bateau , avoua que j'avois été traité avec peu d'égards , mais que sa conduite avoit été absolument nécessaire , parce que mes Officiers avoient résisté à ce qu'il déclaroit ordre du Roi. Quoique je lui eusse auparavant

---

ANN. 1768.  
Novemb.

ANN. 1768.  
Novemb.

montré ma commission , il témoigna encore quelques doutes , si l'*Endeavour* , vu sa structure & quelques autres circonstances , étoit au service de Sa Majesté Britannique. Je lui répondis par écrit , que pour dissiper tous ses soupçons , j'étois prêt à lui faire voir une seconde fois mes lettres. Je ne vins pas à bout de détruire les scrupules de Son Excellence ; sa réponse à ma lettre les exprimoit d'une manière encore plus claire , & accusoit mes gens de contrebande. Je suis persuadé que cette accusation étoit sans fondement. Les domestiques de M. Banks , avoient trouvé moyen , il est vrai , d'aller à terre le 22 à la pointe du jour , & d'y rester jusqu'à la nuit ; mais ils n'en rapportèrent que des plantes & des insectes , & on ne les y avoit pas envoyés à d'autre intention. J'avois les plus fortes raisons de croire , que les gens de notre équipage n'avoient fait aucune contrebande , quoique les Officiers même du Viceroi eussent mis en usage toute sorte d'artifice pour les éprouver , ce qui rendoit encore l'accusation plus injuste & plus insultante. Je conviendrai que je soupçonnois un de nos pauvres Matelots d'avoir vendu une partie de ses habits pour acheter une bouteille de rum ; je marquai à Son Excellence que , si quelqu'un de nos gens s'avisait de faire un pareil commerce illicite , il fit sans scrupule mettre le délinquant en prison. Ainsi finit notre altercation verbale & par écrit avec le Viceroi de *Rio-Janéiro*.

UN Moine de la Ville ayant demandé notre Chirurgien , le Docteur Solander y entra facilement , le 25 , en cette qualité , & reçut des habitans plusieurs

marques de politesse. Le 26, avant la pointe du jour, M. Banks trouva aussi moyen d'é luder la vigilance des sentinelles du bateau de garde, & d'aller à terre; il n'entra pourtant pas dans la Ville, parce que les principaux objets de sa curiosité se trouvoient dans les champs. Les habitans se comportèrent à son égard avec beaucoup d'honnêteté; plusieurs l'invitèrent à leur maison, & il acheta d'eux un cochon & quelques autres choses pour le vaisseau. Le cochon qui n'étoit pas maigre, lui coûta 11 shelings, & il en donna un peu moins de deux pour un canard de Moscovie.

ANN. 1768.  
Novemb.

LE 27, Lorsque les bateaux revinrent de faire de l'eau, on nous dit que le bruit couroit dans la Ville qu'on faisoit des perquisitions après quelques personnes qui avoient débarqué sans la permission du Viceroi. Nous conjecturâmes que cela regardoit MM. Banks & Solander, & ils se décidèrent à ne plus aller à terre.

LE 1<sup>er</sup> Décembre, après avoir pris à bord de l'eau & 1 Décembre. des autres provisions, j'envoyai demander au Viceroi un pilote pour remettre en mer, & il me l'accorda. Les vents nous empêchant de fortir, nous prîmes à bord une grande quantité de bœuf frais, d'ignames & de légumes pour l'équipage.

LE 2, un paquebot Espagnol, commandé par Dom Antonio de Monte Negro y Velasco, arriva près de nous avec des lettres de Buenos - Ayres pour l'Espagne. Le Capitaine m'offrit, avec beaucoup d'honnêteté, de prendre nos lettres pour l'Europe; je profi-

ANN. 1768.  
Décemb.

taï de la grace qu'il me faisoit, & je lui donnai, pour le Secrétaire de l'Amirauté, un paquet contenant des copies de tout ce qui s'étoit passé entre le Viceroi de *Rio Janéiro* & moi; j'en laissai en même-tems des doubles au Viceroi, afin qu'il les envoyât à Lisbonne.

Le 5, il faisoit calme tout plat, nous levâmes l'ancre & nous remorquâmes le vaisseau hors de la baie; mais, à notre grand étonnement, lorsque nous fûmes à portée de *Santa-Cruz* la principale forteresse, on tira deux coups de canon sur nous: sur le champ nous jettâmes l'ancre & envoyâmes au Fort pour en demander la raison. Nos gens raportèrent que le Commandant n'avoit point reçu d'ordre pour nous laisser passer; & que, sans cette précaution, on ne permettoit à aucun vaisseau de naviguer au-dessous du Fort. Je fus donc obligé de renvoyer chez le Viceroi, & de lui faire demander pourquoi il n'avoit pas expédié les ordres nécessaires, puisqu'il avoit été informé de notre départ, & qu'il avoit jugé à propos de m'écrire une lettre polie, pour me souhaiter un heureux voyage. Le Messager nous dit, pour réponse, que l'ordre avoit été écrit quelques jours auparavant; mais que, par une négligence inconcevable, on ne l'avoit pas fait partir.

Nous ne fîmes pas voile avant le 7; &, lorsque nous eûmes passé le Fort, le pilote demanda à être renvoyé: le bateau de garde qui rodoit autour de nous, dès notre arrivée dans ce lieu jusqu'ici, ne nous avoit pas quitté; enfin ils s'en allèrent l'un & l'autre. Comme M. Banks n'avoit pas pû aller à terre à *Rio Janéiro*, il profita de son départ pour examiner



les Isles voisines, dans l'une desquelles il rassembla plusieurs espèces de plantes & beaucoup d'insectes différents, à l'embouchure d'un havre appelé Raza.

ANN. 1768.  
Décemb.

IL est à remarquer que pendant les trois ou quatre derniers jours que nous séjournâmes dans ce port, l'air fut chargé de papillons, qui étoient tous d'une seule espèce, mais en si grand nombre qu'on en voyoit des milliers de chaque côté, & que la plus grande partie voltigeoit sur la grande hune.

NOUS restâmes dans ce parage depuis le 14 jusqu'au 7 du mois suivant, c'est-à-dire, un peu plus de trois semaines. Pendant ce tems M. Monkhouse, notre Chirurgien, débarqua chaque jour, pour nous acheter des provisions. Le Docteur Solander alla à terre une fois; j'y allai moi même à différentes reprises, & M. Banks pénétra dans la campagne, malgré la garde qui nous veilloit. Aidé des instructions que m'ont données ces Messieurs & de mes propres observations, je vais dire quelque chose de la Ville & du pays qui l'environne.

*Rio de Janéiro* ou *la rivière de Janvier* a été probablement ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de ce Saint. La Ville qui est la capitale des Etats Portugais en Amérique, a pris son nom de la rivière qu'on devoit plutôt appeler un bras de mer, puisqu'elle ne paroît recevoir aucun courant considérable d'eau douce. La capitale est située sur une plaine, au bord du *Rio Janéiro*, à l'Ouest de la baie & au pied de plusieurs autres montagnes qui s'élèvent

ANN. 1768.  
Décemb.

en amphitéâtre derrière elle ; elle n'est point mal bâtie , & le plan n'en est pas mal deffiné ; les maisons font communément de pierre & à deux étages , & chacune des maisons , fuivant l'usage des Portugais , a un petit balcon devant les fenêtres & une jaloufie devant le balcon. J'ai jugé que son circuit est d'environ trois milles ; elle m'a paru aussi étendue que les plus grandes villes de province en Angleterre , sans en excepter Bristol & Liverpool. Les rues font droites , assez larges , & coupées à angles droits ; la plupart font sur la même ligne que la citadelle , appelée S. Sébastien , & qui est bâtie sur une montagne qui commande la Ville.

LES montagnes voisines fournissent à la Ville de l'eau , par le moyen d'un aquéduc , élevé sur deux rangs d'arches , & qu'on dit être en quelques endroits fort au-dessus du niveau des sources ; l'eau est portée par des canaux à une fontaine qui se trouve dans la grande place devant le palais du Viceroi. Il y a continuellement autour de cette fontaine un grand nombre de personnes qui attendent leur tour pour puiser de l'eau , & les soldats , qui font en faction à la porte du Gouverneur , trouvent qu'il est très-difficile d'y maintenir le bon ordre. L'eau de cette fontaine est pourtant si mauvaise que nous n'en bûmes pas avec plaisir , quoique nous fussions en mer depuis deux mois , & que pendant ce tems nous eussions été réduits à celle de nos tonneaux qui étoit presque toujours sale. Il y a dans quelques parties de la Ville une eau de meilleure qualité , mais je n'ai pas pu savoir par quels moyens elle y arrivoit.

LES Eglises y font fort belles , & l'appareil religieux à

à *Rio Janéiro* est plus remplie d'ostentation que dans aucun pays Catholique de l'Europe. L'une des Paroisses fait chaque jour une procession, où l'on étale différentes bannières très-magnifiques & très-précieuses ; à tous le coins de rues il y a des mendiants qui récitent des prières en grande cérémonie.

ANN. 1768.  
Décemb.

ON rebatissoit une des Eglises pendant que nous y séjournâmes, & pour fournir aux frais, la Paroisse, dont elle dépendoit, avoit la permission de faire la quête par toute la Ville, dans une procession, une fois par semaine ; elle recueilloit par-là des sommes très-considérables. Tous les enfans d'un certain âge, ceux mêmes des gens riches, étoient obligés d'assister à cette cérémonie qui se faisoit pendant la nuit. Chacun d'eux, vêtu d'une casaque noire pendant jusqu'à la ceinture, portoit à sa main un bâton de six ou sept pieds, au bout duquel étoit attachée une lanterne. La lumière que procuroient plus de deux cent de ces lanternes, étoit si grande, que les gens de notre équipage, qui la voyoient depuis le vaisseau, crurent que la Ville étoit en feu.

LES habitans de *Rio-Janéiro* peuvent faire leurs dévotions à tous les Saints du Calendrier, sans attendre qu'il y ait une procession : devant presque toutes les maisons, il y a une petite niche garnie d'un vitrage où l'on va implorer les secours de ces puissances tutélaires ; & dans la crainte qu'on ne les oublie, en ne les voyant plus, une lampe brûle continuellement pendant la nuit devant ces Tabernacles. On ne peut pas accuser les habitans de tiédeur dans leurs dévo-

---

ANN. 1768.  
Décemb.

tions; ils récitent des prières & chantent des hymnes devant ces Saints, avec tant de véhémence, que dans la nuit on les entendoit très-distinctement de notre vaisseau, quoiqu'il fût éloigné de plus d'un demi-mille de la Ville.

LE Gouvernement est mixte dans sa forme, mais dans le fait il est très-absolu; il est composé du Viceroy, du Gouverneur de la Ville & d'un Conseil, dont je n'ai pas pu savoir le nombre des membres. On ne peut exécuter aucun acte judiciaire, sans le consentement de ce Conseil, dans lequel le Viceroy a voix prépondérante. Cependant le Viceroy & le Gouverneur mettent souvent un homme en prison suivant leur plaisir, & l'envoyent même à Lisbonne, sans que ses amis ou sa famille soient informés des délits dont on l'accuse, & sachent quelquefois ce qu'il est devenu.

AFIN d'empêcher les habitans de *Rio-Janéiro* de voyager dans la campagne & de pénétrer dans les lieux où l'on trouve de l'or & des diamants, le Viceroy est le maître de fixer des bornes à peu de milles de distance de la Ville, & personne ne peut les passer. Ces richesses sont en si grande abondance, que sans cette précaution, le Gouvernement ne pourroit pas s'en assurer la propriété. Des gardes font la patrouille autour de ces limites, & ils saisissent & mettent en prison sur le champ quiconque est trouvé au-delà, quand même cet homme ignoreroit s'il transgresse les ordonnances.

LA population de *Rio-Janéiro*, qui est considérable,

est composée de Portugais , de Nègres & de naturels du pays. La Ville, qui n'est qu'une petite partie de sa Capitainerie ou province, contient, à ce qu'on dit, 37000 blancs & 629000 noirs, dont plusieurs sont libres, c'est-à-dire, 666000 hommes. Par ce calcul, il y auroit dix-sept nègres pour un blanc. Les Américains qui travaillent pour le Roi dans le voisinage, ne peuvent pas être regardés comme habitans de la Capitale. Ils résident dans l'intérieur des terres & viennent tour à tour faire le travail qu'on leur impose, & pour lequel ils ne reçoivent qu'un petit salaire. Ils sont d'une couleur de cuivre pâle, & ont de grands cheveux noirs.

---

ANN. 1768.  
Décemb.

L'ÉTABLISSEMENT Militaire est composé de douze Régiments de troupes régulières, dont six sont Portugais & six créoles, & de douze autres régiments de Milice provinciale. Les habitans se comportent envers les troupes régulières avec beaucoup d'humilité & de soumission : on m'a dit que si quelqu'un manquoit d'ôter son chapeau, lorsqu'il rencontre un Officier, il seroit assommé sur le champ. Tant d'arrogance & de dureté rendent le peuple extrêmement poli envers tous les étrangers qui ont un air au-dessus du commun. La subordination des Officiers eux-mêmes, à l'égard du Viceroi, est accompagnée de circonstances également mortifiantes ; ils sont obligés de se rendre chez lui trois fois par jour pour prendre ses ordres ; il leur répond toujours « il n'y a rien de nouveau ». On m'a assuré qu'on leur imposoit cette obligation servile, afin de les empêcher d'aller dans l'intérieur de la campagne.

ANN. 1768.  
Décemb.

Le Gouvernement remplit son objet , si c'est là celui qu'il se propose.

CHACUN conviendra , je pense , que les femmes des colonies Espagnoles & Portugaises dans l'Amérique méridionale , accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays civilisés de la terre. Quelques personnes ont si mauvaise opinion des femmes de *Rio-Janéiro* , qu'ils ne croient pas qu'il y en ait une seule d'honnête parmi elles : cette condamnation est sûrement trop générale ; mais l'expérience qu'acquies le Docteur Solander pendant qu'il y séjourna , ne lui a pas donné une grande idée de leur chasteté. Il m'a dit qu'à la nuit tombante , elles paroissent aux fenêtres , seules ou avec d'autres femmes ; & que , pour distinguer les hommes qu'elles aimoient & qui passoient dans la rue , elles leur jettoient des bouquets ; que lui & deux Anglois de sa compagnie avoient reçu un si grand nombre de ces marques de faveur , qu'à la fin de leur promenade qui ne fut pas longue , leurs chapeaux étoient remplis de fleurs. Il faut avoir égard aux coutumes locales ; ce qui est regardé dans un pays comme une familiarité indécente , n'est dans un autre qu'un simple acte de politesse. Je ne m'étendrai donc pas sur le fait que je viens de rapporter ; je me contenterai de dire qu'il est constant.

JE n'affirmerai pas qu'il se commet fréquemment des assassinats à *Rio-Janéiro* ; mais les Eglises offrent un asyle au criminel , & notre cuisinier regardant un jour deux hommes , qui sembloient parler ensemble amicalement , l'un d'eux tira tout-à-coup un canif , &

le plongea dans le sein de l'autre ; celui-ci ne tombant pas du premier coup , l'assassin le perça d'un second , & s'enfuit. Quelques nègres qui avoient aussi été témoins de l'évènement , le poursuivirent ; mais je n'ai pas appris s'il s'échappa ou s'il fut arrêté.

ANN. 1768.  
Décemb.

LE peu de pays que nous avons vu dans les environs de la Ville , est on ne peut pas plus beau. Les endroits les plus sauvages sont couverts d'une grande quantité de fleurs , dont le nombre & la beauté surpassent celles des jardins les plus élégants de l'Angleterre.

ON trouve sur les arbres & les buissons une multitude presque infinie d'oiseaux , dont la plupart sont couverts de plumages très-brillants : on distingue surtout le colibri. Les insectes n'y sont pas moins abondans , & quelques-uns sont très-beaux ; ils sont plus agiles que ceux d'Europe : cette observation doit s'entendre sur-tout des papillons qui volent ordinairement autour des sommets des arbres , & qu'il est par conséquent difficile d'attraper , excepté lorsqu'il s'élève un vent de mer fort , car alors ils se rapprochent de terre.

LES bords de la mer & des ruisseaux qui arrosent ce pays , sont chargés de petis crabes , appelés *cancer vocans* ; les uns ont des pattes très-larges , les autres les ont extraordinairement petites ; cette différence distingue à ce qu'on dit les sexes ; les crabes qui ont de grandes pattes sont les mâles.

NOUS vîmes peu de terres cultivées , la plupart étoient en friche ; & il nous parut que pour le reste ,

ANN. 1768.  
Décemb.

on y employoit peu de soin & de travail. Ils ont de petits jardins , où la plus grande partie de nos légumes d'Europe sont cultivés , sur-tout des choux , des pois , des fèves , des haricots , des turneps & des navets ; ces légumes sont inférieurs aux nôtres. Le sol produit aussi des melons d'eau , des pommes - de - pin , des melons musqués , des oranges , des citrons , des bananes , des manjos , des mammâs , des noix d'Acajou , des noix , des jambos de deux espèces , dont l'une porte un petit fruit noir , des cocos , des noix de palmiers de deux espèces , l'une large & l'autre ronde , & des dattes : c'étoit la saison de tous ces fruits , lorsque nous étions à *Rio-Janéiro*.

LES melons d'eau & les oranges sont dans leur espèce les meilleurs de tous ces fruits ; les pommes de pin sont fort inférieures à celles que j'ai mangées en Angleterre ; elles sont , il est vrai , plus fondantes & plus douces , mais elles n'ont point de faveur. Je crois qu'elles sont indigènes dans ce pays , quoique nous n'ayions pas ouï dire qu'on en trouvât de sauvages. On fait très-peu d'attention à ces pommiers , qu'on plante indifféremment dans toutes les saisons , au milieu des légumes. Les melons que nous goûtâmes étoient encore plus mauvais ; ils étoient farineux & insipides , mais les melons d'eau y sont excellens ; nous leur trouvâmes une faveur & un degré d'acide que les nôtres n'ont pas. Nous y vîmes encore plusieurs espèces de poires & quelques fruits d'Europe , sur-tout la pomme & la pêche ; mais les uns & les autres étoient sans suc & sans goût. Il croît dans les jardins des ignames & du



*mandihoca*, qu'aux isles de l'Amérique on appelle *caf-sada* ou cassave. Nous avons observé plus haut que les gens du pays donnent à la farine le nom de *farinha de Pao*. Le sol produit du tabac & du sucre, mais point de bled; les Habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du Portugal & qui se vend un shelling la livre, quoiqu'en général elle se soit gâtée dans le passage. M. Banks pense que toutes les productions de nos isles de l'Amérique croîtroient dans cette partie du Brésil: cependant les Habitans tirent leur café & leur chocolat de Lisbonne.

---

ANN. 1768.  
Décemb.

LA plupart des terres que nous avons vues dans les campagnes sont mises en pâturages. On y fait paître de nombreux bestiaux, mais qui sont si maigres qu'un Anglois auroit de la peine à en manger. L'herbe, qui consiste principalement en cresson, est fort courte. Les chevaux & les moutons peuvent la brouter, mais il n'en est pas de même des bêtes à cornes qui trouveroient difficilement de quoi s'y nourrir.

LE pays pourroit produire plusieurs drogues utiles: excepté le *pareira brava* & le baume de Copahu, qui sont excellens & qui se vendent à très-bas prix, nous n'en trouvâmes point d'autres dans les boutiques des Apothicaires. Le commerce des drogues & des bois de teinture se fait probablement au Nord du Brésil; nous n'en aperçûmes aucune trace à *Rio-Janéiro*.

NOUS n'avons pas reconnu d'autres manufactures que celles des hamacs de coton, qui servent ici de voitures, comme on emploie les chaïses à porteurs parmi

ANN. 1768.  
Décemb. nous. Ce sont les Américains qui les fabriquent presque tous.

IL ne nous a pas été possible d'apprendre en quel endroit & à quelle distance de *Rio-Janéiro* sont les mines; elles sont la richesse de la Ville: on en cache la situation avec des précautions extrêmes, & il y a des Soldats qui sont continuellement la garde sur les chemins qui y conduisent. Excepté ceux qui y sont employés, personne ne peut les voir. La curiosité la plus forte excite rarement à l'entreprendre; car on pend sur le champ au premier arbre quiconque est trouvé dans les environs, s'il ne prouve pas d'une manière incontestable qu'il y avoit affaire.

ON tire sûrement beaucoup d'or de ces mines; les travailleurs y courent de si grands dangers de perdre la vie, que la crainte doit détourner de ce travail tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. On importe annuellement 40000 Nègres au compte du Roi, pour fouiller les mines. Des témoins dignes de foi nous ont assuré que deux ans avant notre arrivée, en 1766, il y en mourut un si grand nombre, probablement par quelque maladie épidémique, que la Ville de *Rio-Janéiro* fut obligée d'en fournir 20 mille de plus.

IL y a des mines si remplies de pierres précieuses qu'on ne permet pas d'en tirer au-delà d'une certaine quantité par an. On envoie pour cela des ouvriers qui y restent un mois plus ou moins; ils reviennent après en avoir ramassé la quantité fixée par le Gouvernement,

vernement, & quiconque, avant l'année suivante, est trouvé dans ces précieux districts, sous quelque prétexte que ce soit, est sur le champ mis à mort.

ANN. 1768.  
Décemb.

LES pierres qu'on y trouve sont des diamans, des topazes de plusieurs espèces & des améthystes. Nous n'avons vu aucun diamant ; le Viceroi en a chez lui un très-grand nombre qu'il vend au nom du Roi de Portugal, mais aussi cher qu'en Europe. M. Banks acheta des topazes & des améthystes pour servir d'échantillons. Il y a trois espèces de topazes qui ont une valeur très-différente ; on les distingue par les noms de *pingua d'agua qualidade primeiro*, *pingua d'agua qualidade segundo*, & *chrystallos armerillos* : on les achete grandes & petites, bonnes ou mauvaises, par *oçavos*, c'est-à-dire la huitième partie d'une once. Les meilleures coûtent 4 shelings 9 den. Il est défendu aux Sujets du Roi, sous des peines très-sévères, de faire le commerce de ces pierreries. Il y avoit autrefois des Jouailliers qui les achetoient & les travailloient pour leur propre compte ; environ quatorze mois avant notre débarquement, c'est-à-dire en 1767, il arriva des ordres de la Cour du Portugal, pour que ces pierreries ne fussent plus travaillées qu'au compte du Roi : les Jouailliers, forcés de remettre tous leurs outils au Viceroi, restèrent sans moyens de subsistance. Les ouvriers qui taillent à présent ces pierres sont esclaves.

LA monnoie courante à *Rio-Janéiro* est celle du Portugal, qui consiste principalement en pièces de 36 shelings ; on frappe aussi dans la Ville des pièces d'or & d'argent. Les monnoies d'argent sont d'un titre fort

ANN. 1768.  
Décemb.

bas, & on les appelle *petacks*. Il y en a de différente valeur, qu'on distingue aisément par le nombre de réaux marqué sur l'un des revers. Il y a encore une monnoie de cuivre, comme celle du Portugal, qui vaut depuis cinq jusqu'à dix réaux. Le réal est une monnoie de compte de ce Royaume, dont dix valent environ un sou & demi de France.

Le port de *Rio-Janeiro* est situé à l'O.  $\frac{1}{4}$  N. O. à 18 lieues du Cap *Frio*; on le distingue par une montagne en pain de sucre, placée à l'extrémité occidentale de la baie. Comme toute la côte est très-élevée & forme plusieurs pics, on reconnoît plus sûrement l'entrée du Havre par les isles qui sont situées vis-à-vis, & dont l'une, appelée *Rodonda*, qui est haute & ronde comme une meule de foin, se trouve à deux lieues & demie au S.  $\frac{1}{4}$  S. O. de l'entrée de la baie. Les deux premières isles qu'on rencontre en venant de l'Est ou du Cap *Frio*, semblent des rochers; elles sont près l'une de l'autre à environ quatre milles de la côte. A trois lieues à l'Ouest de celles-ci, il y en a deux autres qui sont également voisines; elles sont placées en-dehors de la baie du côté oriental, & tout près de la côte. Le Havre est bon; l'entrée n'en est pas large, mais tous les jours depuis dix heures ou midi jusqu'au soleil couchant, le vent de mer y souffle, ce qui donne aux bâtimens des facilités pour entrer. Il s'élargit à mesure qu'on approche de la Ville, & il peut contenir la plus grande flotte par 5 à 6 brasses d'eau, fond de vase. L'entrée du Havre dans la partie la plus étroite est défendue par deux Forts. Le principal est celui de *Santa - Cruz*,

fitué à la pointe orientale de la baie ; nous en avons parlé plus haut. On appelle Fort *Lozia* celui qui est sur la pointe occidentale ; il est bâti sur un rocher qui entre dans la mer. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ trois quarts de mille ; le canal n'a pourtant pas cette largeur , parce qu'au pied de chaque Fort le fond est embarrassé par des rochers détachés : il n'y a de danger que dans cet endroit. Le canal étant fort étroit, le flux & le reflux de la marée y ont une force considérable , & l'on ne peut pas naviguer contre son courant sans un vent frais. Il n'est pas sûr d'y mettre à l'ancre , parce que c'est un fond de rochers ; mais on peut éviter tout péril en se tenant au milieu du canal. En entrant dans la baie , la route est d'abord N.  $\frac{1}{4}$  N. O.  $\frac{1}{2}$  O. & N. N. O. un peu plus d'une lieue ; cette route portera le vaisseau le long de la grande rade. En faisant ensuite une lieue de plus au N. O. & O. N. O. , on arrive à l'isle des *Cobras* , située devant la Ville. Il faut ensuite filer à l'abordage le long de la côte septentrionale de cette isle , & jeter l'ancre au-dessus d'un Couvent de Bénédictines , bâti sur une montagne à l'extrémité N. O. de la Ville.

ANN. 1768.  
Décemb.

JAMAIS nous n'avons vu une plus grande variété de poissons que dans la rivière de *Janeiro* & sur toute la côte. Il se passoit rarement un jour sans qu'on en apportât une ou plusieurs espèces nouvelles à M. Banks. La baie est très-propre à la pêche ; elle est remplie de petites isles & de pointes de terre avec un fond bas où l'on peut facilement conduire la seine. Hors de la baie , la mer abonde en dauphins & en grands macque-

ANN. 1768.  
Décemb.

reaux de différentes fortes qui mordent très-promptement à l'hameçon , & les Habitans font dans l'usage d'en avoir toujours un attaché à la queue de leurs bateaux.

QUOIQUE le climat soit chaud , le pays est très-sain à *Rio-Janéiro*. Pendant que nous y séjournâmes , le thermomètre ne s'éleva jamais au-dessus de 83 degrés ; nous eûmes cependant des pluies fréquentes , & un jour , un vent assez fort.

LES vaisseaux prennent de l'eau à la fontaine de la grande place , quoique j'aie observé plus haut qu'elle n'est pas bonne. Ils débarquent leurs tonneaux sur une grève unie & sablonneuse qui n'est pas à plus de cent verges de la fontaine. On s'adresse au Viceroi qui nomme une Sentinelle pour veiller sur les futailles & ouvrir un passage à la fontaine afin qu'elles puissent être remplies.

*RIO-JANEIRO* est un très-bon lieu de relâche pour les vaisseaux qui ont besoin de rafraîchissemens. Le Havre est commode & sûr ; excepté le pain & la farine de froment , on peut s'y procurer aisément des provisions. Pour suppléer au défaut du pain , il y a des ignames & de la cassave en abondance. On y achete du bœuf frais ou salé pour environ 4 sols de France la livre ; j'ai remarqué déjà qu'il étoit très-maigre. Les Habitans salent ici leur bœuf , en ôtant les os , & en le coupant en larges tranches , mais minces , qu'ils saupoudrent ensuite de sel & qu'ils font sécher à l'ombre. Si on le tient sec , il conserve sa bonté pendant long-

tems à la mer. Il est rare de s'y procurer du mouton ; les cochons & la volaille sont chers. Le jardinage & les fruits sont très-communs, mais excepté la citrouille, on ne peut pas les garder en mer. On y achete du rum, des sucres & des melasses excellens à un prix raisonnable. Le tabac est à bas prix, mais il est de mauvaise qualité. Il y a un chantier pour la construction des vaisseaux & un ponton pour les mettre à la bande ; car comme la marée ne s'élève jamais au-dessus de six pieds, il n'y a pas d'autre manière de visiter la quille.

ANN. 1768.  
Décemb.

QUAND le bateau qui avoit été envoyé à terre revint, nous le montâmes à bord & nous remâmes en mer.





## C H A P I T R E I I I.

*Passage de Rio-Janeiro à l'entrée du Détroit de le Maire. Description des Habitans de la Terre de Feu.*

ANN. 1768.  
Décemb.

LE 9 de Décembre , nous observâmes que la mer étoit couverte de grandes bandes de couleur jaunâtre dont plusieurs avoient un mille de long , & trois ou quatre cent verges de large. Nous puisâmes de cette eau ainsi colorée , & nous trouvâmes qu'elle étoit remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointe , & d'une couleur jaunâtre ; il n'y en avoit aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microscope , ils paroissoient être des faïccaux de petites fibres entrelassées les unes dans les autres & assez semblables au *nidus* de ces mouches aquatiques appellés *Caddices* , du genre des *Phryganea*. MM. Banks & Solander ne purent pas deviner si c'étoient des substances animales ou végétales , ni quelle étoit leur origine & leur destination. On avoit remarqué le même phénomène auparavant , lorsque nous reconnûmes , pour la première fois , le continent de l'Amérique méridionale.

LE 11 , nous primes à l'hameçon un goulu de mer , & pendant que nous l'examinions , nous lui vîmes



pouffer en-dehors & retirer à plusieurs reprises une partie de son corps que nous jugeâmes être son estomac. C'étoit une femelle, & après que nous l'eûmes ouverte, on tira de son ventre six petits, dont cinq nagèrent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau; le sixième nous parut mort depuis quelque tems.

ANN. 1768.  
Décemb.

IL ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 30; nous nous préparions au mauvais tems que nous attendions dans peu, & nous enverguâmes de nouvelles voiles. Le 30, nous parcourûmes une espace de 160 milles, mesurés par le loçk, à travers une quantité prodigieuse d'insectes de terre de différentes espèces, dont quelques-uns voloient & dont la plupart étoient sur la mer. Plusieurs de ces derniers étoient vivans, ils ressembloient exactement aux *Carabi*, *Grylli*, *Phalanaæ*, *Aranæ* & autres mouches qu'on voit en Angleterre, quoiqu'alors nous fussions au moins à 30 lieues de terre, & que quelques-uns de ces insectes, sur-tout les *Grylli* & les *Aranæ*, ne s'en éloignent pas ordinairement à plus de 20 verges. Nous conjecturâmes que nous étions vis-à-vis de la *Baie-sans-fond*, par où M. Dalrymple suppose qu'il y a un passage au Continent de l'Amérique, & nous pensâmes qu'il y avoit au-moins une très-grande rivière dont le débordement avoit amené ces insectes.

LE 3 Janvier, étant au 4<sup>d</sup> 17' de latitude Méridionale, & au 61<sup>d</sup> 29' 45" de longitude O., occupés à voir si nous n'appercevriens pas l'isle de *Pepys*, nous crûmes pendant quelque tems voir une terre à l'E., & nous y courûmes; il se passa plus de deux heures & demie,

1769.  
3 Janvier.

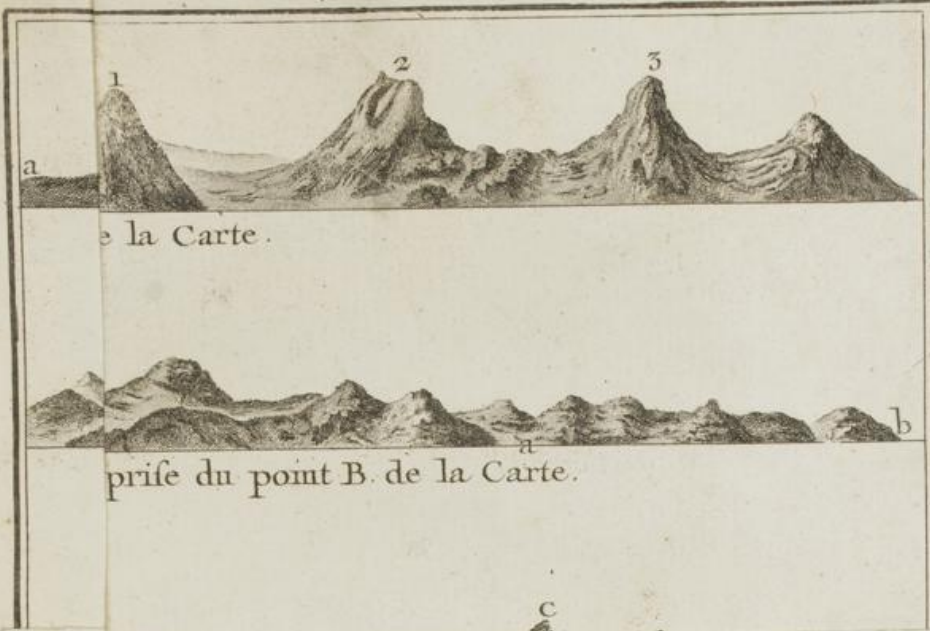
ANN. 1769.  
Janvier.

avant que nous fussions convaincus que nous n'avions rien vu que cette espèce de brouillard , appelé par les Marins terre de brume.

LES gens de l'équipage commençoient à se plaindre du froid, & chacun d'eux reçut ce qu'on nomme une jacquette magellanique, & une paire de grandes chaufses. La jacquette est faite d'une étoffe de laine épaisse, appelée *scarnought*, & qui est fournie par le Gouvernement. Nous vîmes, de tems à autre, un grand nombre de pingoins, d'albâtrofs, de veaux marins, de baleines & de marsouins. Le 11, après avoir passé les isles *Falkland*, nous découvrîmes à la distance d'environ quatre lieues la côte de la *Terre de Feu*, qui s'étendoit de l'O. au S. E.  $\frac{1}{4}$  S.; nous avions ici 35 brasses de profondeur, fond de vase & de petites pierres d'ardoise. En longeant la côte au S. E., à la distance de deux ou trois lieues, nous apperçûmes de la fumée en plusieurs endroits; c'étoit probablement un signal dont vouloient se servir les naturels du pays; car elle ne parut plus après que nous eûmes passé. Nous reconnûmes le même jour que le vaisseau s'étoit écarté de près d'un degré de longitude à l'Ouest du lock; ce qui, à cette latitude, fait 35' de degré à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend sa direction à l'Ouest, & qui peut être causé par le courant occidental qui vient en tournant le *Cap Horn*, à travers le détroit de le *Maire*, & l'entrée du détroit de *Magellan*. (a)

(a) Le célèbre Navigateur qui découvrit ce Déroit étoit natif du Portugal; il s'appelle dans la Langue de son pays *Fernando de Magalhaens*.

Nous





D U

Nous co  
entrâmes d

tant contr

violence

Cap Sain

poient su

fut au

vent; d

Sur le n

Cap Sa

lus jett

chers,

ses, j

tire an

Cap

un n

côté

Saint

donn

lage

vert

po

c

9

au

dar

de

Nous continuâmes à ranger la côte, & le 14, nous entrâmes dans le détroit de *le Maire*. La marée montant contre nous, nous chassoit avec beaucoup de violence; les flots étoient si élevés à la hauteur du Cap *Saint-Diego*, qu'on eût dit que les vagues frappoient sur un banc de rochers, & lorsque notre vaisseau fut au milieu de ce torrent, l'avant enfonçoit souvent; de sorte que le mât de beaupré étoit sous l'eau. Sur le midi, nous arrivâmes près de terre, entre le Cap *Saint-Diego* & le Cap *Saint-Vincent*, où je voulus jeter l'ancre; mais, trouvant partout fond de rochers, & la sonde variant depuis 22 jusqu'à 30 brasses, j'envoyai notre Maître pour examiner une petite anse qui étoit à peu de distance delà à l'Ouest du Cap *Saint-Vincent*; il me rapporta qu'il y avoit un mouillage par 4 brasses bon fond tout près du côté oriental du premier mondrain, à l'Est du Cap *Saint-Vincent* & à l'entrée de l'anse, à laquelle je donnai le nom de baie de *Vincent*; devant ce mouillage, il y a cependant plusieurs bancs de rochers couverts de goëmons; mais j'appris que la sonde y rapportoit 8 ou 9 brasses. On regardera probablement comme extraordinaire que l'eau soit aussi profonde dans un endroit où les herbes, qui croissent au fond, paroissent au-dessus de la surface de la mer; mais les plantes, qui croissent sur les fonds de roche de ces

ANN. 1769.  
Janvier.

Les Espagnols lui donnent le nom de *Hernando Magalhanes*, & les François celui de *Magellan*, qui a été généralement adopté. Un Descendant au cinquième degré de ce grand Marin, qui vit à présent à Londres ou dans les environs, a communiqué cette note à M. Banks, en le priant de la faire insérer dans cet Ouvrage.

ANN. 1769.  
Janvier.

parages, font d'une grandeur énorme. Les feuilles ont quatre pieds de long, & quelques-unes des tiges en ont plus de 120, quoiqu'elles ne soient pas plus grosses que le pouce. MM. Banks & Solander en examinèrent plusieurs; en les mesurant à la brassé, nous en trouvâmes quatorze, c'est-à-dire, quatre-vingt-quatre pieds: comme elles ne s'élevoient pas perpendiculairement, mais qu'elles faisoient un angle très-aigu avec le fond, nous jugeâmes qu'elles étoient au moins plus longues de la moitié. MM. Banks & Solander appellèrent cette plante *Fucus giganteus*. Sur le rapport du Maître de l'équipage, je gouvernai vers l'anse; mais, sans trop me fier à ce qu'il m'avoit dit, je continuai à sonder, & je ne trouvai que 4 brasses sur un des bancs de rochers; je conclus que je ne pouvois pas sans risque mettre à l'ancre & je me déterminai à chercher dans le détroit quelque port où nous pussions faire provision du bois & de l'eau dont nous avions besoin.

MM. Banks & Solander voulant aller à terre, j'envoyai une chaloupe pour les y conduire eux & leurs gens, & je me tins avec le vaisseau aussi près de la côte qu'il me fut possible.

Ils y restèrent quatre heures, & ils s'en revinrent sur les neuf heures du soir, avec plus de cent plantes & fleurs différentes, toutes entièrement inconnues aux Botanistes d'Europe. Ils trouvèrent le pays des environs de la baie en général uni; le fond sur-tout formoit une plaine couverte d'herbes, dont on pouvoit facilement faire une grande quantité de foin; ils

trouvèrent aussi de l'eau, du bois & des oiseaux en abondance. Entr'autres productions que la nature étale dans ces lieux, on remarque l'écorce de *winter* espèce de canelle, appelée *Winterranea Aromatica*; on la distingue aisément à sa feuille large ressemblante à celle du laurier, d'un verd pâle en-dehors & bleuâtre en-dedans. Les Naturalistes connoissent les propriétés de l'écorce, qu'on dépouille facilement avec un os ou un bâton pointu; on peut s'en servir dans la cuisine comme d'une épicerie, & elle n'est pas moins agréable que saine. Il y a aussi beaucoup de céleri sauvage & de plantes anti-scorbutiques. Les arbres se ressemblent beaucoup; ce sont une espèce de bouleau, appelée *Betula Antartica*. La tige a trente ou quarante pieds de long & deux ou trois pieds de diamètre, & l'on pourroit au besoin en faire des mâts de perroquets: la feuille en est petite, le bois blanc, & il se fend très-droit. Nous y ajouterons une espèce de canneberges, rouges & blanches, qu'on y voit en grande quantité.

LES personnes qui avoient débarqué ne virent aucun des habitans, mais ils rencontrèrent deux de leurs huttes abandonnées, l'une dans un bois épais, & l'autre sur le bord de la côte.

NOUS remontâmes la chaloupe à bord, & nous fîmes voile dans le détroit. A trois heures du matin, du 15, je mis à l'ancre par 12 brasses & demie, sur un fond de rocher de corail, à un demi-mille de la côte, devant une petite anse que nous prîmes pour le port *Maurice*. Deux des naturels du pays



ANN. 1769  
Janvier.

vinrent sur le rivage attendre notre débarquement; il y avoit si peu d'abri en cet endroit que je ne voulus pas y descendre; nous mîmes à la voile à dix heures, & les Américains se retirèrent dans les bois.

A deux heures après-midi, nous jettâmes l'ancre dans la baie de *Bon-Succès*, & après-diné j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, pour chercher une aigüade & parler aux habitans, dont plusieurs s'étoient montrés à nous. Nous débarquâmes à droite de la baie près de quelques rochers, qui brisoient la vague & rendoient l'abord facile. Trente ou quarante Américains parurent sur le bord du rivage de l'autre côté de la baie; &, en voyant que nous étions au nombre de dix ou douze, ils s'en allèrent. MM. Banks & Solander avancèrent environ cent verges devant nous; sur quoi deux Américains revinrent, &, après avoir fait quelques pas à leur rencontre, ils s'affirent. Aussitôt que MM. Banks & Solander les eurent atteints, ils se levèrent; & chacun d'eux jeta un petit bâton qu'il avoit à la main entre lui & les étrangers; nous crûmes que c'étoit une manière de quitter leurs armes en signe de paix. Alors les Américains s'en retournèrent avec vitesse vers leurs compagnons qui s'étoient arrêtés à environ cinquante verges par derrière. Ils firent signe de les suivre à MM. Banks & Solander qui, s'étant rendus à cette invitation, reçurent de leur part plusieurs marques grossières d'amitié. On leur donna quelques rubans & des grains de verre, qui leur firent beaucoup de plaisir. Ces préliminaires ayant excité une confiance réciproque, tous les Américains prirent part à

la conversation , telle qu'elle pouvoit être entre gens qui ne s'entendoient que par signes. Trois d'entre eux accompagnèrent MM. Banks & Solander jusqu'au vaisseau. Lorsqu'ils furent à bord , un d'eux , que nous prîmes pour un Prêtre , fit les mêmes cérémonies que décrit M. de Bougainville , & qu'il regarde comme un exorcisme. A mesure qu'il parcouroit le bâtiment , ou lorsque quelque chose , qu'il n'avoit pas encore vue , attiroit son attention , il pouffoit pendant quelques minutes des cris de toutes ses forces , sans diriger sa voix ni vers nous , ni vers ses compagnons.

ANN. 1769.  
Janvier.

ILS mangèrent un peu de pain & de bœuf , mais à ce qu'il nous parut sans beaucoup de plaisir , quoiqu'ils emportassent ce que nous leur donnions & qu'ils ne mangeoient pas ; ils ne voulurent pas avaler une goutte de vin ni d'eau-de-vie ; ils portèrent le verre à leur bouche , & , après avoir goûté de la liqueur , ils le rendirent en marquant beaucoup de dégoût. La curiosité semble être une des passions en petit nombre qui distinguent l'homme de la brute ; mais ces Américains étoient peu curieux ; ils alloient d'un endroit du vaisseau à l'autre , & regardoient tous les objets différens qui se présentoient à eux , sans témoigner de l'étonnement & du plaisir ; car les cris de l'exorciste n'exprimoient ni l'un ni l'autre.

APRÈS avoir resté environ deux heures à bord , ils nous firent signe qu'ils avoient envie de s'en aller. On équipa sur le champ une chaloupe , & M. Banks jugea à propos de les accompagner ; il les débarqua sains & saufs , & les reconduisit vers leurs compagnons ,

ANN. 1769.  
Janvier.

parmi lesquels il remarqua la même indifférence que nous avions observée dans ceux qui étoient venus nous voir. Les uns n'étoient point empressés à raconter ce qu'ils avoient vu & comment ils avoient été traités, & les autres ne paroissoient pas plus curieux de les entendre : une demi-heure après, M. Banks revint au vaisseau, & les Américains quittèrent la côte.



---

 CHAPITRE IV.

*Voyage à une Montagne pour chercher des Plantes.*

LE 16 de grand matin, MM. Banks & Solander, accompagnés du Chirurgien M. Monkhouse, de M. Green l'Astronome, de leurs gens & de deux matelots, pour les aider à porter leur équipage, partirent du vaisseau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi loin qu'ils le pourroient, & de s'en revenir le soir. La montagne vue à une certaine distance, sembloit être formée d'une partie de bois, d'une plaine, & plus haut d'un rocher entièrement pelé. M. Banks vouloit traverser le bois, dans l'espérance de trouver au-delà de quoi se dédommager des peines qu'il se donneroit, & de cueillir des plantes nouvelles sur ces montagnes, où aucun Botaniste n'avoit encore pénétré. Ils entrèrent dans le bois par une partie du rivage sablonneuse & située à l'Ouest de l'endroit où nous faisons de l'eau, & ils continuèrent à monter jusqu'à trois heures après midi sans trouver aucun sentier, & sans pouvoir arriver à la vue du terrain qu'ils vouloient visiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avoient pris pour une plaine, ils furent très-mortifiés de reconnoître que c'étoit un terrain marécageux couvert de petits buissons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, si bien entrelassés les uns dans les autres, qu'il étoit

---

 ANN. 1769.  
 Janvier.

ANN. 1769.  
Janvier.

impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étoient obligés de lever la jambe à chaque pas & ils enfonçoient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage; le tems qui jusqu'alors avoit été aussi beau que dans nos jours du mois de Mai, devint nébuleux & froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant, accompagné de neige. Malgré leur fatigue ils allerent en avant avec courage, ils croyoient avoir passé le plus mauvais chemin, & n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avoient apperçu. Ils étoient à-peu-près au deux tiers de ce bois marécageux, lorsque M. Buchan, un des dessinateurs de M. Banks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui étoit impossible de se traîner plus loin; on alluma du feu & ceux qui étoient les plus fatigués furent laissés derriere pour prendre soin du malade. MM. Banks & Solander, M. Green & M. Monkhouse continuèrent leur route, & dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme Botanistes ils eurent de quoi satisfaire leur attente; ils trouvèrent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le sont des productions de nos plaines.

Le froid étoit devenu très-vif, la neige tomboit en plus grande abondance, & le jour étoit si fort avancé qu'il n'étoit pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'étoit un parti bien désagréable & bien dangereux que de passer la nuit sur cette  
montagne

montagne & dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendoient d'eux.

ANN. 1769.  
Janvier.

MM. Banks & Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes & à profiter d'une occasion qu'ils avoient achetée par tant de dangers; pendant ce tems ils renvoyerent M. Green & M. Monkhouse vers M. Buchan & les personnes qui étoient restées avec lui. Ils fixerent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils se proposèrent de passer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traversant le marais qui ne leur paroissoit pas avoir plus d'un demi-mille de largeur, & au sortir duquel ils se mettroient à l'abri dans le bois où ils pourroient bâtir un hutte & allumer du feu. Comme ils n'avoient rien à faire qu'à descendre la colline, il leur sembloit facile d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla au rendez-vous, & quoiqu'on souffrît du froid, tous étoient alertes & bien portans; M. Buchan lui-même ayant recouvré ses forces au-delà de ce qu'on pouvoit espérer. Il étoit près de huit heures du soir, mais il faisoit encore assez de jour, & on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks prit sur lui de faire l'arrière-garde de sa troupe pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'étoit pas inutile. Le Docteur Solander qui avoit traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norwege, savoit bien qu'un grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur & un

ANN. 1769.  
Janvier.

engourdissement presque insurmontables. Il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter & quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. Quiconque s'assoiera, leur dit-il, s'endormira, & celui qui s'endormira ne se réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, il allèrent en avant; ils étoient toujours sur le rocher & n'avoient pas encore pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on leur avoit tant fait redouter. Le Docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, & ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avoit aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. M. Banks envoya en avant cinq personnes, parmi lesquelles étoit M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable, & lui-même avec quatre autres demeura avec le Docteur & Richmond qu'on fit marcher partie de gré & partie de force: mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iroient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières & aux instances, tout fut sans effet: quand on disoit à Richmond que s'il s'arrêtoit il mourroit bientôt de froid; il répondoit qu'il ne desiroit rien autre chose que de se reposer & de mourir. Le Docteur ne renonçoit pas aussi formellement à la vie; il disoit qu'il

vouloit bien aller , mais qu'il lui falloit auparavant prendre un instant de sommeil , quoiqu'il eût averti tout le monde , que s'endormir & périr étoient la même chose. M. Banks & les autres se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer , les laissèrent se coucher soutenus en partie sur les broussailles , & l'un & l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

---

ANN. 1769.  
Janvier.

BIENTÔT après quelques-uns de ceux qui avoient été envoyés en avant , revinrent avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille delà. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le Docteur Solander , & heureusement il y réussit ; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes , il avoit presque perdu l'usage de ses membres , & tous ses muscles étoient si contractés que ses souliers tomboient de ses pieds : il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourroit lui donner ; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement , M. Banks laissa auprès de lui son autre noir & un Matelot qui sembloient avoir moins souffert du froid que les autres , leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se feroient suffisamment réchauffés ; il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le Docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étoient reposés & réchauffés , espérant qu'ils pourroient , avec le secours de ceux qui étoient restés derrière , rapporter Richmond , quand même il seroit impossible de le réveiller ;



ANN. 1769.  
Janvier.

environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ses deux hommes revenir seuls; ils dirent qu'ils avoient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avoit laissé Richmond, qu'ils n'y avoient trouvé personne, & que, bien qu'ils eussent crié à plusieurs reprises, on ne leur avoit point répondu. Ce récit fut une cause d'étonnement & de chagrin particulièrement pour M. Banks, qui ne pouvoit concevoir comment cela étoit arrivé. Cependant on se souvint qu'une bouteille de rum, qui faisoit toute la provision de la compagnie, étoit demeurée dans l'havrefac d'un des absents, & on conjectura que le noir & le Matelot, qu'on avoit laissés avec Richmond, s'étoient servi de ce moyen pour réveiller Richmond & pour se tenir en haleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop s'étoient écartés de l'endroit où on les avoit laissés, au lieu d'attendre le secours & les guides qu'on leur avoit promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber & duré deux heures entières, on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivans. Mais vers minuit, à la grande satisfaction de ceux qui étoient autour du feu, on entendit des cris. M. Banks & quatre autres se détachèrent sur le champ, & trouvèrent le Matelot n'ayant que la force qu'il lui falloit pour se soutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu, & à l'aide des renseignemens qu'on put tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richmond étoit debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon étoit étendu sur la terre, aussi insensible qu'une

pierre , on fit venir tous ceux qui étoient auprès du feu , & on essaya d'y porter ces deux hommes ; tous les efforts furent inutiles ; la nuit étoit extrêmement noire ; la neige étoit très-haute , & il leur étoit très-difficile de se faire un chemin à travers les broussailles & sur un terrain marécageux où chacun d'eux faisoit des chûtes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu sur le lieu même ; mais la neige qui étoit sur terre , celle qui tomboit encore du ciel & celle que les arbres laissoient tomber à gros flocons , les mettoit dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit ou d'y en porter de celui qu'ils avoient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée , après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres , & les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

---

ANN. 1769.  
 Janvier.

APRÈS être demeurés ainsi exposés à la neige & au froid pendant une heure & demie , quelques-uns de ceux qui n'avoient pas encore été saisis du froid commencèrent à perdre le sentiment. Entr'autres , Briscoe , un des domestiques de M. Banks , se trouva si mal qu'on crut qu'il mourroit avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu , & passèrent la nuit dans une situation qui , quoique terrible en elle-même , l'étoit encore davantage par le souvenir de ce qui s'étoit passé & par l'incertitude de ce qui les attendoit. De douze hommes qui étoient partis le matin pleins de vigueur & de santé , deux étoient

ANN. 1769.  
Janvier.

regardés comme morts , un autre étoit si mal qu'on doutoit beaucoup qu'il pût revoir le lendemain , & un quatrième, M. Buchan , étoit menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avoit esfuïe pendant cette fâcheuse nuit. Ils étoient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin , il leur falloit traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvoient craindre de s'égarer & d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étoient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures , il ne leur restoit pour provision qu'une espèce de vautour qu'ils avoient tué en se mettant en marche , & qui , partagé également , ne pouvoit fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savoient comment ils pourroient soutenir le froid si la neige continuoit ; ils jugeoient de la dureté de ce climat par une seule observation , c'est qu'ils étoient alors au milieu de l'été ; le 21 Décembre , étant le plus long jour dans cette partie du Monde ; & tout devoit leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid , lorsqu'ils étoient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwege & en Laponie dans la même saison de l'année.

LA pointe du jour commençant à paroître , en jetant les yeux de tous côtés , ils ne virent rien que de la neige qui leur paroissoit aussi épaisse sur les arbres que sur le terrain , & de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence , il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoroient combien cette situation pouvoit durer , & ils avoient trop de raisons de craindre de ne pouvoir for-

tir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid.

---

ANN. 1769.  
Janvier.

ILS avoient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances de salut, en distinguant le lieu du lever du soleil au travers les nuages qui commençoient à devenir un peu moins épais & à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux, qu'ils avoient laissés ensevelis sous des branches d'arbres, vivoient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, & revinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils étoient morts.

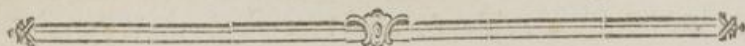
QUOIQUE le ciel se nettoiyât toujours davantage, la neige continuoit à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'osoient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau; mais, sur les huit heures, une petite brise s'éleva qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva d'éclaircir le tems, & bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons; signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briscoe étoit encore très-mal, mais il dit qu'il se croyoit en état de marcher. M. Buchan étoit beaucoup mieux que ni lui, ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer. Ils étoient cependant pressés par la faim qui, après un si long jeûne, l'emporta sur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangeroit le vautour; il fut plumé, &, comme on jugea qu'il seroit plus aisé de le partager avant qu'il fût cuit,

ANN. 1769.  
Janvier.

on en fit ix portions, que chacun accommoda à sa fantaisie. Après ce repas qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir; mais il étoit dix heures avant que la neige fût assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, & beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvoient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avoient fait en partant du navire, ils s'apperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les auroit fait pénétrer dans le pays, ils avoient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se félicitèrent les uns les autres de leur retour avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, & dont je pris bien aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avois senties en ne les voyant pas revenir le même jour.



CHAPITRE



## CHAPITRE V.

*Passage du Détroit de le Maire. Description ultérieure  
des Habitans & des productions de la Terre de Feu.*

LE 18 & le 19 la grosse mer nous empêcha de transporter à bord du bois & de l'eau ; mais le 20 , le vent étant moins fort , nous envoyâmes la chaloupe au rivage , & MM. Banks & Solander y allèrent aussi. Ils débarquèrent au fond de la baie , & tandis que mes gens étoient occupés à couper des broussailles , ils poursuivirent leur grand objet , l'étude de la nature , & recueillirent beaucoup de plantes & de coquilles entièrement inconnues jusqu'à eux. Ils vinrent dîner à bord , & retournèrent ensuite dans le dessein de voir un village américain qu'on avoit dit être situé à environ deux milles dans le pays. Ils trouvèrent qu'on ne les avoit pas trompés sur la distance ; ils s'en approchèrent par un chemin qui leur parut être fréquenté. Cependant ils mirent plus d'une heure à y arriver , parce qu'ils enfonçoient souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Lorsqu'ils furent à une petite distance de l'endroit , deux Américains vinrent à leur rencontre avec un air de cérémonie. Lorsqu'ils les eurent joints , ils se mirent à crier comme ils avoient fait dans le vaisseau , sans s'adresser ni aux Anglois ni à leurs compagnons , & ayant continué ces étranges cris pendant quelque

---

ANN. 1769.  
Janvier.

ANN. 1769.  
Janvier.

tems, ils conduisirent nos gens au village, qui étoit situé sur une colline aride & couverte d'arbres auxquels la main de l'homme ne paroît pas avoir jamais touché. Elle consiste en une douzaine de huttes de la structure la plus grossière qu'on puisse imaginer. Ces cabanes ne sont autre chose que quelques pieux plantés en terre, inclinés les uns sur les autres par leurs sommets & formant une espèce de cône semblable à nos ruches. Elles étoient couvertes du côté du vent par quelques branchages & par une espèce de foin. Du côté sous le vent, il y avoit une ouverture d'environ la huitième partie du cercle, & qui servoit de porte & de cheminée. Ces huttes étoient construites comme celles que nous avons vues dans la baie de *Saint-Vincent*, & dans l'une desquelles nous avons trouvé encore des restes de feu. Il n'y avoit aucun meuble dans la cabane. Un peu de foin, répandu à terre, servoit à la fois de sieges & de lits. De tous les ustensiles que l'adresse & le besoin ont introduits parmi les autres Nations de Sauvages, ceux-ci n'avoient qu'un panier à porter à la main, un sac pendant sur leur dos, & la vessie de quelque animal pour contenir de l'eau.

LES Habitans de ce village formoient une petite tribu d'environ cinquante personnes des deux sexes & de tout âge. Ils sont d'une couleur approchante de la rouille de fer mêlée avec de l'huile; ils ont de longs cheveux noirs: les hommes sont gros & mal faits; leur stature est de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes sont plus petites & ne passent guère cinq pieds. Toute leur

parure consiste dans une peau de Guanaque ou de veau marin , jettée sur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal ; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds & qui se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville , & un petit tablier qui tient lieu aux femmes de *la feuille de figuier*. Les hommes portent leur manteau ouvert ; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie ; mais quoiqu'elles soient à peu-près nues , elles ont un grand desir de paroître belles. Elles peignent leurs visages , les parties voisines des yeux communément en blanc , & le reste en lignes horisontales rouges & noires ; mais tous les visages sont peints différemment. Il paroît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche & de soin dans certaines occasions. Les deux Américains qui faisoient à MM. Banks & Solander les honneurs du village , avoient le corps presque entièrement couvert de lignes noires dans tous les sens , ce qui faisoit un coup-d'œil fort extraordinaire. Les hommes & les femmes portent des bracelets de grains , tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles & des os. Les femmes en ont au poignet & au bas de la jambe ; les hommes au poignet seulement ; mais en revanche ils portent autour de la tête une espèce de rézeau composé de fil brun. Ils paroissoient attacher une valeur très-grande à tout ce qui est rouge , & préféroient un de nos grains de verroterie , même à un couteau ou à une hache. Leur langage est en grande partie guttural , & ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des sons exactement semblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque

---

ANN. 1769.  
Janvier.



ANN. 1769.  
Janvier.

chose dont il veut se débarrasser. Ils ont cependant des mots qui seroient regardés comme doux dans les Langues les plus perfectionnées de l'Europe. M. Banks apprit à prononcer les termes dont ils se servent pour désigner les grains de bracelets & l'eau. Quand ils vouloient avoir de ces grains au-lieu de rubans & d'autres bagatelles, ils prononçoient le mot *Halleca*; & quand ils vinrent à bord du vaisseau & qu'ils nous demandoient par signes où étoit l'eau, ils faisoient le geste de boire, & montrant ou les tonneaux ou leur place, ils crioient *Oodá*.

IL ne nous parut pas que ce peuple eût d'autre nourriture que les coquillages, car quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu & barbelé dans l'autre & un sac sur leur dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, & les mettent dans le panier qu'elles vident ensuite dans le sac.

LEURS armes, qui consistent en un arc & des flèches, sont la seule chose que nous ayions trouvée chez ces Sauvages qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc étoit assez bien fait & les flèches étoient les plus jolies que nous eussions jamais vues. Elles sont de bois très-bien poli, & la pointe étoit de verre ou de *fléx*, barbelée, taillée & ajustée avec une grande adresse. Nous vîmes aussi chez eux plusieurs morceaux de verre & de cailloux non travaillés, & quelques

marchandises d'Europe , comme des anneaux , des boutons , des draps & des toiles. Nous pouvons en conclure que ces peuples voyagent du côté du Nord , puisqu'il y a plusieurs années qu'aucun vaisseau n'est allé au Sud jusqu'à cette partie de *la Terre de Feu*. Nous observâmes aussi qu'ils ne montraient aucune surprise lorsque nous nous servions de nos armes à feu , dont ils paroissaient connoître fort bien l'usage ; car un jour quelques-uns d'entr'eux retournant du vaisseau à terre dans la chaloupe , firent signe à M. Banks de tuer un veau marin qui les suivait.

---

ANN. 1769.  
Janvier.

M. de Bougainville qui , au mois de Janvier 1768 , précisément une année avant notre arrivée , avoit débarqué sur cette côte au 53<sup>d</sup> 40' 41" de latitude , avoit donné à ce peuple , entr'autres choses , des morceaux de verre ; il raconte qu'un enfant d'environ douze ans s'avisa d'en avaler un morceau , & qu'il mourut dans de grandes douleurs. Tous les soins que prit le Chirurgien ne purent le sauver. L'Aumônier François fut plus heureux dans l'exercice de ses fonctions , car il trouva le moyen de lui administrer le baptême à la dérobée , & si subtilement que les parens de l'enfant ne s'en apperçurent pas. Le verre que nous vîmes parmi eux , pouvoit être celui que M. de Bougainville leur avoit laissé , soit à eux-mêmes , soit à d'autres Habitans du même pays de qui ceux-ci le tenoient : car ils paroissaient plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maisons sont construites de manière à ne pouvoir durer que peu de tems ; ils n'ont d'autres ustensiles , ni d'autres meubles que le panier

ANN. 1769.  
Janvier.

& le sac dont nous avons parlé plus haut , & qui paroissent faits de manière à pouvoir être transportés facilement à la main & sur le dos. L'unique habillement que nous leur ayions vu est à peine suffisant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays , & beaucoup moins dans l'hiver qui doit y être très-rude. Les coquillages dont ils font leur unique nourriture doivent s'épuiser lorsqu'ils ont demeuré quelque tems sur la même partie de la côte ; enfin les maisons abandonnées que nous avons trouvé dans la baie de *Saint-Vincent* confirment encore cette conjecture.

UNE autre raison de croire que ce peuple est errant , c'est que nous ne leur avons vu aucun bateau , ni canot , ni rien de semblable ; il est pourtant difficile de croire qu'ils en soient absolument dépourvus ; d'autant plus qu'ils n'éprouvoient point le mal de mer soit dans la chaloupe , soit à bord du vaisseau. Nous crûmes qu'il y avoit un détroit ou canal venant du détroit de *Magellan* , & pénétrant dans l'intérieur de cette isle par où ces gens pouvoient être venus , en laissant leurs canots à l'extrémité de ce canal.

ILS ne paroissent soumis à aucune forme de gouvernement , ni à aucune subordination ; personne n'est plus respecté qu'un autre ; cependant ils vivent ensemble dans la plus parfaite intelligence. Nous n'avons découvert parmi eux aucune apparence de religion , excepté les cris dont nous avons parlé , & que nous supposons être une cérémonie superstitieuse , par l'unique raison que nous ne pouvons lui

donner un autre objet. Les deux guides qui conduisirent MM. Banks & Solander au village, & un des Américains qui vint à bord du vaisseau, étant les seuls à qui nous avons entendu pousser ces cris, nous conjecturâmes que c'étoient des prêtres. Du-reste, ces hommes, les plus misérables & les plus stupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour consumer leur vie à errer dans ces déserts affreux où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, sans autre habitation qu'une malheureuse hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes séches, où le vent, la neige & la pluie pénètrent de toutes parts, presque nuds, détitués même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture; ces hommes, dis-je, étoient contents; ils sembloient ne désirer rien au-delà de ce qu'ils possèdent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paroissoit agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens superflus. Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hyver; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de desirs, il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette multitude infinie de desirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais

---

ANN. 1769.  
Janvier.

ANN. 1769.  
Janvier.

peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation & tient égale entre eux & nous la balance du bien & du mal, qui font l'un & l'autre le partage de l'humanité.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins & des chiens. C'est une chose digne de remarque que leurs chiens aboyent, ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique : nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays ; car M. Banks étant au sommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrain marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce il étoit.

On n'y trouve que fort peu d'oiseaux de terre ; M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles ; mais les oiseaux d'eau y sont en grande abondance, particulièrement les canards. Nous n'y avons presque point apperçu de poissons, & aucun de ceux que nous avons pris à l'hameçon, ne s'est trouvé bon à manger ; mais les coquillages, les lepas & les moules y sont en grande abondance.

Parmi les insectes, qui n'y sont pas nombreux, il n'y a ni cousins, ni moustiques, ni aucune espèce nuisible ou incommode, ce qu'on ne peut dire peut-être



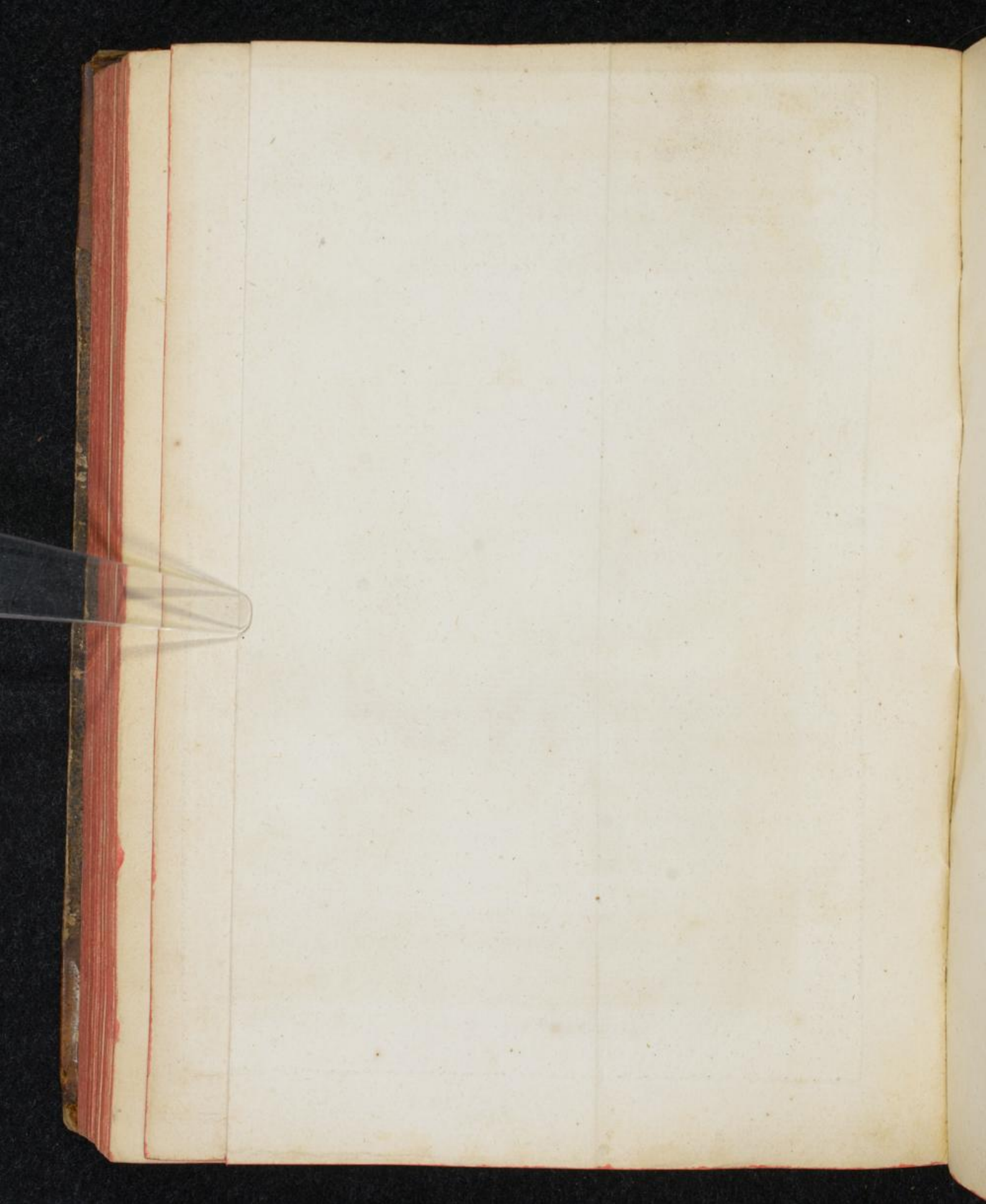
tes.

le Veau Dur



Vue des Indiens de la Terre de Feu dans leurs Huttes.

le Ponce Des





être d'aucun autre pays inculte. Durant les bouffées de neige que nous avons tous les jours, ils se cachent ; & dès que le tems s'éclaircissoit, ils reparoissoient avec toute la vigueur & l'agilité que le climat le plus chaud auroit pu leur donner.

---

ANN. 1769.  
Janvier.

MM. Banks & Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie sont totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites jusqu'ici ; outre le bouleau & l'arbre qui porte la canelle de Winter, dont nous avons fait mention ci-dessus, il y a le hêtre, *fagus antarcticus*, qui, aussi bien que le bouleau, peut être employé pour la charpente. Nous ne pouvons pas faire ici l'énumération de toutes les plantes qu'on y trouve ; mais comme l'espèce de cresson appelée *cardamine antiscorbutica*, & le céleri sauvage, *apium antarcticum*, paroissent antiscorbutiques, & peuvent être par-là d'une grande utilité aux équipages des vaisseaux, qui dans la suite relâcheront ici, nous donnerons la description de ces plantes.

ON trouve ce cresson en abondance dans les endroits humides, près des sources, & généralement parlant, dans les environs du rivage, particulièrement au lieu de l'aiguade, dans la baie de *Bon-Succès*. Quand il est jeune c'est alors qu'il est plus salutaire ; il rampe sur la terre ; ses feuilles sont d'un verd clair ; elles sont disposées deux à deux, & opposées l'une à l'autre avec une seule à l'extrémité, qui communément est la cinquième sur chaque tige. La plante sortant de cet état pousse des jets qui ont quelque-

ANN. 1769.  
Janvier.

fois deux pieds de haut, & qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, lesquelles sont suivies de longues filiques ; toute la plante ressemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre fleur de Coucou.

LE céleri sauvage est semblable à celui de nos jardins ; ses fleurs sont blanches & placées de la même manière en petites touffes à l'extrémité des branches, mais les feuilles sont d'un verd plus foncé : il croît près de la grève, communément sur le sol le plus voisin de celui qui est couvert par la haute marée. On peut le distinguer aisément par le goût qui tient de celui du persil ; nous en avons beaucoup mangé, sur-tout dans la soupe, qui, assaisonnée ainsi, produisoit les mêmes effets salutaires que les marins éprouvent de la nourriture végétale, après avoir été long temps réduits aux alimens salés.

LE 22 Janvier, vers les deux heures du matin, ayant achevé de mettre à bord l'eau & le bois, nous sortîmes de la baie pour continuer notre route dans le détroit.



---

 CHAPITRE VI.

*Description générale de la partie Sud-Est de la Terre de Feu & du Détroit de le Maire , avec quelques remarques sur ce qu'en dit l'Amiral Anson. Instructions sur le Passage à l'Ouest dans les Mers du Sud en tournant cette partie de l'Amérique.*

PRESQUE tous les Ecrivains qui ont parlé de la Terre de Feu , la décrivent comme étant entièrement déstituée de bois & couverte de neige ; peut-être en effet est-elle couverte de neige en hiver , & ceux qui l'ont vue dans cette saison , peuvent avoir été conduits par l'aspect qu'elle présente alors , à croire qu'elle manque de bois. Le Lord Anson y aborda au commencement de Mars , qui répond à notre mois de Septembre , & nous y étions au commencement de Janvier , qui répond à notre mois de Juillet. Cette circonstance peut expliquer la différence de son récit d'avec le nôtre. Nous eûmes la vue de cette terre à environ 21 lieues à l'Ouest du Détroit de le Maire , & dès ce moment nous pouvions distinguer clairement les arbres avec nos lunettes. Quand nous en fûmes plus près , quoique nous vissions çà & là des espaces couverts de neige , les pentes des collines & les côtes voisines de la mer nous montraient la plus agréable verdure ; les hauteurs sont assez élevées ,

---

 ANN. 1769.  
Janvier.

ANN. 1769.  
Janvier.

mais ne peuvent pas être appellées des montagnes, quoique leurs sommets soient entièrement nuds. Le sol des vallées est riche & d'une grande profondeur; au pied de presque toutes ces collines on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule au travers de nos tourbieres d'Angleterre; mais elle n'a aucun mauvais goût & en tout nous avons éprouvé que c'étoit la meilleure que nous eussions trouvée dans notre voyage: en rangeant la côte jusqu'au détroit, la sonde nous a donné partout de 40 à 50 brasses, fonds de sable & de gravier. Les terres les plus remarquables de la *Terre de Feu*, sont une montagne en forme de pain de sucre, sur le côté Ouest non loin de la mer, & les trois hauteurs appellées les *Trois-Frères*, à environ neuf milles à l'Ouest du cap *Saint-Diego*, pointe basse qui forme l'entrée septentrionale du détroit de *le Maire*.

ON dit dans le Voyage de l'Amiral Anson, qu'il est difficile de déterminer exactement en mer le gisement du détroit sur la seule vue de la *Terre de Feu*, quelque bien connue qu'elle soit, sans avoir aussi la vue de la *Terre des Etats*; que quelques Navigateurs ont été trompés par l'aspect de trois montagnes de la *Terre des Etats*, qu'ils ont prises pour les *Trois-Frères* de la *Terre de Feu*, erreur qui leur a fait dépasser le détroit; mais tout vaisseau qui cotoye la *Terre de Feu* sans la perdre de vue, ne peut manquer l'entrée du détroit, qui est par elle même très-aisée à reconnoître. Quant à la *Terre des Etats*, que forme le côté oriental, on peut la distinguer encore plus

facilement, car il n'y a point de côte sur la *Terre de Feu* qui ressemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de *le Maire*, qu'en portant trop loin à l'Est, & en perdant de vue la *Terre de feu*; mais si ce malheur arrive, on peut en effet dépasser le détroit quelque distinctement qu'on ait vu la *Terre des Etats*. Il ne faut tenter l'entrée du détroit qu'avec un bon vent & un tems modéré, & à l'instant même où la marée y porte, ce qui arrive dans les pleines & nouvelles lunes, vers une ou deux heures; le mieux sera aussi de ranger la côte de la *Terre de Feu* d'aussi près que le vent le permettra; avec ces précautions un vaisseau peut pénétrer dans le détroit en une marée, ou aller au moins jusqu'au Sud de la baie du *Bon-Succès*, dans laquelle il fera plus prudent d'entrer si le vent vient du Sud, que de tenter de doubler la *Terre des Etats* avec un vent & un courant qui peuvent jeter le vaisseau sur cette île.

ANN. 1769.  
Janvier.

LE détroit qui est borné à l'Ouest par la *Terre de Feu*, & à l'Est par l'extrémité Ouest de la *Terre des Etats*, a environ cinq lieues de long & autant de large. La baie du *Bon-Succès* est à peu-près vers le milieu du détroit, sur la terre de feu; on la découvre tout de suite en entrant dans le détroit par le Nord; elle a une pointe au Sud qui peut être reconnue par une trace sur la terre qui se montre comme une grande rade, conduisant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large, & s'étend de l'Est à l'Ouest, environ deux milles & demi; l'ancre est sûr par-tout, de dix à sept

ANN. 1769.  
Janvier.

brasses d'eau , bon fond : on y trouve en abondance de très-bon bois & de l'eau ; la marée monte dans la baie aux pleines & nouvelles lunes , vers les quatre ou cinq heures , & s'éleve de cinq ou six pieds ; mais le flot dure deux ou trois heures plus long-tems dans le détroit que dans la baie , & le jusant ou le courant qui porte au Nord , descend avec une force presque double de la marée montante.

L'ASPECT de la *Terre des Etats* ne nous a point présenté l'horreur & l'air sauvage qu'on lui donne dans la relation du Voyage de l'Amiral Anson. La côte du Nord paroît avoir des baies & des havres , & la terre , quand nous l'avons vue , n'étoit ni défigurée de bois & de verdure , ni couverte de neige : l'Isle semble avoir environ douze lieues de long & cinq de large.

SUR la côte Oueft du cap de *Bon-Succès* , qui forme l'entrée S. O. du détroit , gît la baie de *Valentin* , dont nous n'avons vû que l'entrée ; de cette baie la terre s'étend à l'O. S. O. , à vingt ou trente lieues ; elle paroît haute & montueuse , & forme différentes baies & anses.

A quatorze lieues au S. O.  $\frac{1}{2}$  O. de la baie de *Bon-Succès* , & à deux ou trois lieues de la côte on trouve *New-Island* ou l'*Isle-nouvelle*. Sa longueur du N. E. au S. O. est d'environ deux lieues , elle est terminée au N. E. par un mondrain remarquable. L'isle *Evouts* est située à sept lieues au S. O. de *New-Island*. Un peu à l'O. du S. de cette isle , on rencontre les deux

petites isles de *Barnevelt* qui sont plates & très-près l'une de l'autre. Elles sont environnées en partie de rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-dessus de la surface de la mer, & dont le gisement est à vingt-quatre lieues du détroit de *le Maire*. La pointe S. O. des isles de *l'Hermite* est à trois lieues S. O.  $\frac{1}{4}$  S. des isles de *Barnevelt*. Ces isles de *l'Hermite* qui sont assez hautes, gisent au S. E. & N. O. En les contemplant de plusieurs points de vue, on les prend pour une seule isle ou pour une partie du Continent.

---

ANN. 1769.  
Janvier.

POUR aller de la pointe S. E. des isles de *l'Hermite* au Cap de *Horn*, il faut tourner au S. O.  $\frac{1}{4}$  S. dans une espace de trois lieues.

LA vue de ce Cap & des isles de *l'Hermite*, depuis l'endroit où nous débarquâmes jusqu'au Cap, est représentée dans la carte que j'ai donnée de cette côte; elle comprend aussi le détroit de *le Maire* & une partie de la *Terre des Etats*.

J'AI vu moi-même toutes les terres & les côtes que j'ai tracées dans cette carte: on n'y a point marqué les baies & les passages dont nous n'avons découvert que les entrées. Il paroît sûr qu'on trouve dans la plupart de ces baies & passages & peut-être dans tous, un bon mouillage, de l'eau & du bois. L'escadre Hollandoise commandée par *l'Hermite*, en 1624, ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns; ce fut *Chapenham*, Vice-Amiral de cette escadre, qui découvrit le premier que la terre du Cap *Horn* étoit composée de plusieurs isles. Les instructions que nous ont données sur ces parages

ANN. 1769.  
Janvier.

les Navigateurs de la flotte de l'*Hermite* font très-défectueuses ; celles de *Schouten* & de *le Maire* font encore plus mauvaises. Il ne faut donc pas s'étonner que les cartes qu'on a publié jusqu'ici, contiennent des erreurs, non-seulement dans le gisement des terres, mais encore dans la latitude & la longitude des lieux qui y sont indiqués. J'assurerais pourtant qu'il y a peu de parties du monde dont la longitude soit déterminée avec plus d'exactitude que l'est celle du détroit de *le Maire* & du cap *Horn* dans la carte que nous présentons au Public ; puisqu'elle est le résultat de plusieurs observations du Soleil & de la Lune que nous avons faites M. Green & moi.

LA variation de l'aiguille aimantée sur cette côte est de 23 à 25<sup>d</sup> E., excepté près des isles de *Barnevelt* & du cap *Horn* où nous trouvâmes que la déclinaison étoit un peu moindre, & ne suivoit pas de règles fixes. C'est probablement le voisinage de la terre qui produit ce dérangement ; l'escadre de l'*Hermite* s'aperçut que toutes les boussoles différoient l'une de l'autre, la déclinaison de l'aiguille d'inclinaison qui fut portée à terre dans la baie de *Bon-Succès*, étoit de 68<sup>d</sup> 15' au-dessous de l'horison.

ENTRE le détroit de *le Maire* & le cap *Horn*, quand nous étions près de la côte, nous eûmes un courant très-fort qui avoit sa direction au N. E. ; nous le perdîmes, lorsque nous fûmes à une distance de quinze ou vingt lieues.

LE 26, nous partîmes du cap *Horn*, qui est situé au 55<sup>d</sup> 53' de latitude S. & au 68<sup>d</sup> 13' de longitude O.

Nous



Nous ne sommes allés que jusqu'au 60<sup>d</sup> 10' de latitude Sud ; notre longitude étoit alors de 74<sup>d</sup> 30' O. Nous reconnûmes par dix-huit azimuths que la variation de l'aiguille étoit de 27<sup>d</sup> 9' E. Comme le tems étoit souvent calme, M. Banks alloit dans un petit bateau pour tirer des oiseaux, & il rapporta quelques albatrofs & des *coupeurs d'eau*. Nous observâmes que les albatrofs étoient plus gros que ceux que nous avions pris au Nord du détroit. L'un d'eux que nous mesurâmes, avoit dix pieds deux pouces d'envergure. Les *coupeurs d'eau* au contraire y font plus petits, & ont une couleur plus foncée sur le dos. Nous écorchâmes les albatrofs, & après les avoir laissé tremper dans de l'eau salée jusqu'au lendemain matin, nous les fimes parbouillir : on les mit ensuite cuire dans un peu d'eau douce jusqu'à ce qu'ils fussent tendres, & l'on y fit une sauce piquante. Chacun trouva très-bon ce mets ainsi apprêté, & nous en mangions volontiers, lors même qu'il y avoit du porc frais sur la table.

ANN. 1769.  
Janvier.

Il est extrêmement probable, d'après plusieurs observations faites avec beaucoup de soin, que depuis notre départ de terre, jusqu'au 13 Février, tems où nous nous trouvâmes au 49<sup>d</sup> 32' de latitude & au 90<sup>d</sup> 37' de longitude, nous n'eûmes point de courant à l'Ouest.

13 Février.

Nous étions avancés alors à environ 12<sup>d</sup> à l'Ouest & 3  $\frac{1}{2}$  au Nord du détroit de *Magellan*, après avoir mis trente jours pour faire le tour de la *Terre de Feu* & du cap *Horn*, depuis l'entrée orientale du détroit jusqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le cap *Horn*,

ANN. 1769.  
Février.

que, suivant l'opinion générale, il vaut mieux passer le détroit de *Magellan*; cependant, après avoir quitté le détroit de *le Maire*, nous ne fûmes pas obligés une seule fois de riser entièrement nos huniers. Le *Dauphin*, dans son dernier voyage, qu'il fit à la même saison de l'année que nous, fut trois mois à passer le détroit de *Magellan*, sans y comprendre le tems qu'il resta au port *Famine*. D'après les vents que nous eûmes, je suis persuadé que si nous avions pris notre route à travers ce passage, un séjour si long au milieu de ces mers auroit fatigué l'équipage & fort endommagé nos ancres, nos cables, nos voiles & nos agrès, inconvéniens que nous n'eûmes pas à souffrir. Mais en supposant qu'il vaille mieux doubler le cap que de passer le détroit de *Magellan*, on pourra toujours demander s'il est plus à propos de faire route par le détroit de *le Maire*, ou de tirer à l'Est & de tourner la *Terre des Etats*. Le Lord Anson, dans son voyage, avertit que » tous les bâtimens qui font voile dans la mer du Sud, » au-lieu de traverser le détroit de *le Maire*, devroient » toujours gagner à l'Est de la *Terre des Etats*, & » courir continuellement au Sud, jusqu'au 61 ou 62' » de latitude, avant de mettre le cap à l'Ouest ». Mais, suivant moi, la traversée du détroit peut être préférable dans quelques circonstances, tandis que dans d'autres il vaudra mieux se tenir à l'Est de la *Terre des Etats*. Si on rencontre la terre à l'Ouest du détroit & que le vent soit favorable pour le traverser, je crois qu'il ne seroit pas raisonnable de perdre son tems à tourner la *Terre des Etats*. Je suis convaincu d'ailleurs qu'en se conformant aux avis que j'ai donnés, on peut

passer le détroit sans danger. Si on rencontre la terre à l'Est du détroit, & que le vent soit orageux ou contraire, je crois qu'il seroit plus à propos de faire le tour de la *Terre des Etats*. Cependant je ne puis dans aucun cas, comme le Lord Anson, recommander de gagner jusqu'au 61 ou 62' de latitude, avant de mettre le cap à l'Ouest. Nous n'avons point trouvé le courant & les tempêtes qu'on suppose qu'il est nécessaire d'éviter en allant si loin vers le Sud; & en effet, comme les vents soufflent presque continuellement de ce rumb, il n'est guère possible de suivre cet avis. Le Navigateur n'a de parti à prendre qu'à porter au Sud en serrant le vent; en courant sur ce bord, il voguera non-seulement au Sud, mais à l'Ouest. Si le vent change vers le Nord de l'Ouest, sa route à l'Ouest sera considérable. Il sera très-à-propos de s'avancer suffisamment à l'Ouest pour doubler toutes les terres, avant que d'entreprendre de porter au Nord; la prudence des Marins leur suggérera nécessairement cette précaution.

Nous commençâmes à avoir des vents forts & une mer grosse, avec des intervalles irréguliers de calme & de beau tems.





## CHAPITRE VII.

*Suite du Passage du Cap Horn aux nouvelles Isles découvertes dans la Mer du Sud. Description du gisement & de la forme de ces Isles. Détails sur les Habitans & sur plusieurs incidens qui nous survinrent pendant la route & lors de l'arrivée du Vaisseau.*

ANN. 1769.  
1 Mars.

Nous reconnûmes, par l'observation & par le lock, que le premier de Mars, nous étions au 38<sup>d</sup> 44' de latitude S., & au 110<sup>d</sup> 33' de longitude O. Un tel accord dans ces deux mesures différentes, après une route de 660 lieues, fut regardé comme très-extraordinaire; il est démontré par-là que, depuis que nous eûmes quitté la terre du Cap de *Horn*, nous ne trouvâmes point de courant qui affectât la direction du vaisseau: il en résulte encore que nous n'avions approché d'aucune terre qui fût d'une considérable étendue; car on trouve toujours des courants, lorsque la terre n'est pas éloignée, & quelquefois lors même qu'on en est à une distance de cent lieues, ce qui arrive particulièrement sur la côte orientale du continent dans la mer du Nord.

Un grand nombre d'oiseaux voloit continuellement autour du vaisseau, comme cela est ordinaire. M. Banks en tua jusqu'à soixante-deux dans un jour; ce qui est

plus remarquable , il attrapa deux mouches de bois ; toutes deux de la même espèce , & qui sont différentes de celles qu'on a décrites jusqu'à présent : elles s'étoient probablement attachées aux oiseaux , & venoient avec eux de la terre , que nous jugeâmes être fort éloignée. M. Banks trouva aussi une grande sèche , qui venoit d'être tuée par les oiseaux ; son corps mutilé flotloit sur l'eau ; elle étoit très-différente des sèches qu'on trouve dans les mers d'Europe , car elle avoit au lieu de suçoirs des bras qui étoient armés d'une double rangée de griffes aiguës , ressemblantes à celles du chat , & qui se tiroient comme celles-ci dans un fourreau. Nous fîmes avec cette sèche une des meilleures soupes que nous eussions jamais mangée.

ANN. 1769.  
Mars.

LES albatros commencèrent à nous quitter , & depuis le 8 , nous n'en vîmes plus. Nous continuâmes notre route , sans qu'il nous arrivât rien de remarquable jusqu'au 24. Ce jour-là , quelques-uns des hommes qui faisoient la garde pendant la nuit , nous rapportèrent qu'ils avoient vu passer un morceau de bois près du vaisseau , & que la mer qui étoit agitée , se calma tout-à-coup & devint unie comme l'étang d'un moulin. Nous pensâmes tous qu'il y avoit une terre au-dessus du vent , mais je ne crus pas devoir faire des recherches sur ce que je n'étois pas sûr de rencontrer ; je jugeai pourtant que nous n'étions pas éloignés des Isles qui furent découvertes par Quiros , en 1606. Notre latitude étoit de 22<sup>d</sup> 11' S. , & la longitude de 127<sup>d</sup> 55' O.

LE 25 , sur le midi , un des Soldats de Marine , jeune

ANN. 1769.  
Mars.

homme d'environ vingt ans , fut mis en sentinelle à la porte de ma chambre. Pendant qu'il étoit de garde , un de mes domestiques faisoit dans le même endroit des bourses de tabac avec une peau de veau marin ; il en avoit promis une à quelques-uns de ses camarades , en refusant la même grace au jeune homme qui la lui avoit demandée plusieurs fois ; celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pouvoit. Il arriva que mon domestique, appelé précipitamment quelque part, chargea la sentinelle de veiller sur sa peau, sans faire attention à ce qui venoit de se passer entr'eux. Le jeune Soldat en prit une pièce, l'autre, qui s'en aperçut à son retour, se mit en colere. Après quelque altercation , il se contenta de la reprendre , & déclara que pour une affaire si minutieuse , il ne porteroit pas ses plaintes aux Officiers. Un des Soldats entendit la dispute, en apprit le sujet, & le dit aux autres ; s'imaginant que l'honneur de leur corps y étoit intéressé, ils firent au coupable des reproches amers , & lui dirent des injures & des paroles très-outrageantes ; ils exagérèrent sa faute & la peignirent comme un grand crime. Ils l'accusoient d'avoir volé, pendant qu'il étoit de garde , une chose dont on lui avoit confié le dépôt ; ils ajoutèrent qu'ils se croiroient deshonorés , s'ils avoient désormais aucune communication avec lui. Le Sergent en particulier lui dit que si l'homme qu'il avoit volé, ne portoit ses plaintes, il les porteroit lui-même, & que sa probité souffriroit si le voleur n'étoit pas puni. Après tant de reproches & d'insultes de la part de ces gens d'honneur, le pauvre jeune homme se retira dans son hamac accablé de désespoir & de honte. Le Ser-

gent bientôt après alla le trouver , & lui ordonna de le suivre sur le tillac ; il obéit sans répliquer ; mais , comme c'étoit sur la brune , il s'échappa du Sergent & s'en alla d'un autre côté. Il fut apperçu par quelques personnes qui crurent qu'il alloit sur l'avant du vaisseau : lorsqu'ensuite on fit des recherches après lui , on trouva qu'il s'étoit jetté dans la mer. On m'instruisit alors pour la première fois du vol & de ses suites.

ANN. 1769.  
Mars.

Nous regretâmes d'autant plus la perte de ce jeune homme qu'il étoit très-paisible & très-industrieux , & que le sujet en lui-même , pour lequel il avoit terminé sa vie , supposoit une ame élevée. Le déshonneur n'est insupportable qu'aux caractères de la trempe du sien.

LE 4, sur les dix heures du matin, Briscoë, domestique de M. Banks, découvrit à trois ou quatre lieues terre au Sud ; j'y courus sur le champ, & je trouvai que c'étoit une Isle de forme ovale, avec un lagon au milieu qui en occupoit la plus grande partie. La terre qui environne le lagon est en plusieurs endroits très-basse & très-étroite, sur-tout du côté du Sud, où elle consiste principalement en une bande de rochers, on remarque la même chose à trois endroits sur la côte du Nord, de sorte que la terre étant ainsi divisée, elle ressemble à plusieurs Isles couvertes de bois. A l'extrémité occidentale de l'Isle, il y a un grand arbre, ou un groupe d'arbres qu'on prendroit pour une tour. Vers le milieu de l'Isle on trouve deux cocotiers qui s'élevaient par-dessus tout le reste, & qui, en approchant de l'Isle, nous parurent semblable à un pavillon. Nous nous approchâmes du côté du Nord, &, quoique nous n'en

Isle du Lagon.

ANN. 1769.  
Mars.

fussions plus qu'à un mille, la sonde rapporta 130 brasses, sans trouver de fond. On n'apperçoit pas qu'il y ait aucun mouillage dans les environs. Toute l'Isle est couverte d'arbres d'un verd différent : excepté le palmier & le cocotier, nous ne pûmes pas distinguer, même avec nos lunettes, de quelle espèce étoient les autres. Nous vîmes plusieurs des naturels du pays sur la côte, & nous en comptâmes vingt-quatre; ils nous parurent être grands & avoir la tête extraordinairement grosse; peut-être étoit-elle enveloppée avec une étoffe, ce que nous ne pûmes pas remarquer : ces habitans sont de couleur de cuivre & ont de grands cheveux noirs. Nous en vîmes onze se promener le long de la côte vis-à-vis du vaisseau, ils portoient dans leurs mains des bâtons ou piques qui avoient deux fois la hauteur de leur corps; il nous sembla qu'ils étoient nus, & ils se retirèrent bientôt après dès que le vaisseau eut passé l'Isle. Ils se couvrirent alors de quelque chose qui les rendoit d'une couleur éclatante.

LEURS habitations étoient situées sous des groupes de palmiers, qui ressemblent de loin à des monticules : pour nous, qui excepté les montagnes affreuses de la *Terre de Feu*, n'avions rien vu pendant long-tems que le ciel & la mer, ces petits bois nous parurent un Paradis Terrestre. Cette Isle est située au 18<sup>d</sup> 47' de latitude S., & au 139<sup>d</sup> 28' de longitude O.; nous lui donnâmes le nom d'*Isle du Lagon*. La déclinaison de l'aiguille étoit de 22<sup>d</sup> 54' E.

Cap Thrumb. A une heure après-midi, nous fîmes voile à l'Ouest, & , sur les trois heures & demie, nous découvrîmes terre



terre une seconde fois vers le N. O. ; nous y arrivâmes au soleil couchant , & nous vîmes que c'étoit une petite Isle basse , couverte de bois , de forme ronde , & dont la circonférence n'avoit pas plus d'un mille d'étendue. Nous n'apperçûmes point d'habitans ; nous ne pûmes pas non plus distinguer aucun cocotier , quoique nous ne fussions qu'à un demi-mille de la côte. La terre cependant étoit couverte de différente verdure : cette Isle est par le 18<sup>d</sup> 35' de latitude S. , & au 139<sup>d</sup> 48' de longitude O. , éloignée de l'isle du *Lagon* d'environ sept lieues , dans la direction de N. 62 O. Nous lui donnâmes le nom de *Cap Thrumb*. Je découvris , à l'inspection de la côte , que la marée étoit basse dans l'endroit où nous étions ; j'avois observé à l'isle du *Lagon* , que la marée étoit haute , ou que la mer n'avoit alors ni flux ni reflux ; d'où je conclus que la lune , étant au S.  $\frac{1}{4}$  S. E. ou au Sud , produit la haute marée.

ANN. 1769.  
Mars.

Nous continuâmes notre route par un bon vent alisé , & un tems agréable ; le 5 , sur les trois heures après-midi , nous découvrîmes terre à l'Ouest ; c'étoit une Isle basse , beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant ; elle a dix ou douze lieues de circonférence ; plusieurs de nous passèrent toute la soirée sur la grande hune à admirer sa figure extraordinaire : elle ressembloit exactement à un arc ; le contour de l'arc & la corde étoient formés par la terre , & l'eau remplissoit l'espace compris entre les deux ; la corde étoit une grève plate , où nous ne reconnûmes aucun signe de végétation ; nous n'y vîmes

*Isle de Bow.*

ANN. 1769.  
Mars.

rien que des tas de plantes marines, déposées en différentes couches, suivant que les marées, plus ou moins hautes, les y avoient placées. L'Isle nous parut avoir trois ou quatre lieues de long & de 200 verges au plus de largeur ; mais elle étoit sûrement beaucoup plus large, parce qu'une plaine horisontale se voit toujours en perspective, ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers composoient les pointes ou extrémités de l'arc, & la plus grande partie de ce même arc étoit couverte d'arbres, de hauteur, de figures & de couleur différentes ; en d'autres endroits pourtant, il nous sembla que le terrain étoit dépouillé & aussi bas que la corde ; quelques personnes de l'équipage crurent avoir remarqué à travers cette corde, des ouvertures qui communiquoient avec l'étang ou lac que nous avons dit être au milieu ; nous ignorons si elles ne se font point trompé. Nous fîmes voile jusqu'au soleil couchant, en face de la grève plate ou de la corde, n'étant pas à une lieue de terre ; nous jugeâmes alors que nous étions à peu près vis-à-vis le milieu des deux extrémités de l'arc. Nous y sondâmes & nous ne trouvâmes point de fond à 130 brasses. Dans cette latitude, il fait nuit obscure immédiatement après le coucher du soleil, & nous perdîmes tout à coup la terre de vue ; remettant à la voile, avant que la ligne de sonde fût entièrement retirée, nous gouvernâmes en observant le son des brisans que nous entendîmes distinctement, jusqu'à ce que nous fussions loin de la côte.

P A R la fumée que nous vîmes en différens en-

droits, nous reconnûmes que l'Isle étoit habitée; nous lui donnâmes le nom de *Bow-Island* ou *Isle de l'Arc*. Après que nous eûmes dépassé l'Isle, M. Gore, mon second Lieutenant, dit qu'il avoit apperçu de dessus le tillac plusieurs naturels du pays, qui étoient sous des arbres, qu'il avoit distingué leurs maisons & quelques pirogues qu'ils avoient retirées sur le rivage; mais il fut le seul de l'équipage qui eut ce bonheur. La pointe orientale de cette Isle est située au  $18^{\text{d}} 23'$  de latitude S., & au  $141^{\text{d}} 12'$  de longitude O.; la déclinaison de l'aiguille étoit de  $5^{\text{d}} 38'$  E.

ANN. 1769.  
Mars.

LE lendemain, 6, sur le midi, nous vîmes terre une seconde fois à l'Ouest; nous en approchâmes vers les trois heures: il nous parut que c'étoit deux Isles ou plutôt un groupe d'isles, qui s'étendoient du N. O.  $\frac{5}{4}$  N. au S. E.  $\frac{1}{4}$  S. dans une espace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces Isles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ un demi-mille de large; elles sont environnées par des Isles plus petites, auxquelles elles s'unissent par des récifs cachés sous l'eau.

*Les Groupes.*

CES Isles, placées dans toute sorte de directions, forment des cordons de terre, longs & étroits; quelques-unes ont dix milles de longueur & même davantage, & il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large; nous vîmes sur toutes des arbres de différentes espèces, & en particulier des cocotiers. La partie la plus S. E. de ces Isles est située au  $18^{\text{d}} 12'$  de latitude S., & au  $142^{\text{d}} 42'$  de longitude O., à vingt-cinq lieues à l'O.  $\frac{1}{2}$  N. de l'extrémité occidentale de l'isle de

ANN. 1769.  
Mars.

*l'Arc.* Nous rangeâmes la côte S. O. de cette isle, & nous entrâmes dans une baie, dont le gisement est au N. O. de la pointe la plus méridionale du groupe: on y trouve une mer unie & l'apparence d'un mouillage, sans beaucoup de houle sur la côte. A trois quarts de milles du rivage, la sonde ne nous rapporta point de fond par 100 brasses; & je ne crus pas qu'il fût prudent d'avancer plus près.

Sur ces entrefaites, plusieurs des habitans s'assemblèrent sur la côte; quelques-uns vinrent dans des pirogues jusqu'aux récifs, mais ils ne voulurent pas les passer. Sur cela, nous voguâmes à petites voiles le long de la côte; dès que nous fûmes vers l'extrémité de l'Isle, six Indiens, qui s'étoient tenus pendant quelque tems vis-à-vis du vaisseau, lancèrent sur le champ à la mer deux pirogues avec beaucoup de promptitude & de dextérité, & nous imaginâmes qu'ils avoient dessein de venir à bord. En conséquence, nous mîmes à la cape, mais ils s'arrêtèrent, comme leurs camarades, sur les récifs. Nous ne fîmes pas voile tout de suite, parce que nous apperçûmes deux messagers que d'autres pirogues plus grandes leur avoient dépêchés; ces messagers alloient en grande hâte, tantôt marchant à guet & tantôt nâgeant autour du récif; enfin ils arrivèrent; les Indiens qui étoient à bord des deux pirogues, ne faisant plus de dispositions pour s'avancer après avoir reçu le messager, nous crûmes qu'ils avoient résolu de ne pas aller plus loin. Nous attendîmes quelque tems & nous nous éloignâmes; lorsque nous fûmes à deux ou trois milles de la côte, nous ap-

perçûmes quelques-uns des habitans qui nous suivoient dans une pirogue équipée d'une voile. Nous ne crûmes pas devoir les attendre, &, quoiqu'ils eussent passé le récif, ils s'en retournèrent bientôt après.

ANN. 1769  
Mars.

SUIVANT ce que nous avons pû connoître des naturels du pays, lorsque nous étions le plus près de la côte, ils sont à peu près de notre taille & bien faits. Il nous sembla qu'ils étoient nuds & d'un teint brun; leurs cheveux noirs étoient renfermés dans un rézeau autour de la tête, & formoient par derrière une espèce de touffe. La plupart portoient deux armes dans leurs mains, l'une un bâton mince de dix à quatorze pieds de long, au bout duquel étoit un petit nœud taillé à peu près comme la pointe d'une lance; l'autre avoit environ quatre pieds de long & la forme d'une pagaie; ce pouvoit en être véritablement une, car quelques-unes de leurs pirogues étoient très-petites. Celles qu'ils mirent en mer sous nos yeux, ne pouvoient guères porter plus des trois hommes qui y entrèrent; il est vrai que nous en vîmes d'autres qui avoient six ou sept hommes à bord, & que dans l'une on avoit hissé une voile qui ne s'élevoit pas à plus de six pieds au-dessus du plat bord, & dont ils formèrent une espèce de banne, lorsque la pluie vint à tomber. La pirogue qui nous suivoit en mer, portoit une voile peu différente d'un Tréou anglois, & presque aussi élevée que celle dont on se serviroit dans un bateau Anglois de la même grandeur.

LES hommes qui se tinrent sur la côte vis-à-vis de notre bâtiment, firent plusieurs signaux; il n'est pas

ANN 1769.  
Mars.

aisé de décider s'ils prétendoient par-là nous effrayer ou nous inviter de descendre à terre. Nous leur répondîmes par des cris & en agitant nos chapeaux; ils répliquèrent en faisant des acclamations à leur tour. Nous ne mîmes pas leurs dispositions à l'épreuve, en entreprenant de débarquer; l'Isle étoit peu considérable & comme nous n'avions besoin de rien de ce que nous pouvions y trouver, nous pensâmes que pour satisfaire une simple curiosité, il auroit été imprudent & cruel de hasarder une querelle dans laquelle les naturels du pays auroient été la victime de notre supériorité. D'ailleurs nous espérions rencontrer bientôt l'Isle où nous devons faire nos observations Astronomiques. Nous étions persuadés que les habitans, en connoissant nos forces, nous admettroient sans opposition, & que, par leur entremise, les Isles voisines nous feroient le même accueil, si nous desirions d'en profiter.

Nous avons donné à ces isles le nom de *Groupes*.

*Isle des Oiseaux ou Bird-Island.*

LE 7, à la pointe du jour & vers les six heures & demie du matin, nous découvrîmes au Nord une autre Isle, qui nous parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrain en étoit très-bas, & il y avoit une pièce d'eau au milieu. Nous crûmes appercevoir quelques bois; l'Isle nous parut couverte de verdure & agréable. Nous n'y vîmes ni cocotiers ni habitans, mais une grande quantité d'oiseaux; c'est pour cela que nous l'appellâmes l'*Isle des Oiseaux* ou *Bird-Island*.

ELLE est située au  $17^{\text{d}} 48'$  de latitude S., & au  $143^{\text{d}} 35'$  de longitude O., à dix lieues O.  $\frac{1}{2}$  N. de l'extrémité occidentale des *Groupes*. La déclinaison de la boussole y est de  $6^{\text{d}} 32'$  E.

ANN. 1769.  
Mars.

LE 8, vers les deux heures après-midi, nous aperçûmes terre au Nord; & , au soleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis, & à environ deux lieues de distance; elle ressembloit à une double rangée d'îles basses, couvertes de bois & jointes l'une à l'autre par des récifs, de manière qu'elle formoit une seule île ovale ou en ellipse, avec un lac au milieu. Les petites îles & les récifs qui environnent le lac ont la forme d'une chaîne, & nous lui donnâmes pour cela le nom de *Chain-Island*, *Isle de la Chaîne*. Nous jugeâmes que sa longueur du N. O. au S. E. étoit d'environ cinq lieues, & qu'elle avoit à peu près cinq milles de large. Les arbres que nous y vîmes parurent grands & nous aperçûmes de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'Isle étoit habitée. Le milieu de l'Isle est au  $17^{\text{d}} 23'$  de latitude S. & au  $145^{\text{d}} 54'$  de longitude O., à quarante-cinq lieues à l'O. N. de l'Isle des *Oiseaux*. Nous trouvâmes, par différens azimuths, que la déclinaison de l'aiguille étoit de  $4^{\text{d}} 54'$  E.

*Chain-Island*  
ou *Isle de la*  
*Chaîne.*

LE 10, nous eûmes pendant la nuit un gros tems, avec de la pluie & des éclairs: la brume continua jusqu'à neuf heures du matin. L'air s'éclaircit alors, & nous vîmes, à environ cinq lieues au N. O.  $\frac{1}{4}$  O., l'Isle que les naturels du pays appellent *Maitea*, & à laquelle le Capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom d'Isle d'*Osnabrock*; c'est une

ANN 1769.  
Mars.

Isle élevée & ronde qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence; elle est couverte d'arbres dans quelques endroits, & dans d'autres ce n'est qu'un rocher tout nud: en la regardant de ce point de vue où nous étions, elle ressemble à un chapeau dont la tête est très-haute, mais quand on la voit restant au Nord, le sommet a la forme du toit d'une maison. Nous estimâmes qu'elle étoit au  $17^{\text{d}} 48'$  de latitude S., & au  $148^{\text{d}} 10'$  de longitude O., à quarante-quatre lieues O.  $\frac{1}{4}$  S. O. de l'Isle de la Chaîne.



CHAPITRE



---

 CHAPITRE VIII.

*Arrivée de l'Endeavour à Otahiti, appelé par le Capitaine Wallis, Isle du Roi George III. Règles établies pour trafiquer avec les Naturels du Pays. Description de plusieurs incidens qui survinrent dans une visite que nous rendîmes aux deux Chefs Tootahah & Toubourai Tamaidé.*

LE 10 Avril, quelques-uns de nos gens qui cherchoient à découvrir l'Isle pour laquelle nous étions destinés, nous rapportèrent qu'ils voyoient terre dans cette partie de l'horison où nous comptions la trouver; mais ce qu'on voyoit étoit si obscur, que nous disputâmes jusqu'au soleil couchant pour savoir si c'étoit terre. Cependant le lendemain, dès les six heures, nous nous aperçûmes que nos gens ne s'étoient pas trompés; il nous parut que la terre étoit très-élevée & en forme de montagne, & qu'elle s'étendoit de l'O.  $\frac{1}{4}$  S O.  $\frac{1}{2}$  S., à l'O.  $\frac{1}{4}$  N. O.  $\frac{1}{2}$  N. Nous reconnûmes que c'étoit l'Isle que le Capitaine Wallis avoit nommée *l'Isle de George III*. Le calme & le défaut de vent différèrent notre approche; de sorte que, le 12 au matin, nous n'en étions guères plus près que la nuit précédente. Sur les sept heures, il s'éleva une brise, &, avant qu'il fût onze heures, nous remarquâmes plusieurs pirogues qui faisoient voile vers notre vaisseau: il y en eut peu

---

 ANN. 1769.

10 Avril.

ANN. 1769.  
Avril.

qui voulussent s'approcher; & nous ne pûmes pas persuader aux hommes qui montoient celles-ci de venir à bord. Dans chacune des pirogues il y avoit de jeunes planes & des branches d'un arbre que les Indiens appellent *E'midho*; nous apprîmes dans la suite qu'ils les apportoitent comme un témoignage de paix & d'amitié; ils nous en tendirent quelques-unes le long des côtés du vaisseau, en nous faisant, avec beaucoup d'empressement, des signes que nous n'entendîmes pas d'abord. Enfin nous conjecturâmes qu'ils desiroient que ces symboles fussent placés dans quelque partie remarquable de notre bâtiment. Sur le champ nous les attachâmes parmi les agrès, surquoi ils nous témoignèrent la plus grande satisfaction. Nous achetâmes leur cargaison, qui consistoit en cocos & en divers autres fruits que nous trouvâmes très-bons après un si long voyage.

Nous naviguâmes à petites voiles, pendant toute la nuit, sur des fonds de 12 à 22 brasses, & vers les sept heures du matin, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, dans la baie de *Port-Royal*, appelée par les naturels du pays *Matavai*. Nous fûmes bientôt environnés par les pirogues des habitans de l'Isle qui nous apportoitent des cocos, un fruit qui ressemble à la pomme, du fruit-à-pain, & quelques petits poissons qu'ils donnèrent en échange de nos verroteries. Ils avoient un cochon qu'ils ne vouloient nous céder que pour une hache; nous refusâmes de l'acheter, parce que, si nous leur en avions donné ce prix, ils n'auroient jamais voulu le diminuer dans la suite, & nous n'auroions pas pu par cet échange nous-procurer tous les

cochons dont nous avons besoin. Le fruit-à-pain croît sur un arbre qui est à peu près de la grandeur d'un chêne moyen ; ses feuilles d'une figure ovale ont souvent un pied & demi de long ; elles ont des sinuosités profondes comme celles du figuier , auxquelles elles ressemblent par la consistance , la couleur , & le suc laiteux & blanchâtre qu'elles distillent lorsqu'on les rompt. Le fruit est à peu près de la grosseur & de la forme de la tête d'un enfant ; sa surface est composée de rézeaux qui ne sont pas fort différens de ceux de la truffe ; il est couvert d'une peau légère , & a un trognon de la grosseur du manche d'un petit couteau. La chair qu'on mange se trouve entre la peau & le trognon ; elle est aussi blanche que la neige , & a un peu plus de consistance que le pain frais ; on la partage en trois ou quatre parts , & on la grille avant que de la manger. Son goût, quoiqu'insipide , a une douceur assez approchante de celle de la mie-de-pain de froment , mêlée avec un artichaux de Jérusalem.

ANN. 1769.  
Avril.

P A R M I les Indiens d'*Otahiti* qui vinrent près du vaisseau , il y avoit un vieillard , nommé *Owhaw* , qui fut reconnu par M. Gore & par plusieurs autres qui avoient suivi le Capitaine Wallis dans cette Isle. J'appris qu'il lui avoit été très-utile , & je le fis monter à bord du bâtiment avec quelques-uns de ses compagnons ; je tâchai de faire tout ce qui pouvoit lui être agréable , espérant en retirer les mêmes avantages.

C O M M E notre séjour dans l'isle ne devoit probablement pas être court , il falloit que les marchandises que nous avions apportées pour commercer avec les

ANN. 1769.  
Avril.

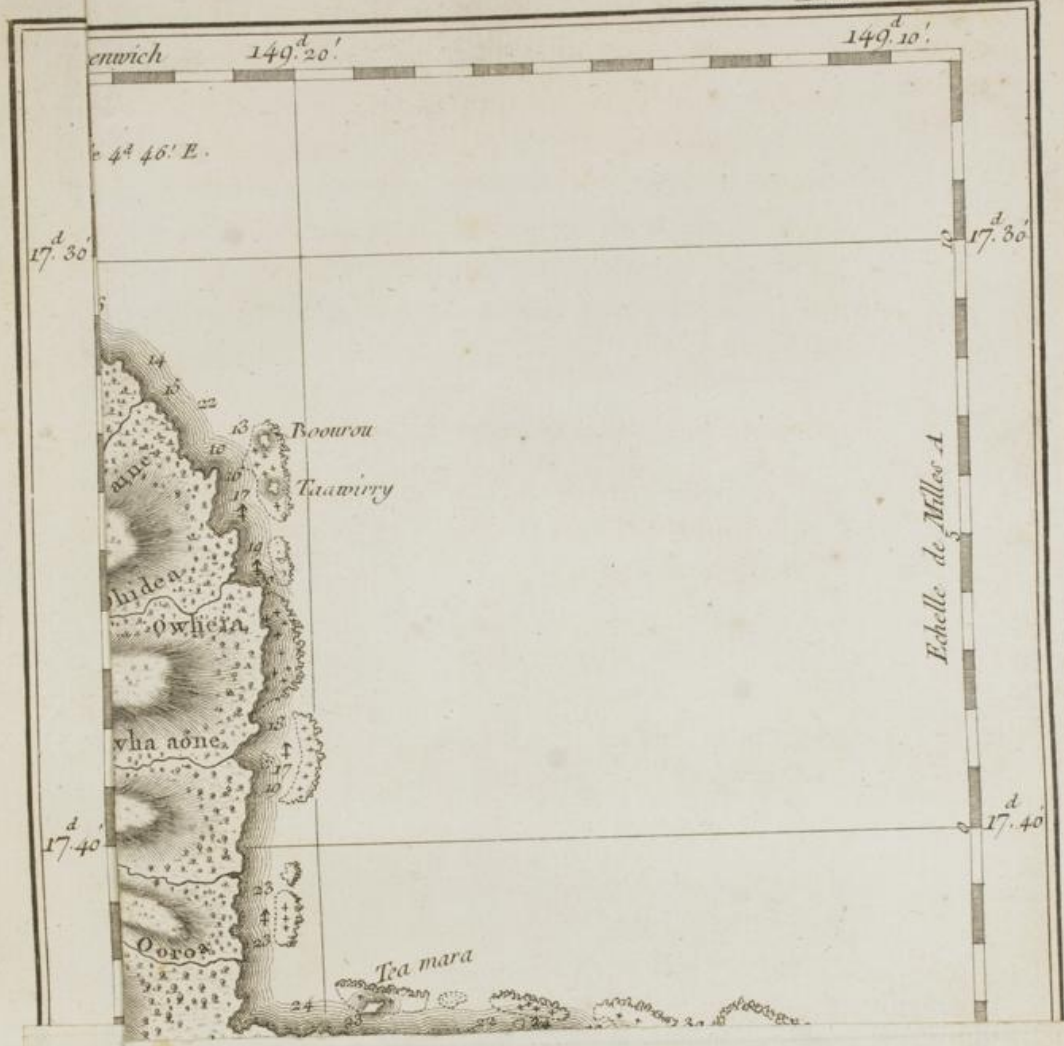
naturels du pays, ne diminuassent pas de valeur ; ce qui seroit arrivé sûrement, si chacun avoit été le maître de donner ce qui lui plairoit, en échange de ce qu'il voudroit acheter : comme d'ailleurs il se seroit élevé nécessairement de la confusion & des disputes, s'il n'y avoit pas eu des règles dans les marchés, je rédigeai les suivantes, & j'ordonnai qu'on les observât ponctuellement.

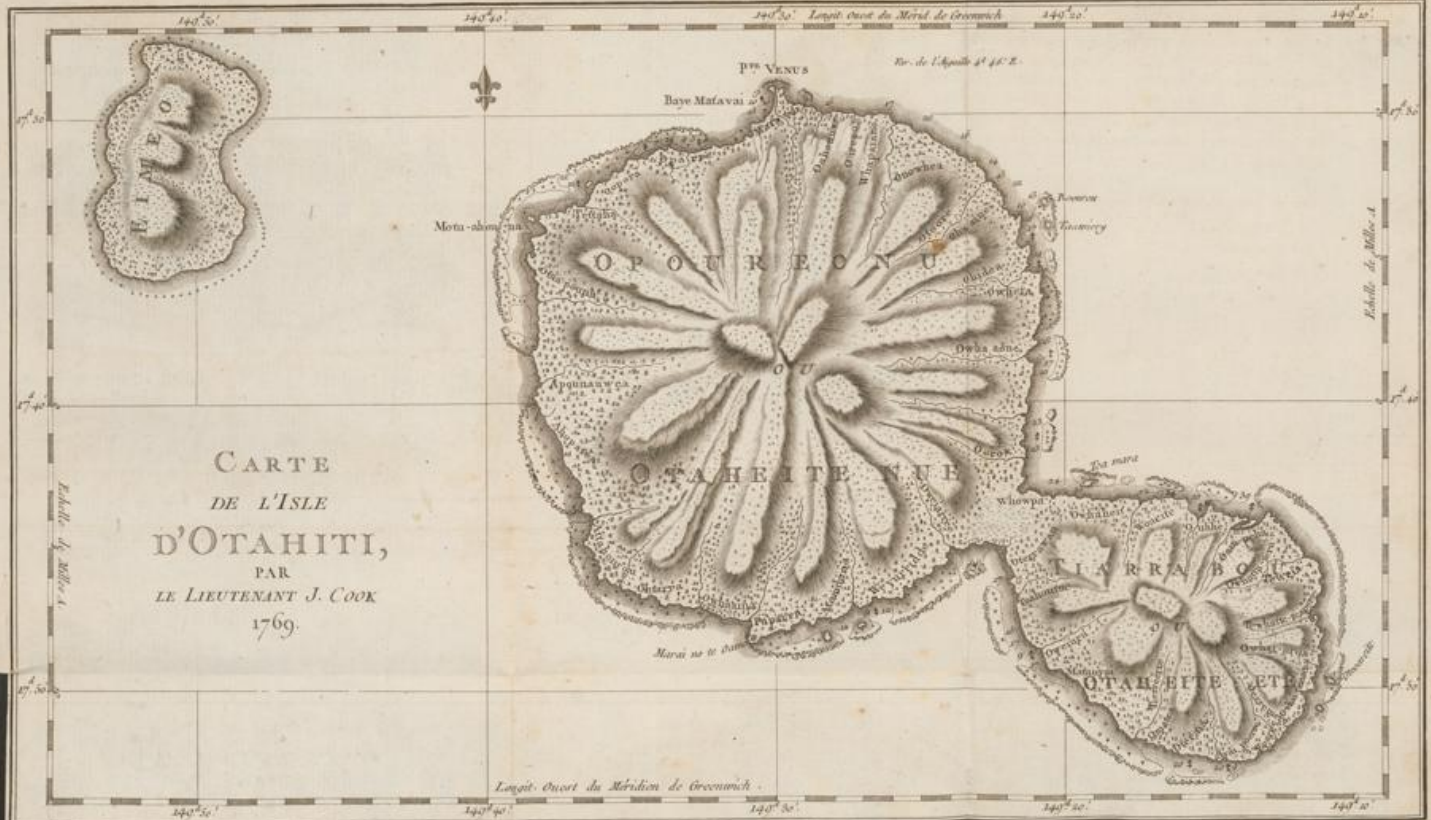
*Règles à observer par toutes les personnes appartenantes à l'Endeavour, Vaisseau de Sa Majesté, pour établir un Commerce régulier & uniforme avec les Habitans de l'Isle George.*

» 1<sup>o</sup> ON s'efforcera, par tous les moyens honnêtes, » d'entretenir une bonne intelligence avec les naturels » du pays, & on les traitera avec toute l'humanité » imaginable.

» 2<sup>o</sup>. IL y aura une ou plusieurs personnes nom- » mées pour commercer avec les naturels du pays, des » denrées, fruits & autres productions de la terre. » Excepté ces préposés, aucun Officier, Matelot ou » autre personne appartenante au vaisseau, ne pourra » faire ou entreprendre aucune espèce d'échange, sans » en avoir obtenu la permission.

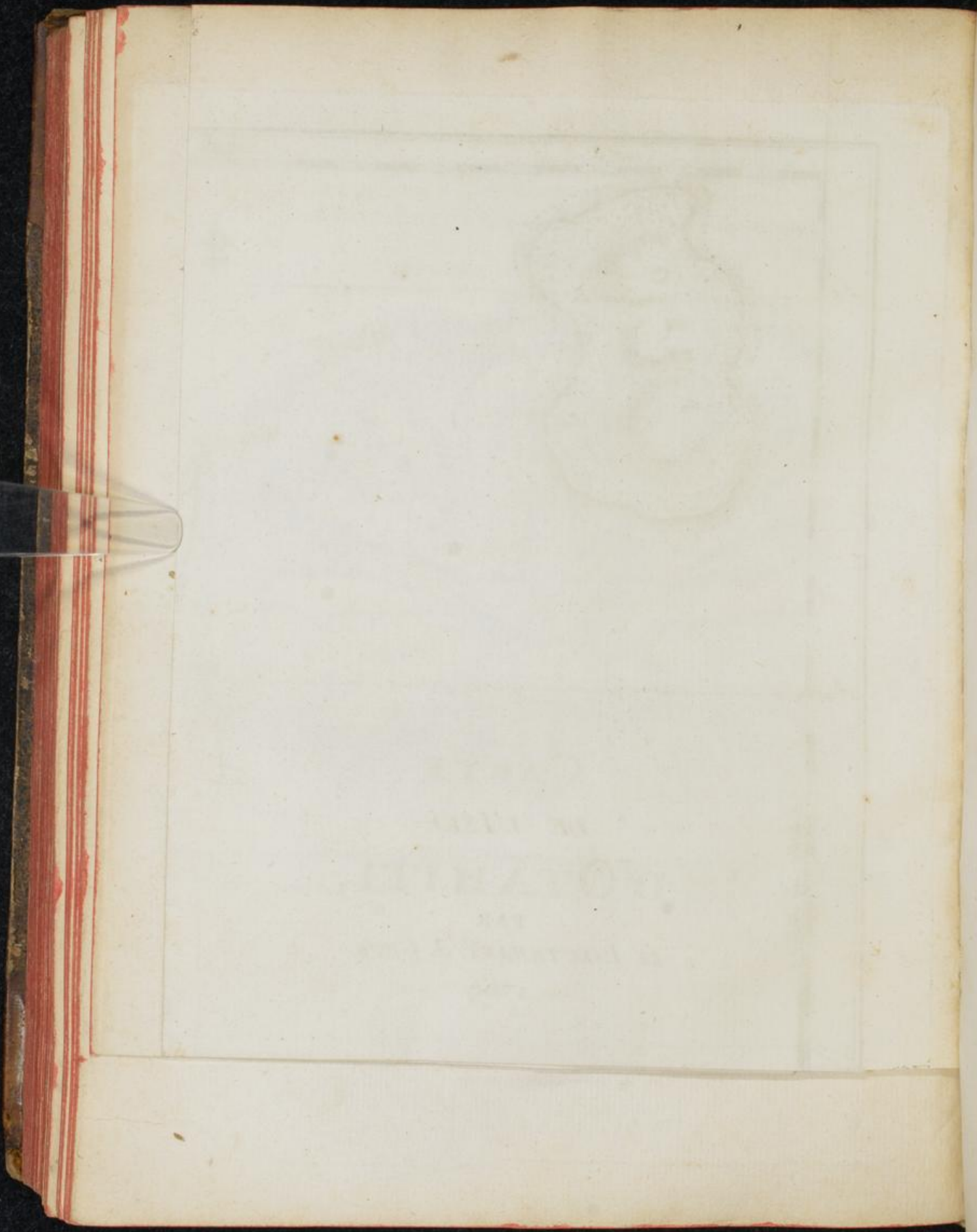
» 3<sup>o</sup>. QUI CONQUE sera employé à terre, pour » quelque service que ce soit, se conformera strictement » aux ordres qu'il aura reçus ; si par négligence il perd quelques armes ou ustensiles, ou si on





CARTE  
DE L'ISLE  
D'OTAHITI,  
PAR  
LE LIEUTENANT J. COOK  
1769.

Benard del.



» les lui dérobe, on lui en retiendra la valeur entière  
 » sur sa paie, suivant la coutume de la Marine en pa-  
 » reil cas, & il fera en outre puni, suivant la nature  
 » du cas.

ANN. 1769.  
 Avril.

» 4°. LA même peine sera imposée à quiconque fera  
 » convaincu d'avoir distrait, offert en échange, ou tra-  
 » fiqué quelques provisions du vaisseau, de quelque  
 » espèce qu'elles soient.

» 5°. ON ne pourra échanger aucune espèce de fer,  
 » ou d'instrumens faits de ce métal, ni aucune espèce  
 » d'étoffes, ou autres articles utiles ou nécessaires, à  
 » moins que ce ne soit contre des comestibles.

DÈS que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où nous nous arrêtâmes, j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, notre ami *Owhaw* & un détachement de Soldats sous les armes. Plusieurs centaines d'Habitans nous reçurent à la descente du bateau, ils annonçoient au moins par leurs regards, que nous étions les bien venus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous se prosterna si bas qu'il étoit presque rampant sur ses mains & ses genoux. C'est une chose remarquable que cet Indien, ainsi que ceux qui étoient venus dans les pirogues, nous présentèrent le même symbole de paix, qu'on fait avoir été en usage parmi les anciennes & puissantes nations de l'hémisphère septentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçûmes avec des regards & des gestes d'amitié & de contentement; lorsque nous observâmes que chacun d'eux tenoit une branche à sa main, sur le



ANN. 1769.  
Avril.

champ nous en prîmes tous un rameau que nous tînmes dans les nôtres de la même manière.

ILs marchèrent avec nous environ un demi-mille, vers l'endroit où le *Dauphin*, conduit par *Owhaw*, avoit fait son eau ; quand nous y fûmes arrivés, ils s'arrêtèrent, & mirent à nud le terrain en arrachant toutes les plantes : alors les principaux d'entr'eux y jettèrent les branches vertes qu'ils tenoient, en nous invitant par signes à faire la même chose. Nous montrâmes à l'instant combien nous étions empressés à les satisfaire, & , afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les Soldats de Marine, qui marchèrent en ordre & placèrent leurs rameaux sur ceux des Indiens, & nous suivîmes leur exemple. Nous continuâmes ensuite notre marche, & lorsque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre par signes que nous pouvions occuper ce canton ; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade dissipa la timidité des Indiens, que la supériorité de nos forces leur avoit inspirée d'abord, & ils prirent de la familiarité. Ils quittèrent avec nous l'aiguade, & nous firent passer à travers les bois. Chemin faisant, nous distribuâmes de la verroterie & d'autres petits présents, & nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils leur faisoient beaucoup de plaisir. Notre détour fut de quatre à cinq milles, au milieu de bocages qui étoient chargés de noix de cocos & de fruits-à-pain, & qui donnoient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, situées sous ces arbres, n'ont pour la plupart

qu'un toit sans enceintes ni murailles , & toute la scène réalise ce que les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que , dans toute notre course , nous n'avions apperçu que deux cochons & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avoient été de l'expédition du *Dauphin* nous dirent que nous n'avions pas encore vû les Indiens de la première classe. Ils soupçonnèrent que les chefs s'étoient éloignés ; ils voulurent nous conduire à l'endroit où étoit situé , dans le premier Voyage , ce qu'ils appelloient le Palais de la Reine ; mais nous n'en trouvâmes aucun vestige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain au matin , & à faire des efforts pour découvrir la *Noblesse* dans ses retraites.

---

ANN. 1769.  
Avril.

DÈS le grand matin du 13 , avant que nous fussions sortis du vaisseau , quelques pirogues , dont la plupart venoient du côté de l'Ouest , s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues étoient remplies d'Indiens qui , par leur maintien & leur habillement , paroissent être d'un rang supérieur. Deux d'entr'eux vinrent à bord & se choisirent parmi nous chacun un ami ; l'un qui s'appelloit *Matahah* , prit M. Banks pour le sien , & l'autre s'adressa à moi ; cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillements & à nous en revêtir. Nous présentâmes en retour à chacun une hache & quelques verroteries. Bientôt après , en nous montrant le S. O. , ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuroient ; comme je voulois trouver un havre plus commode , & faire de nouvelles épreuves sur le caractère de ce peuple , j'y consentis.

ANN. 1769.  
Avril.

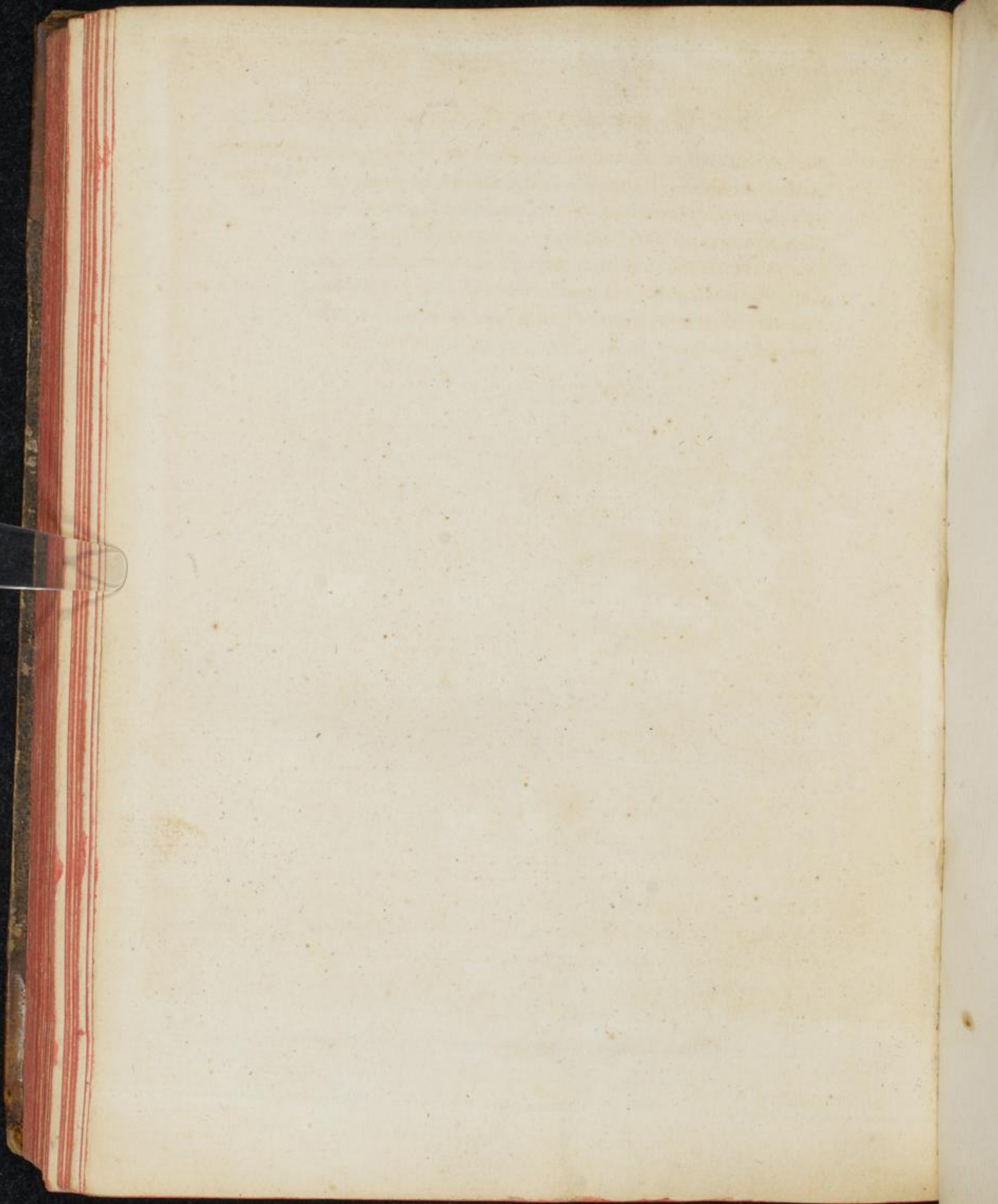
JE fis équiper deux bateaux, & je m'embarquai accompagné de MM. Banks & Solander, de nos Officiers & de nos deux amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par signes à débarquer, & nous firent entendre que c'étoit-là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre, au milieu d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous menèrent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous aperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes ensuite, *Tootahah*; à l'instant on étendit des nattes, & l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis, Tootahah fit apporter un coq & une poule qu'il présenta à M. Banks & à moi; nous acceptâmes le présent, qui fut suivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière, & dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur qui n'étoit point désagréable. La pièce que reçut M. Banks avoit onze verges de long & deux de large, il donna en retour une cravate de soie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. Tootahah se revêtit sur le champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaisance & de satisfaction qu'il n'est pas possible de décrire. Mais il est tems de parler des femmes.

APRÈS ces présents reçus & donnés, les femmes nous accompagnèrent à plusieurs grandes maisons que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté; elle nous firent toute sorte de politesses, dont il nous étoit facile de profiter: elles ne paroissoient avoir aucune espèce de scrupule, qui nous empêchât de jouir des plaisirs



*Bernard Del.*

Vue de la Baye de Matavaï à Otahiti appelée *HAVRE DU PORT - ROYAL* par le Capitaine Wallis



plaisirs qu'elles nous offroient. Excepté le toit, les maisons, comme je l'ai dit, sont ouvertes par-tout, & ne présentent aucun lieu retiré; mais les femmes, en nous montrant souvent les nattes étendues sur la terre, en s'y asséyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laissèrent aucun lieu de douter qu'elles s'embarraffoient beaucoup moins que nous d'être aperçues.

ANN. 1769.  
Avril.

Nous primes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorsque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appelé *Toubourai Tamaidé*, à la tête d'un grand nombre d'Insulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en suivant les cérémonies décrites plus haut & que nous avions mieux apprises; après avoir reçu la branche qu'il nous présenta, & lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main sur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui signifie, à ce que nous pensions, *ami*; le chef nous fit entendre que si nous voulions manger, il étoit prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes son offre & nous dinâmes de très-bon cœur avec du poisson, du fruit-à-pain, des cocos & des fruits du plane apprêtés à leur manière. Ils mangeoient du poisson & nous en présentèrent; mais ce mêt n'étoit pas de notre goût, & nous le refusâmes.

PENDANT cette visite, une femme de notre hôte, appelée *Tomio*, fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. *Tomio* n'étoit pas dans la première fleur de l'âge, & elle ne nous parut point

ANN. 1769.  
Avril.

avoir jamais été remarquable par sa beauté : c'est pour cela, je pense, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme effuya une autre mortification : sans faire attention à la dignité de sa compagne, M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit signe de venir à lui ; la jeune fille se fit un peu presser, & vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks ; il la chargea de petits présents & de toutes les brillantes bagatelles qui pouvoient lui faire plaisir. La Princesse, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordoit à sa rivale, ne cessa pourtant pas ses attentions à l'égard de M. Banks ; elle lui donnoit le lait des cocos & toutes les friandises qui étoient à sa portée. Cette scène auroit pû devenir plus intéressante & plus curieuse, si elle n'avoit pas été interrompue par un incident fâcheux. M. Solander & M. Monkhouse se plainquirent qu'on les avoit volés : le premier avoit perdu une petite lunette dans une boîte de chagrin, & le second sa tabatiere. Malheureusement cet événement mit fin à la bonne humeur de la compagnie. On porta des plaintes au chef sur le délit, & , afin de rendre la chose plus grave, M. Banks se leva avec vivacité, & frappa la terre de la crosse de son fusil. Toute l'assemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement & en entendant le bruit. Excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leur habillement, sembloient être d'un rang supérieur, tous les autres s'enfuirent de la maison avec la plus grande précipitation. Le chef portoit sur son visage des marques de confusion & de douleur ; il prit M. Banks par la main, & le conduisit à l'autre bout de l'habi-

tation où il y avoit une grande quantité d'étoffes ; il les lui offrit pièce à pièce , en lui faisant signe que si cela pouvoit expier l'action qui venoit de se commettre , il étoit le maître d'en prendre une partie , & même le tout s'il le vouloit. M. Banks rejetta cet offre , & lui fit entendre qu'il ne vouloit rien que ce qu'on avoit dérobé malhonnêtement. Toubourai Tamaïdé , sortit alors en grande hâte , laissant M. Banks avec Tomio qui , pendant toute cette scène de désordre & de terreur , s'étoit toujours tenue à ses côtés ; & il lui fit signe de l'attendre jusqu'à son retour. M. Banks s'assit avec Tomio , & fit pendant environ une demi-heure la conversation , autant qu'il le put par signes. Le chef revint , portant en sa main la tabatiere & la boîte de la lunette ; & il les rendit. La joie étoit peinte sur son visage avec une force d'expression qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette , on s'aperçut qu'elle étoit vuide ; la phisionomie de Toubourai Tamaïdé changea sur le champ ; il prit M. Banks une seconde fois par la main , sortit précipitamment avec lui hors de la maison sans prononcer une parole , & le conduisit le long de la côte en marchant fort vite. Lorsqu'ils furent à environ un mille de distance de la maison , ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une pièce d'étoffe , il la prit avec empressement , & continua son chemin en la portant à sa main. M. Solander & M. Monkhouse les avoient suivis ; ils arrivèrent enfin à une maison où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la pièce d'étoffe , & il fit signe à nos Messieurs de lui donner aussi quelques verroteries ; ils satisfirent à sa de-

ANN. 1769.  
Avril.



ANN. 1769.  
A VIII.

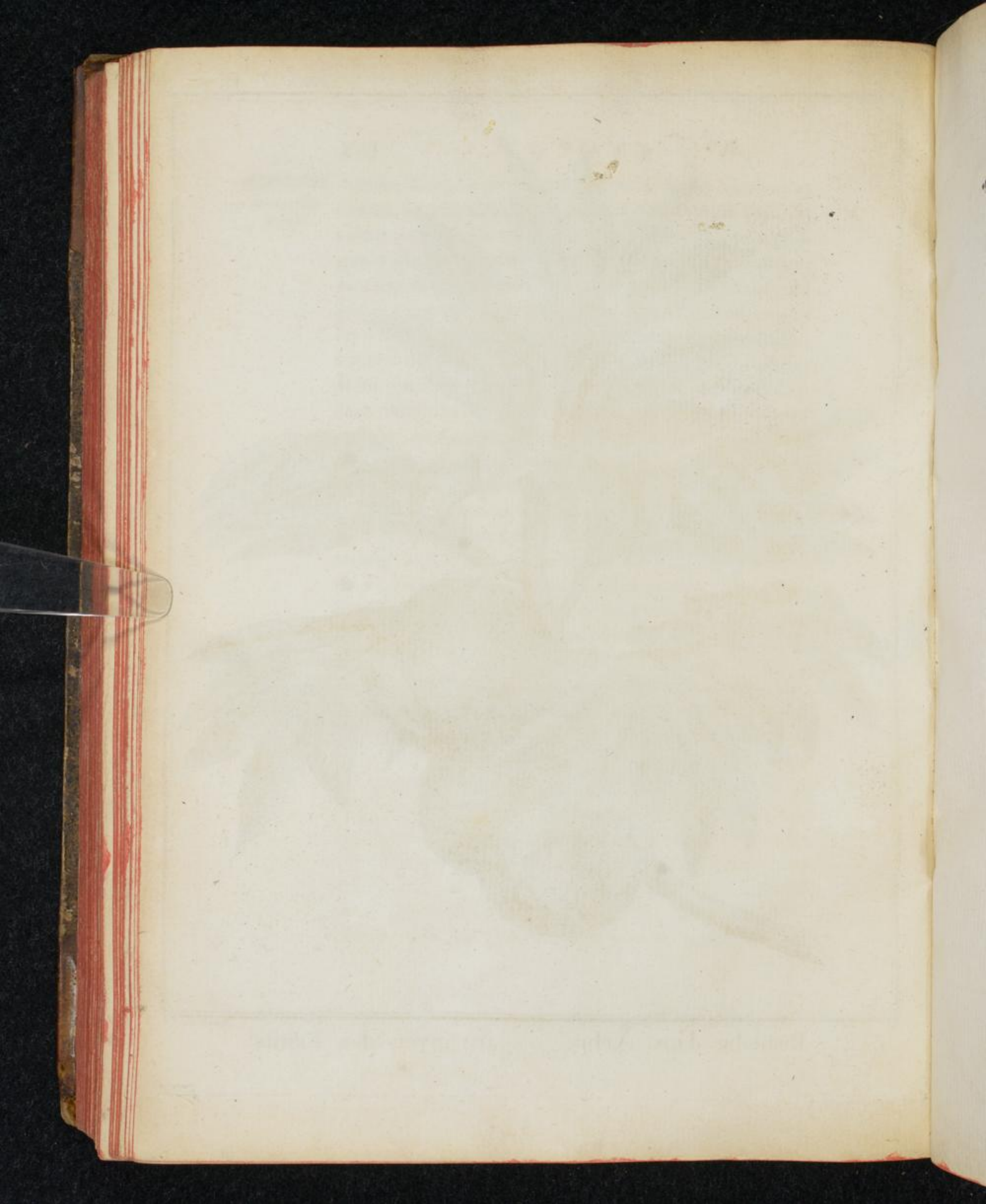
mande, & après que la pièce d'étoffe & les verroteries eurent été déposées sur le plancher, la femme sortit & revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occasion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos présents avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de l'injure qu'on lui avoit faite; Il ne put pas s'en dispenser, mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Il ne sera peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette & la tabatiere. Mais cette difficulté ne paroitra pas étrange, si l'on fait attention que la scène se passoit au milieu d'un peuple, dont on ne connoît encore qu'imparfaitement le langage, la police & les mœurs. Au reste, dans ce qui se passa, les chefs firent paroître une intelligence & une combinaison de moyens, qui feroit honneur aux Gouvernements les plus réguliers & les plus policés. Sur les six heures du soir, nous retournâmes au vaisseau.





Branche d'un Arbre -à -pain avec des Fruits.

*Bonard Del.*



---

 CHAPITRE IX.

*Lieu choisi pour notre Observatoire & pour la construction d'un Fort. Excursion dans les bois & suites de ce Voyage. Construction du Fort. Visites que nous rendirent plusieurs Chefs à bord du Vaisseau & à notre Fort. Détails sur la Musique des Naturels du Pays, & la manière dont ils disposent de leurs Morts.*

LE lendemain 15, plusieurs des chefs que nous avions vu la veille, vinrent à bord de notre vaisseau; ils nous apportèrent des cochons, du fruit-à-pain & d'autres rafraîchissemens, & nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles & les autres marchandises qui nous paroissoient leur faire plus de plaisir.

---

 ANN. 1769.  
 Avril.

DANS le petit voyage que je fis à l'Ouest de l'Isle, je n'avois point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions; je me décidai à aller à terre, & à choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où je pusse construire un petit fort pour notre défense, & me préparer à faire nos observations astronomiques.

Je pris donc un détachement d'hommes, & je débarquai sans délai, accompagné de MM. Banks

ANN. 1769.  
Avril.

& Solander , & de l'Astronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe N. E. de la baie , sur une partie de la côte , qui , à tous égards , étoit très-propre à remplir notre objet , & aux environs de laquelle il n'y avoit aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrain que nous voulions occuper , nous dressâmes une petite tente qui appartenoit à M. Banks , & que nous avions apportée pour cela du vaisseau. Sur ces entrefaites un grand nombre de naturels du pays s'étoient rassemblés autour de nous ; mais il nous sembla que c'étoit seulement pour nous regarder , car ils n'avoient aucune espèce d'armes. J'ordonnai néanmoins qu'excepté Owhaw & l'un d'eux qui paroissoit un chef , aucun autre ne passât la ligne que j'avois tracée. Je m'adressai aux deux personnes que je viens de nommer , & je tâchai de leur faire entendre par signes que nous avions besoin de ce terrain pour y dormir pendant un certain nombre de nuits , & qu'ensuite nous nous en irions. Je ne fais pas s'ils comprirent ce que je voulois leur expliquer , mais tous les habitans du pays se comportèrent avec une déférence & un respect qui nous causerent à la fois du plaisir & de la surprise ; ils s'affirèrent paisiblement hors de l'enceinte & regarderent , sans nous interrompre , jusqu'à la fin des travaux qui durèrent plus de deux heures. Comme nous n'avions vu que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes , lorsque nous débarquâmes dans cet endroit , nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avoient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays ; nous étions d'autant plus portés à le croire ,

qu'Owhaw n'avoit cessé de nous faire signe de ne pas aller dans les bois; c'est pour cela, que malgré son avis, nous résolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize Soldats de marine & un Officier subalterne pour garder la tente, nous partîmes suivis d'un grand nombre d'Otahitiens. En traversant une petite riviere qui étoit sur notre passage, nous vîmes quelques canards; dès que nous fumes à l'autre extrémité, M. Banks tira sur ces oiseaux, & en tua trois d'un coup; cet incident répandit la terreur parmi les Indiens; la plupart tombèrent sur le champ à terre, comme s'ils avoient été frappés par l'explosion du fusil; peu de tems après, cependant, ils revinrent de leur frayeur, & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être allarmés par deux coups de fusil que notre garde avoit tiré dans la tente; nous étions alors un peu écartés les uns des autres, mais Owhaw nous eut bientôt rassemblés, & d'un geste de la main il renvoya tous les Indiens qui nous suivoient, excepté trois qui pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes dispositions, coururent en hâte rompre des branches d'arbre, & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désastre; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille, & en y arrivant nous n'y trouvâmes que nos gens.

Nous apprîmes qu'un des Indiens qui étoit resté autour de la tente, après que nous en fumes sortis, guettant le

---

ANN. 1769.  
Avril.

ANN 1769.  
Avril.

moment d'y entrer à l'improviste, & surprenant la sentinelle, lui avoit arraché son fusil; l'Officier qui commandoit le détachement, soit par la crainte de nouvelles violences, soit par le desir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, soit enfin par la brutalité de son caractère, ordonna aux Soldats de marine de faire feu: ceux-ci ayant aussi peu de prudence & d'humanité que l'Officier, tirèrent au milieu de la foule qui s'enfuyoit & qui étoit composée de plus de cent personnes; ils observerent qu'ils n'avoient pas tué le voleur, ils le poursuivirent & le firent tomber roide mort d'une nouveau coup de fusil; nous fûmes par la fuite qu'aucun autre Otahitien n'avoit été tué ni blessé.

Owhaw qui ne nous avoit point quittés, observant qu'il n'y avoit plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avoient pris la fuite, & les fit ranger devant la tente; nous tâchâmes de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fût possible, & de convaincre les Indiens que s'ils ne nous faisoient point de mal, nous ne leur en ferions jamais: ils s'en allerent sans témoigner ni défiance, ni ressentiment, & après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaisseau peu contents de ce qui s'étoit passé dans la journée.

Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde, qui s'apperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver sa conduite. Les Soldats pour se défendre dirent que la sentinelle à qui on avoit arraché son fusil, avoit été attaquée & jetée à terre

terre d'une maniere violente, & même que le voleur l'avoit frappé avant que l'Officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que si Owhaw n'étoit pas instruit qu'on formeroit quelque entreprise contre les Soldats qui gardoient la tente, il en avoit au moins des soupçons; que c'étoit pour cela qu'il avoit fait tant d'efforts, afin de nous empêcher de la quitter: d'autres expliquèrent son importunité par le désir qu'il avoit que nous restassions sur la côte, sans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que puisque M. Banks venoit de tirer sur des canards, Owhaw & les chefs qui nous avoient toujours suivis, lors même que les autres Indiens eurent été renvoyés, n'auroient pas pensé, par les coups de fusil qu'ils entendirent, qu'il venoit de s'élever une querelle, s'ils n'avoient pas eu des raisons de soupçonner que leurs compatriotes nous avoient fait quelque insulte: on appuyoit ces conjectures sur ce que nous les avons vu remuer les mains pour faire signe aux Otahitiens de se disperser & détacher à l'instant des branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connoître certainement les véritables circonstances de cette malheureuse affaire, & si quelques-unes de nos conjectures étoient fondées.

---

ANN. 1769.  
Avril.

LE lendemain au matin 16, nous vîmes peu de naturels du pays sur la côte, & aucun n'approcha du vaisseau, ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avoient été sans succès. Nous remarquâmes sur-tout avec regret, qu'Owhaw lui-même nous avoit abandonnés, quoiqu'il eût été si



ANN. 1769.  
Avril.

constant dans son attachement , & si empressé à rétablir la paix qui venoit de se rompre.

LES choses ayant pris une tournure si peu favorable , je fis touer le vaisseau plus près de la côte , & je l'amarrai de maniere qu'il commandoit à toute la partie N. E. de la baie , & en particulier à l'endroit que j'avois désigné pour la construction d'un fort ; sur le soir cependant j'allai à terre , n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau , & de quelques Officiers. Les Indiens se rassemblèrent autour de nous , mais ils n'étoient pas en aussi grand nombre qu'auparavant ; ils étoient à peu près trente ou quarante , & ils nous vendirent des noix de cocos & d'autres fruits : nous crûmes reconnoître qu'ils avoient pour nous autant d'amitié que jamais.

Le 17 au matin , nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan , que M. Banks avoit amené comme peintre de payages & de figures ; c'étoit un jeune homme sage , laborieux & spirituel , qu'il regretta beaucoup ; il espéroit par son entremise montrer à ses amis en Angleterre , des figures de ce pays & de ses habitans : il n'y avoit aucune autre personne à bord qui pût les peindre avec autant d'exactitude & d'élégance. M. Buchan avoit toujours été sujet à des accès d'épilepsie , il en fut attaqué sur les montagnes de la *Terre de Feu* , & cette disposition , jointe à une maladie de bile qu'il avoit contractée pendant la navigation , mit fin à sa vie : on proposa de l'enterrer sur la côte , mais M. Banks pensa que cette démarche offenseroit peut-être les naturels du pays , dont nous ne connois-

sions pas encore entièrement les usages & les coutumes, & nous jetâmes le corps du défunt à la mer, avec autant de décence & de solemnité que la situation où nous nous trouvions put le permettre

---

ANN. 1769.  
Avril.

LE matin de ce même jour, nous reçûmes une visite de nos deux chefs Tubourai Tamaïdé & Tootahah, qui venoient de l'Ouest de l'Isle; ils apportoit avec eux comme emblèmes de la paix, non pas des simples branches de bananes, mais de jeunes arbres: ils ne voulurent point se hasarder à venir à bord avant que nous les eussions acceptés; ce qui s'étoit passé à la tente leur avoit probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportoit encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits à pain & un cochon tout apprêté; ce dernier présent nous fut d'autant plus agréable, que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux; nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs, une hache & un clou. Sur le soir nous allâmes à terre & nous y passâmes la nuit dans une tente que nous avions dressée, afin d'observer une éclipse du premier satellite de Jupiter; mais le tems fut si nébuleux, que nous ne pûmes pas remplir notre projet.

LE 18 à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étoient pas absolument nécessaires à la garde du vaisseau, nous commençâmes alors à construire notre fort; pendant que les uns étoient occupés à creuser les retranchemens, d'autres coupoient les piquets & les fascines. Les naturels du pays qui s'étoient rassemblés autour de

ANN. 1769.  
Avril.

nous, comme à l'ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous aidèrent au contraire volontairement; ils alloient chercher dans le bois les fascines & les piquets, d'un air fort empressé: nous respections leur propriété avec tant de scrupule, que nous achetâmes tous les pieux dont nous nous servîmes dans cette occasion, & nous ne coupâmes aucun arbre sans avoir obtenu leur consentement. Le terrain où nous construisîmes notre fort étoit sablonneux, ce qui nous obligea de renforcer nos retranchemens avec du bois; trois des côtés furent fortifiés de cette manière, le quatrième étoit bordé par une rivière, sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux. Ce même jour nous servîmes du porc pour la première fois à l'équipage, & les Indiens nous apportèrent tant de fruit à pain & de cocos, que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie sans l'acheter, & de les avertir en même tems par signes que nous n'en aurions pas besoin les deux jours suivans. Nous ne donnâmes que de la rassade en échange de tout ce que nous achetâmes alors; un seul grain de la grosseur d'un pois, étoit le prix de cinq ou six cocos & d'autant de fruits à pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages, & il passa la nuit à terre pour la première fois; on plaça des Sentinelles pour le garder, mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

LE lendemain au matin 19, notre ami Tubourai Tamaïdé, fit à M. Banks une visite dans sa tente; il amenoit avec lui, non-seulement sa femme & sa

famille, mais encore le toit d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, avec des ustensiles & des meubles de différentes sortes : nous crûmes qu'il vouloit par-là fixer sa résidence dans notre voisinage. Cette marque de confiance & de bienveillance, nous fit beaucoup de plaisir, & nous résolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avoit pour nous; bientôt après son arrivée il prit M. Banks par la main, & il lui fit signe de l'accompagner dans les bois : M. Banks y consentit, & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une espèce de hangar qui appartenoit à Tubourai Tamaïdé, & qui paroïssoit lui servir de tems en tems de demeure. Lorsqu'ils y furent entrés, le chef Indien développa un paquet d'étoffes de son pays; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite; il en revêtit M. Banks, & sans autre cérémonie, il le reconduisit sur le champ à la tente. Les gens de sa suite lui apportèrent bientôt du porc & du fruit à pain, qu'il mangea en trempant ses mets dans une eau salée qui lui servoit de sauce; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, & y dormit l'espace d'une heure. L'après midi sa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable, ils sembloient tous deux le reconnoître pour leur fils, mais nous découvrîmes dans la suite que ce n'étoit pas leur enfant; ce jeune homme & un autre chef qui nous étoit venu voir, s'en allèrent le soir du côté de l'Ouest, & Tubourai Tamaïdé & sa femme s'en retournèrent à l'habitation située aux bords du bois.

---

ANN. 1769.  
Avril.

ANN. 1769.  
Avril.

M. Monkhouse, notre Chirurgien, s'étant promené le soir dans l'Isle, rapporta qu'il avoit vu le corps de l'homme qui avoit été tué dans la tente; il nous dit qu'il étoit enveloppé dans une pièce d'étoffe, & placé sur une espèce de bière soutenue par des poteaux, sous un toit que les Otahitiens paroissent avoir dressé pour cette cérémonie; qu'on avoit déposé près du mort quelques instruments de guerre & d'autres choses qu'il auroit examiné en particulier, si l'odeur insupportable du cadavre ne l'en avoit empêché: il ajouta qu'il avoit vu aussi deux autres petits bâtimens de la même espèce que le premier, dans l'un desquels il y avoit des ossemens humains qui étoient entièrement desséchés. Nous apprîmes depuis que c'étoit-là la manière dont ils dispoient de leurs morts.

DÈS ce jour il commença à y avoir hors de l'enceinte de notre petit camp, une espèce de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, si l'on excepte les cochons. Tubourai Tamaidé nous venoit voir continuellement; il imitoit nos manières; il se servoit même dans les repas, du couteau & de la fourchette, qu'il manioit très-adroitement.

LE récit de M. Monkhouse sur le mort, excita ma curiosité, & j'allai le voir avec quelques autres personnes; je trouvai que le hangar sous lequel on avoit placé son corps, étoit joint à la maison qu'il habitoit lorsqu'il étoit en vie, & qu'il y avoit d'autres habitations qui n'en étoient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avoit à peu près quinze pieds de

long & onze de large, avec une hauteur proportionnée : l'un des bouts étoit entièrement ouvert, & l'autre, ainsi que les deux côtés, étoit enfermé en partie par un treillage d'osier. La bière sur laquelle on avoit déposé le corps mort, étoit un chassis de bois, semblable à celui dans lequel on place les lits de vaisseaux appelés *Cadres*; le fond étoit de natte, & quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenoient cette bière. Le corps étoit enveloppé d'une natte, & par-dessus d'un étoffe blanche; on avoit placé à ses côtés une massue de bois, qui est une de leurs armes de guerre, & près de la tête qui touchoit au bout fermé du hangar, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils se servent quelquefois pour puiser de l'eau; à l'autre bout du hangar, on avoit planté à terre à côté d'une pierre de la grosseur d'un cocos, quelques baguettes seches, & des feuilles vertes liées ensemble. Il y avoit près de cet endroit une jeune plane, dont les Indiens se servent pour emblème de la paix, & tout à côté une hache de pierre; beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet, étoient suspendues à l'extrémité ouverte du hangar, & en dehors les Indiens avoient planté en terre la tige d'un plane, élevé d'environ cinq pieds; au sommet de cet arbre il y avoit une coque de noix de coco remplie d'eau douce: enfin on avoit attaché au côté d'un des poteaux, un petit sac qui renfermoit quelques morceaux de fruit à pain tout grillé; on n'y avoit pas mis ces tranches toutes à la fois, car les unes étoient fraîches & les autres gâtées. Je m'apperçus que plusieurs des naturels du pays nous observoient avec un mélange d'inquié-

---

ANN. 1769.  
Avril.

ANN. 1769.  
Avril.

tude & de défiance peintes sur leur visage; ils témoignèrent, par des gestes, la peine qu'ils éprouvoient quand nous approchâmes du corps; ils se tinrent à une petite distance tandis que nous l'examinions, & ils parurent contents lorsque nous nous en allâmes.

NOTRE séjour à terre n'auroit point été défagréable si nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches, qui entr'autres incommodités, empêchoient de travailler M. Parkinson, Peintre d'Histoire Naturelle pour M. Banks; lorsqu'il vouloit dessiner, ces insectes couvroient toute la surface de son papier, & même ils mangeoient la couleur à mesure qu'il l'étendoit sur son dessein: nous eûmes recours aux filets à Mousquites, qui rendirent cet inconvénient plus supportable, sans l'écarter entièrement.

LE 22, Tootabah nous donna un essai de la musique de son pays; quatre personnes jouoient d'une flûte qui n'avoit que deux trous, & par conséquent ne pouvoient former que quatre notes en demi-tons; ils jouoient de ces instrumens à peu près comme on joue de la flûte traversière, excepté seulement que le Musicien au lieu de se servir de la bouche, souffloit avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchoit l'autre avec son pouce; quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instrumens, en gardant fort bien la mesure, mais on ne joua qu'un seul air pendant tout le concert.

PLUSIEURS des Naturels du pays nous apportèrent  
des

des haches qu'ils avoient reçu du *Dauphin*, & nous prièrent de les aiguïser & de les racommoder : entr'autres il y en avoit une qui nous paroissant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures ; après bien des recherches nous apprîmes que depuis le départ du *Dauphin*, un vaisseau avoit abordé à Otahiti, nous crûmes alors que c'étoit un bâtiment Espagnol ; mais nous savons à présent que c'est la frégate la *Boudeuse*, commandée par M. de Bougainville.

ANN. 1769.  
Avril.





---

 CHAPITRE X.

*Excursion à l'Ouest de l'Isle. Récit de plusieurs incidens qui nous arrivèrent à bord du Vaisseau & à terre. Première entrevue avec Oberea, Femme qu'on disoit être Reine de l'Isle lors du Voyage du Dauphin. Description du Fort.*

---

ANN. 1769.  
Avril.

LE 24, MM. Banks & Solander examinèrent le pays à l'Ouest le long du rivage, dans une espace de plusieurs milles. Le terrain, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, étoit plat & fertile; ils rencontrèrent ensuite de petites montagnes, qui s'étendoient jusqu'au bord de l'eau; & un peu plus loin, ils en trouvèrent qui s'avançoient jusques dans la mer, de sorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupoient une étendue d'environ trois milles, & aboutissoient à une grande plaine couverte d'assez belles maisons, habitées par des Indiens qui paroissoient vivre dans une grande aisance. A cet endroit couloit une rivière qui sortoit d'une vallée profonde & agréable; elle étoit beaucoup plus considérable que celle qui étoit à côté de notre fort: nos deux voyageurs la traversèrent, &, quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avoit près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière, la campagne étoit stérile, les rochers s'avançoient par-tout dans la mer, &

MM. Banks & Solander se décidèrent à s'en revenir. A l'instant où ils se dispofoient à prendre ce parti, un des naturels du pays leur offrit des rafraîchiffemens qu'ils acceptèrent; ils s'apperçurent que cet homme étoit d'une race décrite par divers Auteurs, comme étant formée du mélange de plufieurs Nations, mais différente de toutes. Il avoit la peau d'un blanc mat fans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de fon corps fuflent un peu moins blanches que le refte. Ses cheveux, fes fourcils & fa barbe étoient auffi blancs que fa peau; fes yeux étoient rouges, & il fembloit avoir la vue baffe.

---

ANN. 1769.  
Avril.

MM. Banks & Solander en s'en revenant, rencontrèrent Toubourai Tamaidé & fes femmes qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, & pleurèrent pendant quelque tems avant que leur agitation pût fe calmer.

LE foir, M. Solander prêta fon couteau à une de ces femmes qui négligea de le lui rendre & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avoit auffi perdu le sien. Je dois affurer à cette occafion que les Otahitiens de toutes les classes, hommes & femmes, font les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorsqu'ils vinrent nous voir à bord, les chefs prenoient dans la chambre ce qu'ils pouvoient attraper, & les gens de leur fuite n'étoient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaiffeau; ils s'emparoit de tout ce qu'il leur étoit facile de cacher, jufqu'à ce que ils allaffent à terre. Toubourai Tamaidé & Tootahah, étoient les feuls qui n'avoient

ANN. 1769.  
Avril.

pas été trouvés coupables de vol ; cette circonstance faisoit présumer en leur faveur qu'ils étoient exempts d'un vice dont toute la nation est infectée, mais cette présomption ne pouvoit guères contrebalancer les fortes apparences du contraire. C'est pour cela que M. Banks n'accusa qu'avec répugnance le premier, de lui avoir volé son couteau ; l'Indien nia le fait fort gravement & d'un air assuré. M. Banks lui fit entendre qu'il vouloit absolument qu'on le lui rendit, sans s'embarasser de celui qui l'avoit volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, un des naturels du pays qui étoit présent, montra une guenille dans laquelle trois couteaux étoient soigneusement renfermés, celui que M. Solander avoit prêté à la femme, un couteau de table qui m'appartenoit, & un troisieme qui avoit été également dérobé. Le chef les prit & sortit sur le champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks resta avec les femmes qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fit quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux, & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avoit vu. Sur ces entrefaites, un des domestiques de M. Banks apprenant ce qui se passoit, & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avoit mis la veille. Toubourai Tamaidé sur cette preuve de son innocence, exprima par ses regards & par ses gestes les émotions violentes dont son cœur étoit agité ; des larmes coulèrent de ses yeux, & il fit signe avec le couteau, que si jamais il se rendoit coupable de l'action qu'on lui imputoit, il consentoit à avoir la gorge cou-

pée. Il sortit précipitamment de la tente, & retourna à grand pas vers M. Banks, paroissant reprocher amèrement les soupçons qu'on avoit formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avoit reçu le couteau des mains de son domestique, il étoit presque aussi affligé que le chef de ce qui venoit de se passer; il sentit qu'il étoit coupable lui-même, & voulut expier sa faute. Le pauvre Indien, malgré la violence de son agitation, étoit d'un caractère à ne pas conserver son ressentiment; il oublia l'injure que lui avoit faite M. Banks, & se réconcilia parfaitement, lorsque celui-ci l'eut traité avec familiarité & qu'il lui eût donné quelques petits présens.

---

ANN. 1769  
Avril.

IL faut observer ici que ces peuples, par les simples sentimens de la conscience naturelle, ont une connoissance de l'équité & de l'injustice, & qu'ils se condamnent involontairement eux-mêmes, lorsqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit. Il est sûr que Toubourai Tamaïdé sentoit la force de l'obligation morale; s'il avoit regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputoit, il n'auroit pas été si agité, lorsqu'on démontra la fausseté de l'accusation. Nous devons, sans doute, juger de la vertu de ces peuples, par la seule règle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juste; mais nous ne devons pas conclure d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol suppose dans leur caractère la même dépravation, qu'on reconnoîtroit dans un Européen qui auroit commis ces actions. Leur tentation étoit si forte à la vue des meu-

ANN. 1769.  
Avril.

bles & des marchandises du vaisseau, que si ceux qui ont plus de connoissances, de meilleurs principes & de plus grands motifs de résister à l'appât d'une action avantageuse & malhonnête, en éprouvoient une pareille, ils seroient regardés comme des hommes d'une probité rare, s'ils avoient le courage de la surmonter. Un Indien au milieu de quelques couteaux d'un fol, de la rassade, ou même de clous & de morceaux de verre rompu, est dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de plusieurs coffres ouverts remplis d'or & de bijoux.

LE 26, je fis monter sur le fort six pierriers; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étoient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivoient sur la pointe du rivage, se retirèrent dans l'intérieur de l'Isle, & *Owhaw* nous dit par signes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie.

LE 27, Toubourai Tamaidé avec un de ses amis qui mangeoit avec une voracité dont je n'avois jamais vu d'exemple, & les trois femmes *Terapo*, *Tirao* & *Omié*, qui l'accompagnoient ordinairement, dinèrent au fort; ils s'en allèrent sur le soir & dirigèrent leur marche vers la maison de Toubourai Tamaidé située aux bords du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure fort ému; il prit avec empressement M. Banks par la main, & lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, & ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaisseau qui tenoit en sa main une faucille; Toubourai Tamaidé s'arrêta alors, &, dans un transport de rage, qui em-

pêchoit de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avoit menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par signes, que s'il pouvoit expliquer clairement la nature du délit, l'homme seroit puni; à cette réponse l'Indien se calma, il fit comprendre à M. Banks que le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui étoit dans sa maison, il l'avoit demandée à sa femme pour un clou; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglois avoit jetté le clou à terre & pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisoit résistance. L'Indien produisit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, & le boucher dit si peu de chose pour sa défense, qu'il n'étoit pas possible de douter de la vérité du fait.

ANN. 1769.  
Avril.

M. Banks me communiqua cette aventure, & je pris le moment où le chef, ses femmes & d'autres Indiens étoient à bord du vaisseau pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappelé les preuves de son crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par-là de semblables violences & acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regardèrent avec attention, pendant qu'on déshabilloit le coupable & qu'on l'attachoit aux agrès; ils étoient en silence & attendoient en suspens ce qu'on vouloit lui faire: dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'agitation, & nous supplièrent de lui épargner le reste du châtement. J'avois plusieurs raisons de n'y pas consentir, & lorsqu'ils virent que leur

ANN. 1769.  
Avril.

intercession étoit inutile, leur commifération fe répandit en larmes.

ILS font toujours , il eft vrai , ainfi que les enfans , prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils font fortement agités , & comme eux , ils paroiffent les oublier , dès qu'ils les ont verfés ; entr'autres exemples , celui que nous allons en citer eft remarquable. Le 28 , dès le grand matin & avant le jour , un grand nombre d'Indiens vinrent au fort ; M. Banks ayant remarqué Terapo parmi les femmes , il alla vers elle & la fit entrer ; il vit qu'elle avoit les larmes aux yeux , & dès qu'elle fut dans le fort , fes pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la caufe avec instance , mais , au lieu de lui répondre , elle tira de deffous fon vêtement la dent d'un goulu de mer , dont elle fe frappa cinq ou fix fois la tête ; un ruiſſeau de ſang ſuivit bientôt les bleffures : Terapo parla très-haut pendant quelques minutes , d'un ton très-triſte , ſans répondre en aucune maniere aux demandes de M. Banks , qui les lui répétoit toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette ſcène , M. Banks fut fort ſurpris d'appercevoir les autres Indiens qui parloient & rioient entr'eux , & ne faiſoient aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire ; dès que les plaies eurent ceſſé de ſaigner , elle leva les yeux , regarda avec un ſourire , & rafſembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'étoit ſervie pour étancher ſon ſang ; elle en fit un paquet , les emporta hors de la tente & les jetta dans

dans la mer, ayant grand soin de les éparpiller, comme si elle eût voulu empêcher qu'on ne les vît, & faire oublier par-là le souvenir de ce qui venoit de se passer; elle se plongea ensuite dans la rivière, se lava tout le corps, & revint dans nos tentes avec autant de gaieté, & le visage aussi joyeux que s'il ne lui étoit rien arrivé.

ANN. 1769.  
Avril.

IL n'est pas étrange que le chagrin de ces peuples sans art soit passager, & qu'ils expriment sur le champ & d'une manière forte, les mouvemens dont leur ame est agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent, &, comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui sans cesse rappellent le passé & anticipent l'avenir, ils sont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractère, & changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent; ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre, & ne connoissent pas ces sujets continuels d'inquiétude & d'anxiété dont la pensée est la première qui s'empare de l'esprit quand on s'éveille, & la dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant si, tout considéré, l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connoissances & en étendant nos vues.

PENDANT tout le matin des pirogues abordèrent près de nous au fort, & les tentes étoient remplies d'Orahitiens, qui venoient des différentes parties de



ANN. 1769.  
Avril.

l'Isle. Je fus occupé à bord du vaisseau, mais M. Molineux notre Maître, qui avoit été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre : dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux sur une femme assise très-modestement parmi les autres, & il nous dit que c'étoit la personne qu'on supposoit être Reine de l'Isle lors du voyage du Capitaine Wallis; l'Indienne en même-tems reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avoit vus auparavant. Tous nos gens ne pensoient plus au reste de la compagnie, ils étoient entièrement occupés à examiner une femme qui avoit joué un rôle si distingué dans la description que nous avoient donné d'Otaïti les Navigateurs qui découvrirent l'Isle pour la première fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelloit *Oberéa*; elle nous parut avoir environ quarante ans, elle étoit d'une taille élevée & forte; elle avoit la peau blanche, & les yeux pleins de sensibilité & d'intelligence : ses traits annonçoient qu'elle avoit été belle dans sa jeunesse, mais il ne lui restoit plus que les ruines de sa beauté.

DÈS que nous connûmes sa dignité, nous lui proposâmes de la conduire au vaisseau; elle y consentit volontiers, & vint à bord accompagnée de deux hommes & de plusieurs femmes qui sembloient être de sa famille. Je la reçus avec toutes les marques de distinction qui pouvoient lui faire plaisir; je n'épargnai pas mes présens, & entr'autres choses que je lui donnai, il y avoit une poupée dont cette auguste personne parut sur-tout fort contente. Après qu'*Oberéa* eut passé quelque tems dans le vaisseau, je la reconduisis à

terre ; dès que nous eûmes débarqué , elle m'offrit un cochon & plusieurs fagots de planes , qu'elle fit porter au fort en une espèce de procession , dont elle & moi formions l'arrière garde. En allant au fort , nous rencontrâmes Tootahah , qui sembloit alors revêtu de l'autorité souveraine , quoiqu'il ne fût pas Roi. Il ne parut pas content des égards que j'avois pour Oberea ; il devint si jaloux , lorsqu'elle lui montra sa poupée , qu'afin de l'appaiser , je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache , par un sentiment de jalousie infantine ; il vouloit qu'on lui fit un don exactement semblable à celui qu'avoit reçu la prétendue Reine. Cette remarque est d'autant plus vraie , que dans très-peu de tems ils n'attachèrent aucun prix aux poupées.

ANN. 1769.  
Avril.

LE 29 , assez tard dans la matinée , M. Banks alla faire sa cour à Oberéa , on lui dit qu'elle dormoit encore , & qu'elle étoit couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le dessein de l'éveiller , & il crut pouvoir prendre cette liberté , sans crainte de l'offenser. En regardant à travers sa chambre , il fut fort surpris de voir dans son lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans , qui s'appelloit *Obadée*. Il se retira en hâte & tout confus ; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne scandalisoient personne , & que chacun savoit qu'Oberéa avoit choisi *Obadée* pour lui prodiguer ses faveurs. Oberéa étoit trop polie pour souffrir que M. Banks l'attendît longtems dans son antichambre , elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire ; & pour lui donner des

ANN. 1769.  
Avril.

marques d'une faveur spéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, & vint ensuite avec lui dans nos tentes. Le soir M. Banks, suivi de quelques flambeaux, alla voir Toubouraï Tamaïdé, comme cela lui étoit déjà arrivé souvent; il fut très-affligé & très-surpris de le trouver lui & sa famille dans la tristesse, & quelques-uns de ses parents versant des larmes. Il rachâ envain d'en découvrir la cause, c'est pour cela qu'il ne resta pas longtems chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux Officiers du fort, ils se rappellèrent qu'*Owhaw* avoit prédit que dans quatre jours, nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie. Comme c'étoit alors la fin du troisième jour, la situation de Toubouraï Tamaïdé & de sa famille les allarma. Nous doublâmes les Sentinelles au fort, & nos Officiers passèrent la nuit sous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp, il vit que tout étoit si paisible, qu'il regarda comme imaginaires les soupçons que nous avions formés, en pensant que les Otahitiens méditoient une attaque contre nous. Nous avons d'ailleurs de quoi nous rassurer; nos petites fortifications étoient finies. Les côtés méridional & septentrional étoient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi, & au-delà d'un fossé qui avoit dix pieds de large & six de profondeur. Le côté de l'Ouest faisant face à la baie étoit environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi, & revêtu de palissades; il n'y avoit point de fossés, parce que la marée montante venoit jusqu'au pied du rempart. On avoit placé au côté de l'Est, situé sur le bord

de la rivière , une double rangée de futailles remplies d'eau ; cet endroit étoit le plus foible , on y monta les deux pièces de quatre ; les fix pierriers furent pointés de maniere qu'ils commandoient aux deux feules avenues qu'il y avoit à la fortie du bois. Notre garnifon étoit compofée de quarante - cinq hommes armés de fufils , y compris les Officiers & les obfervateurs qui réfidoient à terre. Les Sentinelles étoient relevées auffi exactement que dans nos places frontieres , où fe fait le mieux le fervice militaire.

---

ANN. 1769.  
Avril.

Le lendemain , 30 , nous continuâmes à nous tenir fur nos gardes , quoique nous n'euffions pas de raifons particulières de croire que cette précaution fût néceffaire. Sur les dix heures du matin , Tomio s'en vint à la tente en courant ; elle portoit fur fon vifage des marques de douleur & de crainte ; elle prit par la main M. Banks à qui les Otahitiens s'adreffoient toujours dans les occafions de détrefle ; elle lui fit entendre que Toubourai Tamaïdé fe mouroit , par une fuite de quelque chofe que nos gens lui avoient donné à manger , & elle le pria de venir à la maifon du malade. M. Banks partit fans délai , & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau , & dans l'attitude de la langueur & de l'abattement , les Infulaires , qui environnoient Toubourai Tamaïdé , firent figne à M. Banks qu'il avoit vomi , & lui apportèrent une feuille pliée avec grand foin , où ils difoient qu'étoit renfermée une partie du poifon , qui avoit mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks fort empreffé ouvrit la feuille , où

ANN. 1769.  
Avril.

il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubouraï Tamaïdé avoit demandé à quelques-uns de nos gens qui avoient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avoit observé que nos Matelots le tenoient longtems dans leur bouche, & voulant faire la même chose, il l'avoit mâché jusqu'à le réduire en poudre, & l'avoit ensuite avalé; il regarda d'une manière très-touchante, M. Banks pendant qu'il examinoit la feuille & ce qui y étoit renfermé; & il lui fit entendre qu'il n'avoit plus guères de tems à vivre. M. Banks connoissant alors sa maladie, lui conseilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de tems sa maladie & ses craintes. Toubouraï Tamaïdé passa la journée au fort avec la gaieté & la bonne humeur, qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps.

1 Mai.

LE Capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Otahitiens, qui ne connoissent aucune espèce de métaux, M. Stevens, Secrétaire de l'Amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avois à bord pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modèle. Je ne la leur avois pas encore fait voir, parce que je ne m'en étois pas souvenu. Le premier de Mai, Tootahah nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin, & il témoigna beaucoup de curiosité de voir ce qui étoit renfermé dans les armoires & les tiroirs de ma chambre; comme je le satisfaisois en tout, je les ouvris sur le champ: il désira d'avoir plusieurs

choses qu'il apperçoit, & il les rassembla; enfin il jeta les yeux sur la hache, il s'en saisit avec beaucoup d'empressement, &, remettant tout ce qu'il avoit déjà choisi, il me demanda si je voulois la lui donner. J'y consentis tout de suite, &, comme s'il eût craint que je ne m'en repentis, il l'emporta dans un transport de joie, sans me faire d'autres demandes; ce qui n'arrivoit pas souvent, quelques généreux que nous fussions à leur égard.

ANN. 1769.  
Mai.

Sur le midi, un des chefs, qui avoit dîné avec moi peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. J'avois observé que ses femmes lui donnoient à manger, je ne doutois pas que dans l'occasion il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les aliments à sa bouche; je me trompois. Lorsque nous fûmes à table, & que le dîner fut servi, je lui présentai quelques-uns des mets; je vis qu'il n'y touchoit pas, & je le pressai de manger, mais il resta toujours immobile comme une statue, sans toucher à un seul morceau, il seroit sûrement parti sans dîner, si un de mes domestiques ne lui avoit mis les aliments dans la bouche.



---

 CHAPITRE XI.

*Observatoire dressé. On nous vole notre Quart de nonante. Suite de ce vol. Visite à Tootahah. Description d'un Combat de Lutte parmi les Otahitiens. Graines d'Europe semées dans l'Isle. Nom que donnèrent les Indiens aux Gens de notre Vaisseau.*

**L**E premier de Mai, dans l'après-midi, nous dressâmes notre observatoire, & nous portâmes à terre, pour la première fois, un quart de nonante & quelques autres instruments.

ANN. 1769.  
Mai.

LE lendemain au matin, 2, sur les neuf heures, j'allai à terre avec M. Grèen, pour placer notre quart de nonante; il n'est pas possible d'exprimer la surprise & le chagrin que nous ressentîmes en ne le trouvant pas. Il avoit été déposé dans une tente réservée pour ma demeure; & personne n'y avoit couché, parce que j'avois passé la nuit à bord du vaisseau. On ne l'avoit jamais sorti de son étui qui avoit dix-huit pouces en carré; le tout formoit un volume d'un poids assez considérable. Une Sentinelle avoit fait la garde pendant toute la nuit, à sept ou huit pas de la porte de la tente, & il ne nous manquoit aucun autre instrument. Nous soupçonnâmes d'abord qu'il avoit été volé par quelque homme de l'équipage, qui, en voyant un étui dont il  
ne

ne favoit pas le contenu, auroit pensé qu'elle renfermoit des clous ou quelque autre marchandise dont il pouvoit commercer avec les naturels du pays. On offrit une grande récompense à quiconque pourroit le découvrir ; sans cet instrument nous ne pouvions pas remplir l'objet qui étoit le but principal de notre voyage. Cependant les recherches que nous fîmes ne se bornèrent pas au fort & aux endroits voisins, & comme l'étui avoit peut-être été rapporté au vaisseau, si un des hommes de l'équipage étoit le voleur, nous envoyâmes sur-tout à bord pour y faire avec grand soin des perquisitions ; tous les députés revinrent sans rapporter aucune nouvelle du quart de nonante. M. Banks qui, dans de pareilles occasions, ne craignoit ni la peine, ni les dangers, & qui avoit plus d'influence sur les Indiens qu'aucun de nous, résolut d'aller le chercher lui-même dans les bois : il espéroit que s'il avoit été volé par des Otahitiens, il le trouveroit sûrement dans l'endroit où ils auroient ouvert l'étui, parce qu'ils auroient vu alors que cet instrument ne pouvoit leur être utile en aucune maniere ; ou que, si ce moyen ne lui réussissoit pas, il le recouvreroit du moins par l'ascendant qu'il avoit acquis sur les chefs. Il se mit en route accompagné d'un Officier & de M. Gréen ; en traversant la riviere, ils rencontrèrent Toubourai Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montra sur sa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étoient les Indiens qui avoient volé le quart de nonante, & qu'ils n'étoient pas disposés à rendre ce qu'ils avoient pris, quoiqu'ils eussent ouvert la boîte. Il ne perdit point de tems, & il fit entendre

*Tome II.*

Yy

ANN. 1769.  
Mai.



ANN. 1769.  
Mai.

à Toubourai Tamaïdé qu'il vouloit aller tout de suite avec lui à l'endroit où l'instrument avoit été porté. L'Otahitien y consentit, ils tirèrent du côté de l'Ouest, & le chef s'informoit du voleur dans toutes les maisons par où ils passaient ; les Indiens lui dirent de quel côté il avoit tourné ses pas, & combien il y avoit de tems qu'ils ne l'avoient vu. L'espoir de l'attraper bientôt, les soutenoit dans leur fatigue ; ils allèrent en avant, quelquefois en marchant, d'autrefois en courant, quoique le tems fût excessivement chaud. Lorsqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, l'Indien fit voir à M. Banks un endroit situé à trois milles au-delà, & lui dit par signes, qu'il ne devoit pas s'attendre à retrouver l'instrument avant d'y être parvenu. Ils se reposèrent là pendant quelques instans ; excepté une paire de pistolets que M. Banks portoit toujours dans sa poche, ils n'avoient point d'armes ; ils alloient dans un endroit éloigné de plus de sept milles du fort, où les Insulaires seroient peut-être moins soumis que dans les environs de notre camp ; il étoit très-difficile de leur faire rendre une chose qu'ils n'avoient volé qu'en mettant leur vie en danger ; enfin quoique l'instrument leur fût inutile, ils paroïssent disposés à le garder. Toutes ces réflexions décourageoient M. Banks & nos gens, & leur situation devenoit plus critique à chaque pas : ils résolurent pourtant de ne pas abandonner leur entreprise, & de prendre tous les moyens possibles pour leur sûreté. M. Banks & M. Gréen qui allèrent en avant, me renvoyèrent l'Officier de poupe ; il vint me dire qu'ils ne pouvoient pas revenir avant la nuit, &

qu'ils désiroient que j'envoyasse un détachement à leur fuite. En recevant ce message, je partis moi-même, avec un nombre d'hommes tel que je le jugeois suffisant pour cette occasion ; j'ordonnai au vaisseau & au fort de ne pas souffrir qu'aucune pirogue sortît de la baie, sans cependant saisir ou détenir aucun des naturels du pays.

ANN. 1769.  
Mai.

SUR ces entrefaites M. Banks & M. Gréen continuèrent leur route, sous les auspices de Tubourai Tamaïdé, & dans l'endroit même que celui-ci leur avoit désigné, ils trouverent un Otahitien qui tenoit en sa main une partie de notre instrument ; ils s'arrêtèrent bien contents de ce qu'ils voyoient, un grand nombre d'Indiens se rassemblèrent autour d'eux, de sorte qu'ils étoient pressés par la foule ; M. Banks crut devoir leur montrer un de ses pistolets, ce qui les fit ranger sur le champ. Comme le nombre de ces Indiens augmentoit à chaque moment, il traça un cercle sur l'herbe, & tous les Insulaires se placèrent en dehors tranquillement & sans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la boëte du quart de nonante, plusieurs lunettes & d'autres petits effets qu'ils avoient mis dans un étui de pistolet, qu'on lui avoit volé auparavant dans la tente, & enfin un autre pistolet de felle: les Otahitiens remirent dans le cercle ce qu'ils avoient pris.

M. Gréen étoit impatient de voir s'ils rendroient tout ce qu'ils avoient dérobé ; en examinant la boëte il trouva qu'il y manquoit le pied & quelques autres petites parties moins importantes ; plusieurs personnes

ANN. 1769.  
Mai.

se détachèrent pour aller à la recherche, & en rapportèrent quelques pièces; mais on dit que le voleur n'avoit pas porté si loin le pied, & qu'on le rendroit par la fuite; en s'en retournant Tubourai Tamaidé confirma cette promesse, & M. Banks & M. Gréen, se disposèrent à s'en revenir, parce qu'ils pouvoient facilement suppléer à ce qui leur manquoit. Ils avoient fait environ deux milles, lorsque je les rencontrai avec mon détachement, nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre instrument, nous ressentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il étoit pour nous.

SUR les huit heures M. Banks retourna au fort avec Tubourai Tamaidé; il fut surpris d'y trouver Tootahah gardé par des soldats, & de voir que plusieurs Otahitiens effrayés & dans la douleur environnoient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte & on permit à quelques Indiens de le suivre; la scène étoit touchante; Tubourai Tamaidé courut vers Tootahah, & le serrant dans ses bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inondèrent leurs visages de pleurs sans pouvoir proférer un seul mot; les autres Indiens pleuroient également sur l'état de leur chef, ils étoient très-persuadés qu'on alloit le faire mourir. J'arrivai au fort un quart-d'heure après, & ils restèrent dans la détresse jusqu'à ce tems. Ce qui venoit de se passer me causa de l'étonnement & j'en fus très-affligé; on avoit mis Tootahah en prison contre mes ordres, & à l'instant je lui accordai sa liberté: je m'informai de toute cette affaire, & voici comment

on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes , & dans un tems où l'on avoit commis un vol , dont les Naturels du pays croyoient que j'étois sûrement indigné à raison de la perte qu'il nous caufoit , les avoit tellement allarmés , que le soir ils commencerent à quitter le voisinage du fort & à emporter leurs effets. M. Gore , mon second Lieutenant , qui commandoit à bord du vaisseau , vit une double pirogue sortir du fond de la baie ; comme il avoit reçu ordre de n'en laisser passer aucune , il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter : les Indiens effrayés en voyant que le bateau les abordoit , sautèrent dans la mer ; Tootahah étant malheureusement du nombre , le contre-maître le prit , le ramena au vaisseau & laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort sans faire attention à l'ordre que j'avois donné de ne saisir & de ne déterminer personne. M. Hicks , mon premier Lieutenant , qui y commandoit , après l'avoir reçu de M. Gore , ne crut pas être le maître de le renvoyer.

---

ANN. 1769.  
Mai.

LES Indiens étoient si fort prévenus de l'idée qu'on alloit mettre à mort Tubourai Tamaidé , qu'ils ne crurent le contraire que lorsque par mes ordres il eut été reconduit hors du fort ; tout le peuple le reçut comme si c'avoit été leur pere qui eût échappé d'un danger mortel ; & chacun s'empressa de l'embrasser. La joie soudaine est ordinairement libérale , sans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien , & Tootahah se voyant en liberté contre son espérance ,

ANN. 1769.  
Mai.

dans le premier mouvement de sa reconnoissance, nous sollicita de recevoir un présent de deux cochons; nous sentions que dans cette occasion nous n'en étions pas dignes, & nous le refusâmes plusieurs fois.

MM. Banks & Solander, chargés de faire les échanges dans le marché, exercèrent le lendemain 3, leur emploi, mais il vint très-peu d'Otahitiens, & ceux qui s'y rendirent n'apportoient point de provisions. Tootahah cependant envoya quelques-uns de ses gens redemander la pirogue que nous avions détenue, & nous la renvoyâmes: comme on avoit détenu une autre pirogue qui appartenoit à *Obera*, *Tupia*, l'homme qui faisoit les affaires de cette Reine lors du voyage du *Dauphin*, vint examiner si on n'avoit rien enlevé de ce qui étoit à bord, il fut si content de la trouver dans l'état où on l'avoit prise, qu'il se rendit au fort, y resta toute la journée, & passa la nuit dans sa pirogue. Sur le midi quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis de nos tentes; mais ils ne voulurent nous vendre que très-peu des provisions qu'ils avoient, & nous avions grand besoin de noix de cocos, & de fruits à pain; pendant le courant de la journée M. Banks alla se promener dans le bois, afin qu'en se familiarisant avec les Otahitiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié; ils lui firent des honnêtetés, mais ils se plaignirent du mauvais traitement qu'avoit essuyé leur chef; ils dirent qu'il avoit été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avoit souffert aucune violence sur sa personne: peut-être cependant le con-

tre-maître avoit exercé contre lui une brutalité dont il rougissoit & qu'il craignoit d'avouer. Tootahah se rappelant probablement la maniere dont on s'étoit comporté à son égard, & pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avoit laissés par présent, il envoya dans l'après-midi un messager pour demander en retour une hache & une chemise; l'Indien me dit que son chef n'avoit pas dessein de venir au fort pendant dix jours; je m'excusai de ce que je différois jusqu'à son arrivée de donner la hache & la chemise. J'espérois qu'impatient de les avoir, il viendrait bientôt les chercher, & que la premiere entrevue termineroit la froideur qui étoit entre lui & nous, & que l'absence auroit probablement augmentée.

---

ANN. 1769.  
Mai.

Le lendemain 4, nous ressentîmes davantage les suites de l'offense que nous avions faite aux Otahitiens, dans la personne de leur chef, car le marché étoit si mal fourni, que nous manquions du nécessaire. M. Banks alla trouver Tubourai Tamaidé dans les bois, & lui persuada difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruit à pain; enfin il les obtint, il y en avoit cent-vingt, & ce secours nous vint très à propos. Dans l'après midi un autre messager vint demander de la part de Tootahah la hache & la chemise; comme il étoit absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que sans lui nous ne pourrions guères avoir des provisions, je lui fis dire que M. Banks & moi, nous irions lui rendre visite le lendemain, & que nous lui porterions ce qu'il désiroit.

ANN. 1769.  
Mai.

Le jour suivant 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeler ma promesse ; ses gens sembloient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à sa maison. Sur les dix heures je fis mettre en mer la pinasse & je m'y embarquai avec MM. Banks & Solander ; nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah, & à une heure nous arrivâmes au lieu de sa résidence qu'ils appelloient *Eparre*, & qui étoit situé à environ quatre milles à l'Ouest de nos tentes.

Nous trouvâmes un grand nombre d'Otahitiens qui nous attendoient sur le rivage ; il nous auroit été impossible d'aller plus avant, si un homme grand & de bonne mine ne nous avoit pas ouvert un passage ; sa tête étoit couverte d'une espèce de turban, & il portoit dans sa main un bâton blanc, dont il frappoit impitoyablement ceux qui étoient autour de lui : cet homme nous conduisit vers le chef, tandis que les Indiens criaient *Taio Tootahah*, » *Tootahah est votre ami* ». Nous le vîmes comme un ancien Patriarche, assis sous un arbre & environné de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, & sur le champ il nous demanda sa hache ; je la lui présentai ainsi que la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays, & garni d'un espèce de rubans ; il les reçut avec bien du plaisir, & tout de suite il endossa le vêtement ; mais il donna la chemise à la personne qui nous avoit fait faire passage en débarquant sur la côte : cet homme étoit assis alors près de nous, & Tootahah sembloit désirer que nous eussions

sions des attentions particulieres pour lui : peu de tems après, Obérea & plusieurs autres femmes que nous connoissions , arrivèrent & se placèrent parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois , mais ses absences n'étoient pas longues ; nous crûmes qu'il quittoit l'assemblée pour aller montrer aux Indiens son nouvel habillement ; nous nous trompions, il alloit donner des ordres pour les rafraîchissemens & le repas qu'on nous servit. La dernière fois qu'il sortit , étant presque étouffés par la foule , nous étions impatiens de nous en retourner ; sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendoit dans un autre endroit ; nous le trouvâmes assis sous la banne de notre propre bateau & il nous fit signe d'aller à lui ; tous ceux de nous que le bateau pouvoit contenir y entrèrent, & il ordonna alors d'apporter du fruit à pain & des noix de cocos , dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par envie de manger. Peu de tems après on vint l'avertir & il sortit du bateau , & quelques minutes ensuite on nous invita à le suivre ; nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à sa maison , & qui étoit palissadée de bambous d'environ trois pieds de haut : on y préparoit pour nous un divertissement entièrement nouveau , c'étoit un combat de lutte ; le chef étoit assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre , & les principales personnes de sa suite rangées en demi-cercle à ses côtés ; c'étoient les juges qui devoient applaudir au vainqueur ; on avoit laissé des sieges pour nous , mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reste des Spectateurs.

ANN. 1769.  
Mai.



ANN. 1769.  
Mai.

QUAND tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattants, & qui n'avoient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène; ils en firent le tour lentement & les regards baissés, la main gauche sur la poitrine; de la droite qui étoit ouverte, ils frappaient souvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur, que le coup produisoit un son assez aigu; c'étoit un défi général que se faisoient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adressoient aux spectateurs. D'autres athletes suivirent bientôt ceux-ci de la même manière; ils se donnèrent ensuite des défis particuliers, & chacun d'eux choisit son adversaire; cette cérémonie consistoit à joindre les bouts des doigts & à les appuyer sur sa poitrine, en remuant en même-temps les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude; si l'homme à qui le lutteur s'adressoit, acceptoit le cartel, il répétoit les mêmes signes & ils se mettoient tous deux sur le champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en venoient aux mains; excepté dans le premier moment, c'étoit une pure dispute de force; chacun tâchoit d'abord de saisir son adversaire par la cuisse, & s'il n'en venoit pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement; ils s'accrochoient enfin sans dextérité ni bonne grace, jusqu'à ce que l'un des athletes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles, renversât l'autre. Lorsque le combat étoit fini, les vieillards applaudissoient au vainqueur par quelques mots, que toute l'assemblée répétoit en chœur sur une espèce de chant, & la victoire étoit célébrée ordinairement par

trois cris de joie : le spectacle étoit suspendu alors pendant quelques minutes ; ensuite un autre couple de lutteurs s'avançoit dans l'arène , & combattoit de la même manière. Après que le combat avoit duré une minute , si l'un des deux n'étoit pas mis à terre , ils se séparoient d'un commun accord , ou par l'intervention de leurs amis , & dans ce cas chacun étendoit son bras , en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étoient aux prises , une autre troupe exécutoit une danse qui duroit aussi l'espace d'une minute ; mais les danseurs & les lutteurs , entièrement occupés de ce qu'ils faisoient , ne donnoient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adversaire qu'il avoit défait , & que le vaincu ne murmuroit point de la gloire de son rival. Enfin pendant tout le combat on voyoit se soutenir la bienveillance & la bonne humeur ; quoiqu'il y eût au moins cinq cens spectateurs , dont quelques-uns étoient des femmes : il est vrai qu'elles étoient en petit nombre ; plus , elles étoient toutes d'un rang distingué , & nous avons des raisons de croire qu'elles n'assistoient à ce spectacle que par égard pour nous.

CES combats durèrent environ deux heures : pendant ce tems l'homme qui nous avoit fait faire place lors de notre débarquement , retenoit les Indiens à une distance convenable , en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançoient trop ; nous nous informâmes de son état , & nous apprîmes que c'étoit

ANN 1769.  
Mai.  
un Officier de Tootahah qui remplissoit les fonctions de maître des cérémonies.

LES Lecteurs qui connoissent les combats des Athletes de l'antiquité, remarqueront sans doute une ressemblance grossiere entre ces anciens jeux & les lutttes des habitans d'une petite isle située au milieu de l'Océan pacifique. Les Dames peuvent se rappeler la description qu'en a donnée Fénelon dans son Télémaque ; quoiqu'il raconte des événemens fabuleux, il a copié fidèlement les mœurs des anciens tems, d'après les auteurs qu'on regarde comme des Historiens fidèles.

LORSQUE les combats de lutte furent terminés , on nous fit entendre qu'on préparoit deux cochons & des fruits à pain pour notre dîner ; comme nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaisir. Tootahah cependant sembla se repentir de sa libéralité, au lieu de placer ses deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre bateau ; nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous pensions que nous dînerions plus à notre aise dans le bâtiment qu'à terre, & qu'il seroit plus facile d'écarter la foule. Dès que nous fûmes arrivés à bord il nous dit de retourner au vaisseau avec son cochon ; cet ordre n'étoit pas agréable ; nous avions un trajet de quatre milles, & pendant ce tems, le dîner se refroidissoit ; nous crûmes pourtant devoir le satisfaire ; il nous accompagna au vaisseau, suivi de quelques autres Indiens, & enfin nous mangeâmes les

mêts qu'il avoit préparés, & dont lui & Tubourai Tamaidé eurent une bonne part.

ANN 1769  
Mai.

NOTRE réconciliation avec ce chef, fit sur les Otahitiens toute l'impression que nous pouvions désirer ; car dès qu'ils furent qu'il étoit à bord, les fruits à pain, les noix de cocos & les autres provisions, arriverent au fort en grande abondance.

LES échanges se passoient dans le marché comme à l'ordinaire, mais les cochons y étant toujours fort rares, M. Molineux, notre maître, & M. Green allèrent dans la pinasse, à l'Est d'*Otahiti*, le 8 dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourroient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'isle. Ils parcoururent une espace d'environ vingt milles ; ils apperçurent plusieurs cochons & une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre ; chacun leur disoit qu'ils appartenoient tous à Tootahah, & qu'on ne pouvoit pas les échanger sans sa permission. Nous commençâmes à croire que Tootahah étoit un grand prince, puisqu'il avoit une autorité si absolue, & qui s'étendoit si loin. Nous reconnûmes ensuite qu'il administroit, comme souverain, le gouvernement de cette partie de l'isle, au nom d'un mineur que nous n'avons jamais vu pendant notre séjour à *Otahiti*. M. Gréen à son retour, nous raconta qu'il avoit trouvé un arbre d'une grandeur si énorme & si incroyable, qu'il avoit soixante verges de circonférence. MM. Banks & Solander lui expliquèrent bientôt que c'étoit une espèce de figuier, dont les branches en se recourbant vers la terre, y avoient pris de nouvelles racines,

ANN. 1769.  
Mai.

& qu'il étoit facile de se tromper en regardant comme un seul arbre cet assemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, & toutes réunies par une végétation commune.

QUOIQUE le marché du fort fût assez bien fourni, cependant les provisions y abordoient plus lentement; au commencement de notre séjour nous en achetions une quantité suffisante pour notre consommation, entre le lever du soleil & huit heures du matin; mais ce commerce nous prenoit alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit bateau devant la porte du fort, & les Otahitiens venoient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avoient suffi pour payer les noix de cocos & les fruits à pain; comme ces denrées n'y étoient plus en si grande abondance, nous fûmes obligés pour la première fois, de montrer nos clous: pour un des plus petits, qui avoit quatre pouces de long, les Indiens nous donnoient vingt noix de cocos & du fruit à pain en proportion, & dans peu de tems le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire.

LE 9, dans la matinée, Obéréa vint nous faire sa première visite, depuis la perte de notre quart de nonante, & la malheureuse détention de Tootahah; elle étoit accompagnée d'Obadée, qui étoit alors son favori, & de Tupia; ils nous présentèrent un cochon & quelques fruits à pain, & nous leur donnâmes en retour une hache. Nous avions fourni alors à la curiosité de nos amis les Indiens un spectacle intéressant & nouveau: notre forge étoit dressée & tra-

vailloit presque continuellement ; ils nous donnoient des morceaux de fer , que nous pensâmes qu'ils avoient reçus du *Dauphin* , en nous priant de leur en fabriquer des instrumens de différente espèce ; comme j'avois très-grande envie de faire tout ce qui pouvoit les contenter , on satisfaisoit leur empressement , à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le tems du ferrurier. Obéréa ayant reçu sa hache , nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra ; cette opération n'étoit pas possible , elle nous apporta alors une hache rompue , afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occasion qui me donnoit un moyen de regagner ses bonnes grâces ; sa hache fut raccommodée , & elle parut satisfaite. Ils s'en allèrent le soir & emmenèrent la pirogue qui avoit restée long-tems à la pointe du fort ; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.

ANN. 1769.  
Mai.

LE 10, je plantai quelques pepins de melons , & des graines d'autres plantes , dans un terrain qui avoit été préparé pour cet effet : nous les avions mises pendant le voyage dans des petites bouteilles bouchées avec de la poix-résine. Excepté la graine de moutarde aucune autre ne germa , les concombres & les melons ne prirent pas , & M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avoit gâté les graines.

Nous apprîmes ce jour-là que les Indiens donnoient à leur isle le nom d'*Otahiti* ; nous vîmes , après beaucoup de peines , qu'il étoit absolument impossible d'apprendre aux Otahitiens à prononcer nos noms ; lorsqu'ils vouloient les articuler , ils produisoient des

ANN. 1769.  
Mai.

mots tout-à-fait différents, dont ils se servoient pour nous désigner; ils m'appellèrent *Toute*, & M. Hicks *Hete*; ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux*; ils appelloient notre maître *Boba*, de Robert son nom de baptême; M. Gore, *Toarro*; le Docteur Solander, *Torano*; M. Banks, *Tapane*; M. Green, *Etérée*; M. Parkinson, *Patini*; M. Sporing, *Polini*; Peterfgill, *Petrodoro*; ils avoient formé de cette maniere des noms pour presque tous les gens de l'équipage. Il n'étoit cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original; c'étoient peut-être moins des sons arbitraires, déterminés par la disposition de leurs organes, que des mots significatifs dans leur propre langue; par exemple, ils appellèrent *Matte* M. Monkhouse, l'Officier de poupe, qui commandoit le détachement lorsque le voleur du fusil fut tué. Ils lui donnoient ce nom, non pas en tâchant d'imiter le son de la premiere syllabe du mot Monkhouse, mais parce que *Matté* signifie *Mort*; il est probable que cette observation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnèrent à d'autres de nos gens.



## CHAPITRE

---

 CHAPITRE XII.

*Quelques Femmes viennent au Fort. Cérémonies singulières. Les Otahitiens assistent au Service Divin que nous célébrâmes, & le soir, ils nous donnent un spectacle très-extraordinaire. Tubourai Tamaidé succombe à une tentation.*

LE 12 de Mai, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, & qui nous abordèrent avec des cérémonies très-singulières. M. Banks faisoit des échanges dans son bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'étoit venu voir le matin avec quelques autres Naturels du pays. Entre neuf & dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue dans laquelle étoient assis un homme & deux femmes. Les Indiens qui étoient autour de M. Banks, lui dirent par signes d'aller à leur rencontre, ce qu'il fit sur le champ. Mais pendant qu'il sortoit du bateau, l'homme & les deux femmes s'étoient déjà avancés jusqu'à quinze pas de lui; ils s'arrêtèrent alors, & l'invitèrent par signes à faire la même chose; ils jettèrent à terre une douzaine de jeunes plantes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta, & les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Otahitien qui sembloit être un serviteur, passant & repas-

---

 ANN. 1769.  
 Mai.



ANN. 1769.  
Mai.

fant à six reprises différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en le lui donnant. Tupia qui étoit près de M. Banks, remplissoit les fonctions de son maître de cérémonies; à mesure qu'il recevoit les rameaux il les plaçoit dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui étoit entre M. Banks & les Indiens qui lui rendoient visite: il y avoit neuf pièces; il en posa trois l'une sur l'autre, & alors une des femmes appelée *Oorattooa*, la plus distinguée d'entr'elles, monta sur ces tapis, & relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux & de sang froid, & un air d'innocence & de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer; elle laissa retomber ensuite ses vêtemens, & alla se remettre à sa place; on étendit trois autres pièces sur les trois premières, elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire: enfin les trois dernières pièces furent étendues sur les six premières & elle en fit le tour pour la troisième fois avec les mêmes circonstances. Les Otahitiens replièrent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un présent de la part de la femme qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeoit devoir leur être le plus agréables; ils restèrent dans la tente l'espace d'une heure, & s'en allèrent. Sur le soir nos Officiers qui étoient au fort reçurent la visite d'Obéréa & d'une femme de sa suite, sa favorite, nommée *Otheothea*: c'étoit une fille

d'une figure agréable; ils furent d'autant plus charmés de la voir, qu'elle avoit passé quelques jours sans venir au camp, & qu'on nous avoit rapporté qu'elle étoit malade ou morte.

ANN. 1769.  
Mai.

Le 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant se procurer un ombrage pendant la chaleur du jour, alla se promener dans les bois, portant son fusil comme à l'ordinaire; en s'en revenant, il rencontra *Tubourai Tamaidé*, près de la maison qu'il habitoit par intervalles; comme il s'étoit arrêté pour passer quelque tems avec lui, l'Indien lui arracha subitement le fusil des mains, le banda & l'élevant en l'air, il tira la détente; heureusement l'amorce brûla sans que le coup partit. M. Banks lui reprit bientôt son fusil, très-surpris de voir qu'il eut acquis assez de connoissance du mécanisme de cette arme pour la décharger, & il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venoit de faire; comme il étoit très-important de ne pas apprendre aux Otahitiens comment on manioit ces armes, M. Banks dans toutes les occasions leur avoit dit qu'ils ne pouvoient pas nous faire une plus grande offense que de les toucher: il étoit nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces à ses reproches. *Tubourai Tamaidé* supporta tout patiemment; mais dès que M. Banks eut traversé la rivière, l'Indien partit avec toute sa famille & ses meubles pour sa maison d'Eparre. Les Otahitiens qui étoient au fort apprirent bientôt cette nouvelle; nous craignîmes les suites du mécontentement de *Tubourai Ta-*

ANN. 1769.  
Mai.

maïdé, qui dans toutes les occasions nous avoit été très-utile ; M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour. Il partit le même soir accompagné de M. Molineux ; ils le trouvèrent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avoit raconté son aventure & les craintes qu'elle lui faisoit naître. Son visage présentoit l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes passions étoient également marquées avec force sur la figure de tous les Otahitiens qui l'environnoient : lorsque M. Banks & M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même manière que *Térapo* dans une autre occasion, c'est-à-dire, en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fût couverte de sang. M. Banks ne perdit point de tems pour tâcher de les consoler ; il assura le chef qu'il falloit oublier tout ce qui s'étoit passé, qu'il ne leur vouloit aucun mal, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Tubourai Tamaïdé fut bientôt calmé, & reprit sa confiance & sa tranquillité ; il ordonna de tenir prête une double pirogue ; ils revinrent tous ensemble au fort avant le souper, & pour gage d'une parfaite reconciliation, l'Indien & sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des insulaires. Entre onze heures & minuit, un deux s'efforça d'entrer dans le fort, en escaladant les palissades, dans le dessein, sans doute, de voler tout ce qu'il pourroit trouver. La sentinelle qui le découvrit, heureusement ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit

avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier étoit dressée dans le fort, & le fer & les instrumens de ce métal, dont on s'y servoit continuellement, étoient des tentations au vol que les Otahitiens ne pouvoient surmonter.

ANN. 1769.  
Mai.

LE Dimanche 14, j'ordonnai qu'on célébrât le service divin au fort; nous désirions que quelques-uns des principaux Otahitiens y assistassent, mais lorsque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allèrent dans leurs habitations. M. Banks cependant traversa la rivière, & ramena Tubourai Tamaïdé & sa femme Tomio; il espéroit que les cérémonies occasionneroient quelques questions de leur part, & donneroient lieu à quelque instruction de la nôtre. Il les fit asseoir sur des sièges & se plaça près d'eux; pendant tout le service ils observoient attentivement ses postures, & l'imitoient très-exactement; ils s'asseyoient, se tenoient debout ou se mettoient à genoux, lorsque M. Banks faisoit de même. Ils sentoient que nous étions occupés à quelque chose de sérieux & d'important, & ils ordonnèrent aux Otahitiens qui étoient hors du fort, de se tenir en silence: cependant après que le service fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune question, & ils ne vouloient pas nous écouter lorsque nous tâchions de leur expliquer ce qui venoit de se passer.

LES Indiens après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étoient très-

ANN. 1769.  
Mai.

différentes. Un jeune homme de près de six pieds & une jeune fille de onze à douze ans sacrifièrent à Vénus, devant plusieurs de nos gens & un grand nombre de Naturels du pays, sans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous sembloit, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avoit plusieurs femmes d'un rang distingué, & en particulier Obéréa, qui, à proprement parler, présidoit à la cérémonie; car elle donnoit à la fille des instructions sur la maniere dont elle devoit jouer son rôle; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paroissoit pas en avoir besoin.

Nous ne racontons pas cet évènement comme un pur objet de curiosité; mais parce qu'il peut servir dans l'examen d'une question qui a été long-tems discutée par les philosophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de la coutume? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit; si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

LE 14 & le 15, nous eûmes une autre occasion de connoître si tous les Otahitiens étoient de complot dans

les projets que quelques-uns de leur compatriotes mé-  
ditoient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola  
une de nos pièces d'eau, qui étoit à côté du fort. Le  
matin nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût instruit  
du vol, cependant nous jugeâmes qu'ils n'étoient pas  
d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahissoient  
leurs associés, car ils paroissoient tous disposés à nous  
indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M.  
Banks alla pour le chercher dans un endroit de la  
baie, où l'on nous dit qu'il avoit été mis dans une pi-  
rogue; mais comme cette pièce d'eau ne nous étoit  
pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recher-  
ches afin de la recouvrer; lorsqu'il fut de retour,  
Tubourai Tamaïdé, lui dit qu'avant la matinée du  
lendemain, on nous voleroit un autre tonneau: il n'est  
pas aisé de conjecturer comment il avoit appris ce  
projet; il est sûr qu'il n'étoit pas du complot, car il  
vint avec sa femme & sa famille dans l'endroit où  
étoient placées les pièces d'eau; il y dressa ses lits en  
disant, qu'en dépit du voleur il nous donneroit un  
gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y con-  
sentir, nous lui fîmes entendre qu'on placeroit une  
sentinelle jusqu'au matin, pour faire la garde autour  
des tonneaux, il retira alors ses lits dans la tente de  
M. Banks, où lui & sa famille passèrent la nuit; il  
fit signe à la sentinelle en la quittant d'être bien sur ses  
gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avoit  
été bien informé, le voleur vint vers minuit, mais  
s'appercevant qu'on avoit mis un soldat pour veiller  
sur les tonneaux, il s'en alla sans rien dérober.

---

ANN. 1769.  
Mai.

ANN. 1769.  
Mai.

L'AVENTURE du couteau avoit beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Tubourai Tamaidé, & il ne se défioit point de lui; l'Otahitien fut exposé par la suite à des tentations que sa probité & son honneur ne purent pas surmonter. Il s'étoit trouvé plusieurs fois dans des occasions favorables de commettre quelque vol, & il avoit résisté; mais il fut enfin séduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous: ces clous étoient plus grands que tous ceux que nous avons donnés jusqu'alors en échange aux Indiens, & ils avoient été laissés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avoit un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertance quelque partie de son habillement, sous lequel il en avoit caché un, le domestique de M. Banks le vit, & le dit à son maître. M. Banks sachant qu'on ne lui avoit pas donné ce clou, & qu'il ne l'avoit pas reçu en échange, examina sur le champ le panier où il y en avoit sept, & il remarqua qu'il en manquoit cinq. Il accusa avec répugnance Tubourai Tamaidé du délit; l'Otahitien avoua le fait, mais la douleur qu'il en ressentit n'étoit probablement pas plus grande que celle de l'accusateur; on lui redemanda sur le champ les clous, & il répondit qu'ils étoient à Eparre; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paroissoit fort pressé de les ravoit, & qu'il lui faisoit quelques signes de menace. Tubourai Tamaidé fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

Nous ne devons pas faire voir que nous regardions  
son

son offense comme légère ; cependant après quelque délibération , nous lui dîmes qu'on lui pardonneroit s'il vouloit rapporter les quatre autres clous au fort. Il consentit à cette condition , mais je suis fâché de dire qu'il ne la remplit pas ; au lieu d'aller chercher les clous , il se retira avec sa famille avant la nuit , en emportant tous ses meubles.

ANN. 1769.  
Mai.

COMME notre chaloupe sembloit faire eau , j'en fis examiner le fond , & je fus fort surpris de trouver qu'il étoit tellement rongé par les vers , qu'il falloit absolument en refaire un nouveau. Les Officiers qui avoient été de l'expédition du *Dauphin* , me dirent que leurs bateaux n'avoient point essuyé de semblable accident , & c'est pour cela que je ne m'y attendois pas. Je craignis que la pinasse ne fût dans le même état ; mais en la visitant j'eus la consolation de voir qu'elle n'avoit point été endommagée par les vers , quoiqu'elle fût construite du même bois , & qu'elle eût été dans la même eau que la chaloupe : je pense que cette différence provenoit de ce que la chaloupe avoit été enduite de goudron , & la pinasse d'une composition de blanc de plomb & d'huile. Les fonds de tous les bateaux qui navigueront dans ces mers , doivent donc être spalmés comme la pinasse , & les vaisseaux fournis de tout ce qui est nécessaire , afin de pouvoir les recarer quand ils en auront besoin.

APRÈS avoir reçu différents messages de Tootahah qui nous mandoit que si nous voulions lui rendre visite , il reconnoitroit cette faveur par un présent de quatre cochons ; j'envoyai M. Hicks , mon premier

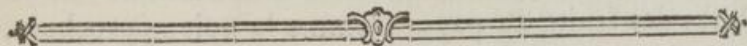


ANN. 1769.  
Mai.

Lieutenant, afin de voir s'il ne feroit pas possible de s'en procurer quelques - uns fans cela ; je lui ordonnai en même-tems de faire à l'Indien toutes sortes de politeffes. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appellé *Tottahah*, situé cinq milles plus à l'Oueft ; l'Otahitien le reçut avec beaucoup de cordialité ; il lui montra sur le champ un cochon, & lui dit que dans la matinée on ameneroit les trois autres qui étoient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers ; mais comme les trois cochons ne venoient point, & qu'il ne jugea pas à propos de refter plus long-tems, il s'en revint avec celui qu'on lui avoit donné.

LE 25, Tubourai Tamaïdé, accompagné de fa femme Tomio, parut à la tente, pour la premiere fois ; depuis qu'on l'avoit découvert volant les clous, il paroiffoit affligé & timide ; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes graces & notre amitié en rendant les quatre clous qu'il avoit emportés. La froideur & la réfervede avec lesquelles M. Banks & les autres le traitèrent, n'étoient gueres capables de lui inspirer du calme & de la gaité ; il ne demeura pas long-tems & il partit d'une maniere brusque. M. Monkhouse le Chirurgien alla le lendemain dans la matinée pour opérer la réconciliation ; il tâcha de lui perfuader de rendre les clous, mais il ne put pas y réuffir.





## CHAPITRE XIII.

*Autre Visite rendue à Tootahah. Détail de différentes Aventures. Amusemens singuliers des Indiens, & remarques sur ces amusemens. Préparatifs pour observer le Passage de Vénus. Ce qui nous arrive au Fort.*

LE 27, il fut décidé que nous irions voir Tootahah, quoique nous ne comptassions pas beaucoup sur les cochons qu'il avoit promis pour nos peines. Je m'embarquai dès le grand matin dans la pinasse avec MM. Banks & Solander, & trois autres personnes. Il avoit quitté *Tettahah* où M. Hicks l'avoit trouvé, & il étoit dans un endroit appelé *Atahourou*, à six milles plus loin. Comme nous ne pûmes pas faire plus de la moitié du chemin dans le bateau, il étoit presque nuit lorsque nous arrivâmes. Nous le vîmes assis comme à l'ordinaire sous un arbre, & environné d'un grand nombre d'Otahitiens : nous lui fîmes nos présens qui consistoient en un habit & un jupon d'étoffe jaune, & quelques autres bagatelles qu'il reçut avec plaisir. Il ordonna sur le champ de tuer & d'apprêter un cochon pour le souper, en nous promettant qu'il nous en donneroit plusieurs le lendemain : mais nous avions moins envie de nous régaler dans ce voyage que de rapporter des rafraîchissemens dont le fort avoit besoin ; nous

---

ANN. 1769.  
Mai.

ANN. 1769.  
Mai.

le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, & nous sou-  
pâmes des fruits du pays. Comme la nuit approchoit,  
& qu'il y avoit dans ce lieu plus de monde que les mai-  
sons & les canots n'en pouvoient contenir, & entr'autres  
Obéréa, sa suite & plusieurs autres Indiens que nous  
connoissions, nous commençâmes à chercher des loge-  
mens; nous étions au nombre de six; M. Banks fut  
assez heureux pour qu'Obéréa lui offrit une place dans  
sa pirogue; il nous souhaita une bonne nuit, nous  
quitta, & alla se coucher de bonne heure, suivant la  
coutume du pays; il ôta ses habits comme à l'ordi-  
naire à cause de la chaleur: Obéréa lui dit amicale-  
ment qu'elle vouloit les garder, & qu'à coup sûr on  
les voleroit si elle n'en avoit pas soin. M. Banks ayant  
une pareille fauve-garde, s'endormit avec toute la tran-  
quilité imaginable; il s'éveilla sur les onze heures, &  
voulant se lever pour quelques besoins, il chercha ses  
habits dans l'endroit où il avoit vu Obéréa les placer;  
mais ils n'y étoient plus: il éveilla Obéréa sur le champ;  
dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva précipitam-  
ment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, & se mit  
en devoir de retrouver ce que M. Banks avoit perdu.  
Tootahah dormoit dans la pirogue voisine: allar-  
mé du bruit il vint vers eux, & sortit avec Obéréa  
afin de découvrir le voleur. M. Banks n'étoit pas en  
état de les accompagner, on ne lui avoit rien laissé  
que ses culotes, on avoit pris son habit, sa veste, ses  
pistolets, sa poire à poudre & plusieurs autres effets  
qui étoient dans ses poches: une demi-heure après,  
Obéréa & Tootahah revinrent, mais sans avoir rien  
appris ni sur les vêtemens, ni sur le voleur. M.

Banks commença à avoir des craintes ; on n'avoit pas emporté son fusil, mais il avoit négligé de le charger ; il ne savoit pas où le Docteur Solander & moi passions la nuit, & dans ce qui devoit lui arriver, il ne pouvoit pas recourir à notre secours. Il crut cependant qu'il valoit mieux ne point montrer de crainte ni de soupçon à l'égard des Otahitiens avec qui il étoit ; il donna son fusil à Tupia qui s'étoit éveillé au milieu du désordre, & qu'il chargea d'en prendre soin, en le priant en même-tems de rester couché. Il ajouta qu'il étoit satisfait des peines que Tootahah & Obéréa avoit prises pour retrouver ses effets, quoiqu'elles eussent été inutiles. M. Banks se recoucha assez déconcerté ; il entendit bientôt après de la musique, & il vit des lumieres à peu de distance sur le rivage : c'étoit un concert ou assemblée, qu'ils appellent *Heiva*, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce spectacle devoit nécessairement rassembler beaucoup d'Indiens, & que je pouvois peut-être m'y trouver, ainsi que d'autres Anglois, M. Banks se leva pour y aller aussi. Les lumieres & le son l'amènèrent dans une case où j'étois avec trois autres personnes du vaisseau. Il nous distingua aisément du reste de la foule ; il s'approcha presque nud & nous raconta sa triste aventure ; nous le consolâmes, comme les malheureux se consolent entr'eux ; nous lui dîmes que nous avions été aussi maltraités que lui ; je lui fis voir que j'avois les jambes nues, & lui dis qu'on avoit volé mes bas sous ma tête, quoique je fusse sûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. Mes compagnons lui prouvèrent

---

ANN. 1769.  
Mai.

ANN. 1769.  
Mai.

aussi en se montrant qu'ils avoient perdu leur juste-au-corps. Nous résolûmes pourtant d'entendre la musique, quelque mal vêtus que nous fussions. Le concert étoit composé de quatre tambours, de trois flûtes & de plusieurs voix; il dura environ une heure, & lorsqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions couché, après être convenus que jusqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

LE 28, nous nous levâmes à la pointe du jour, suivant l'usage de l'Isle. Le premier homme que vit M. Banks fut Tupia qui gardoit fidèlement son fusil; Obéréa lui apporta bientôt quelques vêtemens de son pays, pour lui servir au défaut des siens, de sorte qu'en nous abordant il portoit un habillement bigarré moitié à l'Otahitienne & moitié à l'Angloise. Excepté le Docteur Solander dont nous ne connoissions pas le gîte, & qui n'avoit point assisté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de tems après Tootahah parut, & nous le pressâmes de chercher nos habits qu'on avoit dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui persuader, non plus qu'à Obéréa, de faire aucune démarche à cet effet, & nous soupçonnâmes alors qu'ils étoient complices du vol. Sur les huit heures M. Solander vint nous joindre; il avoit passé la nuit dans une case à un mille de distance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, & on ne lui avoit rien pris.

Nous perdîmes alors tout espoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la suite, & nous passâmes toute la matinée à

demander les cochons qu'on nous avoit promis ; mais nos tentatives furent également sans succès. Sur le midi nous marchâmes vers le bateau, assez mécontents, & n'emportant rien avec nous que ce que nous avions acheté la veille du boucher & du cuisinier de Tootahah.

---

ANN. 1769.  
Mai.

EN retournant au bateau nous eûmes un spectacle qui nous dédommagea en quelque maniere de nos fatigues & de nos pertes. Chemin faisant nous arrivâmes à un des endroits en petit nombre, où l'Isle n'est pas environnée par des récifs, & où par conséquent une houle élevée brise sur la côte ; les lames étoient des plus effrayantes que j'eusse jamais vues, il auroit été impossible à un de nos bateaux de s'en tirer, & si le meilleur nageur de l'Europe avoit été par quelque accident exposé à leur furie, je suis persuadé qu'il y auroit été bientôt englouti par les flots ou écrasé contre les grosses pierres dont le rivage étoit couvert ; cependant nous y vîmes dix ou douze Indiens qui nageoient pour leur plaisir ; lorsque les flots brisoient près d'eux, ils plongeoiient par dessous, & reparoissoient de l'autre côté avec une adresse & une facilité inconcevables. Ce qui rendit ce spectacle encore plus amusant, ce fut que les nageurs trouvèrent au milieu de la mer l'arrière d'une vieille pirogue ; ils le saisirent & le poussèrent devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance en mer ; alors deux ou trois de ces Indiens se mettoient dessus, & tournant le bout quarré contre la vague, ils étoient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable, & quelquefois même jusqu'à la grève ; mais ordinairement la vague

ANN 1769.  
Mai.

brisoit sur eux avant qu'ils fussent à moitié chemin , & alors ils plongeoiēt & se relevoient d'un autre côté en tenant toujours le reste de pirogue : ils se remettoient à nager de nouveau au large , & revenoient ensuite par la même manœuvre , à peu près comme nos enfants dans les jours de fêtes , grimpent la colline du parc de *Greenwich* , pour avoir le plaisir de se rouler en-bas. Nous restâmes plus d'une demi-heure à contempler cette scène étonnante. Pendant cet intervalle aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre ; ils sembloient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif ; nous continuâmes alors notre route , & enfin le soir nous arrivâmes au fort. On peut remarquer à cette occasion que la nature humaine est douée de plusieurs facultés , qui ne sont portées que rarement au degré de développement dont elles sont susceptibles , & que tous les hommes sont capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait , à moins qu'il n'y soit porté par le besoin ou par des circonstances extraordinaires. Ces nageurs en déployant des forces dont nous avons tous l'usage , à moins que nous ne soyons atteints de quelque infirmité particulière , opéroient des prodiges qui nous semblent au-dessus de la nature. Des exemples plus familiers montrent encore la vérité de cette observation. Les danseurs de corde & les voltigeurs ne font que perfectionner des facultés que tous les individus ont comme eux ; ils n'ont point reçu de don particulier de la nature : tous les hommes , il est vrai , avec autant d'exercice & d'habitude , ne deviendroient pas aussi habiles dans leur art ; mais il est incontestable qu'ils y feroient du moins quelques progrès ,

progrès, il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve, que l'homme a des facultés dont il ne fait presque jamais usage. On ne peut pas supposer que la perte d'un sens donne plus de force à ceux qui restent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuses celles qui sont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir pour les organes de l'ouïe & du toucher, la délicatesse & la finesse qui nous surprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'est qu'il n'en ont pas également besoin. Celui qui jouit de sa vue est le maître de faire par choix, ce que l'homme, privé de ses yeux, fait par nécessité; & s'il vouloit s'appliquer comme lui à exercer ses organes, il les rendroit aussi parfaits. Afin d'encourager les efforts du genre humain, établissons donc pour principe d'un usage universel, que quiconque fera tout ce qu'il peut, fera beaucoup plus qu'on ne croit communément possible.

ANN. 1769.  
Mai.

P A R M I les Indiens qui nous étoient venus voir, il y en avoit quelques-uns d'une Isle voisine appelée par eux *Eimeo* ou *Imao*, & que le Capitaine Wallis a nommé Isle du *Duc d'York*. Ils nous firent la description de vingt-deux Isles situées dans les environs d'Otahiti.

C O M M E le jour, où nous devons faire nos observations astronomiques, approchoit, je résolus en conséquence de quelques idées que m'avoit donné le Lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer



ANN. 1769.  
Juin.

le passage de Vénus dans différens endroits; espérant que, si nous ne réussissions pas à Otahiti, nous aurions ailleurs un meilleur succès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos instrumens & à montrer l'usage qu'il en falloit faire à ceux de nos Officiers, que je me propoisois d'envoyer dehors.

1 Juin.

LE premier Juin, deux jours avant le passage de Vénus, je fis partir pour *Imao*, dans la grande chaloupe, M. Gore, & MM. Monkhouse & Sporing à qui M. Gréen avoit donné des instrumens convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, & il fut accompagné de Tubouraï Tamaïdé, de Tomio & de plusieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 8, j'envoyai M. Hicks avec MM. Clerck & Petersgill nos contre-Mâitres, & M. Saunders un des Officiers de poupe, dans la pinasse à l'Est d'Otahiti; afin d'y choisir; à quelque distance de notre principal observatoire, un lieu convenable où ils pussent employer les instrumens qu'ils avoient aussi emportés pour le même dessein.

MALGRÉ toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi; nos gens qui étoient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amènèrent enfin au-dessous de la terre d'*Imao*. A la pointe du jour du 2, ils virent une pirogue qu'ils appellèrent. Les Indiens qu'elle avoit à bord leur montrèrent un passage à travers le récif, ils y entrèrent & ils choisirent bientôt après, pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail, qui s'élevoit hors de l'eau à environ cent cin-

quante verges de la côte ; ce rocher en avoit quatre-vingt de longueur & vingt de large ; on trouvoit au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ses compagnons commencèrent à les dresser & à faire les autres préparatifs nécessaires , pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites , M. Banks, suivi des Insulaires d'Otahiti & des autres Indiens qu'ils avoient rencontrés dans la pirogue , alla dans l'intérieur de l'Isle pour y acheter des provisions , il s'en procura effectivement une quantité suffisante avant la nuit. Lorsqu'il revint au rocher , il trouva l'observatoire en ordre , & les télescopes fixés & éprouvés. La soirée fut très-belle ; cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit : chacun faisoit la garde à son tour , l'espace d'une demi-heure , & il alloit satisfaire l'impatience des autres , & il leur rapportoit la situation du tems ; quelquefois il encourageoit leur espérance en disant que le ciel étoit serein , & d'autrefois il les allarmoit en leur annonçant qu'il étoit couvert.

---

ANN. 1769.  
Juin

ILS furent debout dès la pointe du jour , du 3 , & ils eurent la satisfaction de voir le soleil se lever sans nuage. M. Banks souhaitant alors un heureux succès à nos observateurs , M. Gore & M. Monkhouse , retourna une seconde fois dans l'Isle pour en examiner les productions & y acheter des rafraichissements ; pour faire ses échanges avec les naturels du pays , il se plaça sous un arbre , & , afin de n'être pas poussé par

la foule, il traça autour de lui un cercle, dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

ANN. 1769.  
Juin.

Sur les huit heures, il apperçut deux pirogues qui voguoient vers l'endroit où il étoit, & les Infulaires lui firent entendre qu'elles appartenoient à *Tarrao*, Roi de l'Isle, qui venoit lui rendre visite : dès que les pirogues s'approchèrent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, & Sa Majesté débarqua avec sa sœur, nommée *Nuna*. Comme ils s'avançoient vers l'arbre, sous lequel étoit M. Banks, il alla à leur rencontre, & il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avoit écarté les autres Infulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences, M. Banks développa une espèce de turban d'étoffe de l'Inde qu'il portoit sur sa tête en place de chapeau, il l'étendit à terre, & ils s'affirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal qui étoit composé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits-à-pain, de noix de cocos & autres choses pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent ; les Messagers revinrent avec une hache, une chemise & des verroteries qu'il offrit à Sa Majesté, qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

Pendant cet intervalle, *Tubourai Tamaïdé* & *Tomio* arrivèrent de l'observatoire ; *Tomio* dit qu'elle étoit parente de *Tarrao*, elle lui fit présent d'un grand clou, & donna en même-tems une chemise à *Nuna*.

APRÈS le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil, M. Banks retourna à l'observatoire, emmenant avec lui Tarrao, Nuna & quelques-uns des principaux personnages de leur suite, parmi lesquels il y avoit trois jeunes femmes très-belles. Il leur montra la planète au-dessus du soleil, & tâcha de leur faire entendre que ses compagnons & lui avoient quitté leur pays pour venir observer ce phénomène. Bientôt après, M. Banks retourna avec eux à l'Isle d'*Imao*; il y passa le reste de la journée à en examiner les productions, qu'il trouva à peu près les mêmes que celles d'Otaïti. Les hommes qu'il y vit ressembloient aussi entièrement aux habitans de cette dernière Isle, & il en reconnut plusieurs pour les avoir déjà vus à Otaïti; de manière que tous ceux avec qui il fit des échanges, connoissoient ses marchandises & leur valeur.

ANN. 1769.  
Juin.

LE lendemain au matin 4, nos Observateurs plièrent leurs tentes pour s'en revenir, & arrivèrent au Fort avant la nuit.

L'OBSERVATION fut faite avec un égal succès au Fort, & par les personnes que j'avois envoyées à l'Est de l'Isle; depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un seul nuage au ciel, & nous observâmes, M. Gréen, le Docteur Solander & moi, tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Le télescope de M. Gréen & le mien étoient de la même force, & celui du Docteur Solander étoit plus grand. Nous vîmes tous autour de la planète un atmosphère ou brouillard nébuleux, qui rendoit moins distincts

ANN. 1769.  
Juin.

les tems des contacts, & surtout des contacts intérieurs, ce qui nous fit différer les uns les autres dans nos observations plus qu'on ne devoit l'attendre. Suivant M. Green,

	Heures.	Min.	Second.	
LE premier contact extérieur, ou la première apparence de l'entrée de Vénus au-dessus du disque du soleil fut à . . .	9 <sup>h</sup>	25'	42''	} <i>Matin.</i>
LE premier contact intérieur, ou l'immersion totale à . . . . .	9	44	4	
LE second contact intérieur, ou le commencement de l'émerfion à .	3	14	8	} <i>Après-midi.</i>
LE second contact extérieur, ou l'émerfion totale à . . . . .	3	32	10	

NOUS trouvâmes que notre observatoire étoit situé au 17<sup>d</sup> 29' 15'' de latitude, & au 149<sup>d</sup> 32' 30'' de longitude O. de Greenwich. Le Lecteur peut voir dans les Transactions Philosophiques, vol. LXI, part. II, p. 397 & les suiv. des tables, où nos observations sont plus détaillées & une planche qui sert à les faire entendre.

SI nous avons des raisons de nous féliciter du succès de notre entreprise, quelques-uns de nos gens

avoient profité du tems , de maniere à nous causer bien du regret. Pendant que les Officiers étoient tous occupés à observer le passage de Vénus , des matelots enfoncèrent un des magafins , & volèrent près d'un cent pesant de clous à fiche ; le cas étoit férieux & de grande importance : car si les voleurs avoient répandu ces clous parmi les Otahitiens , ils nous auroient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer , qui étoit la principale marchandise que nous avions apportée pour commercer avec ces Insulaires. On découvrit un des voleurs , mais on ne lui trouva que sept clous , il fut puni par vingt-quatre coups de fouet , & il ne voulut jamais révéler ses complices.

---

ANN. 1769.  
Juin.





## C H A P I T R E X I V .

*Description particulière des Funérailles parmi les Otahitiens. Observations générales sur ce sujet. On trouve chez ces Indiens une classe d'Hommes pour lesquels les Anciens avoient beaucoup de vénération. Vol commis au Fort. Suites de ce vol. Détails sur la Cuisine des Otahitiens. Divers incidens.*

ANN. 1769  
Juin.

LE 5, nous célébrâmes l'anniversaire du jour de la naissance du Roi ; nous aurions dû faire cette cérémonie la veille, mais nous attendîmes pour cela le retour de nos Officiers qui étoient allé observer le passage de Vénus. Plusieurs des chefs Indiens assistèrent à cette fête, ils burent à la santé de Sa Majesté sous le nom de *Kihiargo*, qui étoit le son le plus approché qu'ils pouvoient rendre pour exprimer le Roi George.

IL mourut pendant ce tems une vieille femme d'un certain rang, & qui étoit parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, & nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place quarrée, proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placèrent

rent le corps en-dessous , sur un chassis tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps étoit couvert d'une belle étoffe , & on avoit placé près de lui du fruit-à-pain , du poisson & d'autres provisions. Nous supposâmes que les aliments étoient préparés pour l'esprit du défunt , & que par conséquent ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des ames après la mort ; mais , lorsque nous nous adressâmes à Tubourai Tamaïdé , afin de nous instruire plus particulièrement sur cette matiere , il nous dit que ces aliments étoient des offrandes qu'ils présentoient à leurs Dieux : ils ne supposoient cependant pas que les Dieux mangeâssent , ainsi que les Juifs ne pensoient point que Jehovah pût habiter dans une maison. Il faut regarder leur offrande de la même maniere que le Temple de Jérusalem , c'est-à-dire , comme un témoignage de respect & de reconnoissance , & un moyen de solliciter la présence plus immédiate de la Divinité. Vis-à-vis le quarré , il y avoit un endroit où les parents du défunt alloient payer le tribut de leur douleur ; & au-dessous du pavillon , on trouvoit une quantité innombrable de petites pièces d'étoffes , sur lesquelles les pleureurs avoient versé leurs larmes & leur sang ; car dans les transports de leur chagrin , c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un goulu de mer. A quelques pas delà , on avoit dressé deux petites huttes ; quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une , & l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier , & qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus

---

ANN. 1769.  
Juin.



ANN. 1769.  
Juin.

bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où on élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

IL est impossible de deviner ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever le mort au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putréfaction, & d'enterrer ensuite les os; mais c'est une chose digne de remarque, qu'Elie & Apollonius de Rhodes attribuent une coutume semblable aux anciens habitans de la Colchide, pays autrefois situé près du royaume de Pont en Asie, & qu'on appelle aujourd'hui la Mingrelie; excepté pourtant que cette manière de disposer des morts, n'avoit pas lieu pour les deux sexes; ils enterroient les femmes, mais ils enveloppoient les hommes morts dans une peau, & les suspensoient en l'air avec une chaîne. Cet usage des habitans de la Colchide avoit sa source dans leur croyance religieuse. La terre & l'air étoient les principaux objets de leur culte, & l'on croit que, par une suite de quelque principe superstitieux, ils devoient leurs morts à ces deux éléments. Nous n'avons jamais pu découvrir positivement si les Otahitiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetières sont aussi des lieux où ils vont rendre une sorte de culte religieux. Nous observerons en passant que quoiqu'il soit très-absurde d'imaginer que le bonheur ou le malheur d'une vie future dépend en quelque manière de la façon dont on disposera des cadavres lorsque le tems de l'épreuve sera passée, cependant rien n'est plus général que cette espèce d'inquiétude

parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires, qui ne nous sont point familières par l'habitude, où que la superstition ne nous a pas rendu sacrées, la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne soit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur ou dévoré par les vers lorsqu'il ne sera plus capable de sensation; ils le font placer à prix d'argent dans une terre sainte, lors même qu'ils croient que le sort de sa future existence est irrévocablement décidé. Nous sommes si fortement portés à associer des idées de sensations agréables ou douloureuses aux opinions & aux actions qui nous affectent pendant la vie que nous agissons involontairement, comme si après la mort elles devoient faire la même impression sur nous, ce que pourtant personne n'oseroit soutenir.

---

ANN. 1769.  
Juin.

Ainsi il arrive que le desir de conserver sans tache ou de transmettre avec honneur le nom que nous laissons après nous, est un des plus puissans motifs, qui règle les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir dans tous les principes que les morts sont insensibles à la réputation qu'ils laissent après eux; cependant, excepté dans les hommes vils que l'habitude de la bassesse & du crime a rendu indifférens à l'honneur & à la honte, la force de la raison & les réflexions du sage ne peuvent pas surmonter ce penchant que nous avons tous de laisser un nom irréprochable ou célèbre, lorsque nous ne serons plus: c'est-là, sans doute, une des heureuses imperfections de notre nature, dont le bien général de la société

ANN. 1769.  
Juin.

dépend jusqu'à un certain point; & comme on prévient quelques crimes en suspendant avec des chaînes le corps d'un criminel après sa mort, de même, le desir d'écartier l'infamie de notre tombe, ou d'acquérir de l'honneur, lorsqu'il ne restera plus de nous que le nom, procure de grands avantages à la société & arrête bien des maux.

DES mœurs absolument nouvelles nous montrent les folies & les absurdités des hommes séparées de ces idées particulières qui, par leur association, nous accoutument à les voir sans en être surpris. Le meilleur usage peut-être que nous puissions faire de la connoissance de ces mœurs étrangères, c'est de nous montrer combien les sottises du genre-humain sont essentiellement les mêmes presque par-tout. Lorsqu'un zélé dévot de l'Eglise Romaine voit les Indiens des bords du *Gange*, persuadés qu'ils s'affurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache dans la main, il rit de leurs extravagances & de leur superstition; mais ces Indiens riroient à leur tour si on leur disoit qu'il y a dans le continent de l'Europe des hommes qui imaginent qu'ils se procureront les mêmes avantages, en mourant avec les sandales d'un Franciscain (a).

COMME les Indiens depuis quelques jours nous apportoient du fruit-à-pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raison, & l'on

(a) Les Lecteurs qui trouveront ces expressions choquantes doivent remarquer que c'est un Protestant qui parle.

nous dit que les arbres promettoient une récolte abondante, & que chacun avoit alors cueilli une partie des fruits, pour en faire une espèce de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *Mahie*, & qui, après avoir subi une fermentation, se conserve pendant un tems considérable, & leur sert d'aliments lorsque les fruits ne sont pas encore mûrs.

ANN. 1769  
Juin.

LE principal personnage du deuil devoit faire, le 10, la cérémonie en l'honneur de la vieille femme, dont nous avons déjà décrit le tombeau; M. Banks étoit si curieux de voir tous les mystères de la solemnité, qu'il résolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvoit pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où étoit déposé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres personnes & un jeune homme d'environ quatorze ans, qui se préparoient tous à la cérémonie. Tubourai Tamaïdé en étoit le chef, on voit dans une des planches la figure de son habillement extrêmement bizarre, & qui pourtant lui siedoit assez bien. On dépouilla M. Banks de ses vêtemens à l'Européenne; les Indiens nouèrent autour de ses reins une petite pièce d'étoffe, & ils lui barbouillèrent tout le corps jusqu'aux épaules, avec du charbon & de l'eau, de manière qu'il étoit aussi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à plusieurs personnes, & entr'autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui; le jeune homme fut noirci par-tout, & ensuite le convoi se mit en marche.

TUBOURAI TAMAÏDÉ proféroit près du corps

ANN. 1769.  
Juin.

quelques mots que nous avons jugés être une prière ; il récitoit les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison ; ils continuèrent ensuite leur route vers le Fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occasion. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi ; dès qu'il fut aperçu de loin par ceux qui étoient aux environs du Fort, ils allèrent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du Fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étoient plus de cent, & qui se retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traversa ensuite la riviere, & entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui étoient toutes désertes, & l'on ne vit pas un seul Otahitien pendant le reste de la procession qui dura plus d'une demi-heure : ils appellent *Nineveh*, la fonction que faisoit M. Banks ; deux autres comme lui étoient chargés du même emploi : comme les naturels du pays avoient tous disparu, ils allèrent dire au principal personnage du deuil, *Imatata*, » il n'y a personne « ; enfin on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la riviere, & prendre leurs habits ordinaires.

LE 12, quelques-uns des naturels du pays se plainquirent à moi, que deux des Matelots leur avoient pris des arcs, des flèches & des cordes faites avec des cheveux tressés ; j'examinai l'affaire, & trouvant que l'accusation étoit prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

Nous n'avons point encore parlé de leurs arcs &

de leurs flèches, & ils n'en apportent pas souvent au Fort ; cependant Tubourai Tamaidé vint ce jour-là nous voir avec son arc, en conséquence d'un défi que lui avoit fait M. Gore. Le chef pensoit que c'étoit pour essayer à qui lanceroit la flèche plus loin, & M. Gore à qui frapperoit mieux le but ; & comme celui-ci ne tâchoit pas de pousser la flèche le plus loin qu'il lui seroit possible, & que l'autre ne visoit point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adresse. Tubourai Tamaidé voulant alors nous montrer ce qu'il étoit capable de faire, banda son arc & décocha une flèche à 274 verges, c'est-à-dire, à un peu plus d'un sixième de mille. Leurs flèches ne sont jamais empennées, & leur manière de tirer est singulière, ils s'agenouillent, & au moment où la flèche part, ils laissent tomber l'arc.

---

ANN. 1769.  
Juin.

M. Banks dans sa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reconnut, après quelques questions, pour des Musiciens ambulans ; dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devoient passer la nuit, nous nous y rendîmes tous ; ils avoient deux flûtes & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étoient assemblés autour d'eux. Ceux qui battoient du tambour accompagnoient la musique avec leurs voix, & nous fûmes fort surpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chansons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans sauvages de ce coin solitaire du globe, une profession pour qui les Nations les plus distinguées par leur esprit & leurs connoissances, avoient de l'estime & de

ANN. 1769.  
Juin.

la vénération; tels sont pourtant les Bardes & les Ménéstrels d'Otaïiti : ils improvisoient & joignoient la musique de leurs instrumens au son de leurs voix ; ils alloient continuellement d'un lieu à un autre , & le Maître de la maison & l'assemblée , leur donnoient en récompense les choses dont ils pouvoient se passer , & dont ces Bardes avoient besoin.

LE 14, on commit au Fort un vol qui nous jeta dans de nouvelles difficultés , & dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit , un Otaïtien trouva moyen de dérober un fourgon de fer qui nous servoit pour le four ; on l'avoit dressé par hasard contre la palissade , de sorte qu'on voyoit en - dehors le bout du manche ; nous apprîmes que le voleur , qui l'avoit lorgné le soir , étoit venu secrètement sur les trois heures du matin , & que , guettant le moment où le Sentinelle étoit détournée , il avoit adroitement saisi le fourgon avec un grand bâton crochu , & l'avoit tiré par-dessus la palissade. Je crus qu'il étoit important de tâcher de mettre fin à tous ces vols , en employant un moyen qui rendroit les naturels du pays intéressés eux-mêmes à les prévenir. J'avois donné ordre qu'on ne tirât pas sur eux , lors même qu'ils étoient pris en flagrant délit : j'avois pour cela plusieurs raisons ; je ne pouvois pas donner aux Soldats de garde un pouvoir de vie & de mort , dont ils seroient les maîtres de faire usage quand ils le voudroient , & j'avois déjà éprouvé qu'ils n'étoient que trop empressés à tuer légèrement lorsqu'ils en avoient la permission. Je ne croyois pas d'ailleurs que les vols que nous faisoient  
les

les Otahitiens fussent des crimes dignes de mort ; parce qu'on pend les voleurs en Angleterre , je ne pensai pas qu'on dût les fusiller à Otahiti : c'eût été exécuter sur les naturels du pays , une loi faite après coup ; ils n'avoient point parmi eux de loi semblable , & il me sembla que nous n'avions pas droit de la leur imposer. En voulant jouir des avantages de la société civile , ils n'ont pas comme nous accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être puni de mort. Je ne voulois point les exposer à nos armes à feu chargées de balles , & je ne me souciois pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'explosion & la fumée les auroit d'abord allarmés , mais , dès qu'ils auroient vu qu'il ne leur en arrivoit point de mal , ils auroient peut-être méprisé nos armes , & ils en seroient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire , en ne tirant jamais qu'à balle , nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avoient de nos armes à feu , & nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il survint alors un incident que je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étoient venues près de nous chargées de poisson , je les fis saisir sur le champ & conduire dans la rivière derrière le Fort , & j'avertis tous les Otahitiens que nous allions les brûler , si on ne nous rendoit pas le fourgon & les autres choses qu'ils avoient volées , depuis notre arrivée dans l'Isle. Je hasardai de publier cette menace , quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution ; je ne doutois pas qu'elle ne parvint à ceux qui possédoient



ANN. 1769.  
Juin.

les effets qu'on nous avoit dérobés , & que dans peu on ne nous les rapportât , puisque tous les Otahitiens y étoient intéressés. J'en fis la liste ; elle étoit composée principalement du fourgon , du fusil , qui avoit été pris au Soldat de marine , lorsque l'Otahitien fut tué : des pistolets & des habits que M. Banks avoit perdus à *Atahourou* , d'une épée qui appartenoit à un de nos bas Officiers , & du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon , & ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues ; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions. Le lendemain , 15 , vint , & on ne rapporta rien de plus ; ce qui me surprit beaucoup , car les Insulaires étoient dans le plus grand embarras pour leur poisson qui alloit se gâter dans peu de tems. Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avois déclaré solennellement & en public , ou de les déterminer au détriment de ceux qui étoient innocents , & sans que nous en retirassions aucun profit. J'avisai un expédient passager , je leur permis de prendre le poisson ; mais je retins toujours les pirogues : cette permission produisit de nouveaux désordres & de nouvelles injustices ; comme il n'étoit pas facile de distinguer à qui le poisson appartenoit en particulier , ceux qui n'y avoient point de droit profitèrent de la circonstance & pillèrent les pirogues. Ils réitérèrent leurs sollicitations pour que je renvoyasse ces bâtimens ; j'avois alors les plus fortes raisons de croire que les effets dérobés n'étoient pas dans l'Isle , ou que ceux qui souffroient par la détention des pirogues , n'avoient pas assez d'influence sur les voleurs pour les engager à abandonner

leur proie ; je me décidai enfin à les relâcher , très-mortifié du mauvais succès de mon projet.

ANN. 1769.  
Juin.

IL arriva sur ces entrefaites un autre accident qui fut sur le point de nous brouiller avec les Indiens , malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe , afin d'en rapporter du lest pour le vaisseau ; l'Officier qui la commandoit ne trouvant pas d'abord des pierres qui lui convînssent , se mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermoit un terrain où ils déposoient les os de leurs morts : les Otahitiens s'y opposèrent avec violence , & un messager revint aux tentes nous avertir qu'ils ne vouloient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur le champ & termina bientôt la dispute à l'amiable , en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière , où l'on pouvoit rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment , sans offenser les Naturels du pays. Il faut bien remarquer que ces Indiens paroissoient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisoit aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils osèrent nous résister , & excepté dans une autre occasion du même genre , ils n'ont jamais insulté qui que ce soit parmi nous. M. Monkhouse cueillant un jour une fleur sur un arbre situé dans un de leurs enclos funéraires , un Otahitien qui l'apperçut , vint tout-à-coup par derrière lui & le frappa ; M. Monkhouse saisit son adversaire ; mais deux autres Indiens approchèrent à l'instant , prirent notre Chirurgien par les cheveux , le forcèrent de lâcher leur compatriote , & s'enfuirent ensuite sans lui faire d'autre violence.

ANN. 1769.  
Juin.

LE 19, nous retenions toujours les pirogues ; nous reçûmes le soir une visite d'Obéréa, & nous fûmes très-surpris en voyant qu'elle ne nous rapportoit aucun des effets qu'on nous avoit volés, car elle savoit qu'elle étoit soupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il est vrai qu'*Obadée* son favori, qu'elle avoit renvoyé & battu, les avoit emportés ; mais elle sembloit sentir qu'elle n'avoit pas droit d'être crue sur sa parole ; elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués ; cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, & elle nous fit de très-grandes instances pour que nous lui permissions de passer la nuit elle & sa suite dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir, l'histoire des habits volés étoit trop récente, & d'ailleurs la tente étoit déjà remplie d'autres personnes. Aucun autre de nous ne fut disposé à la recevoir, & elle coucha dans sa pirogue très-mortifiée & très-mécontente.

LE lendemain, 20, dès le grand matin, elle revint au Fort avec sa pirogue, & ce qui y étoit contenu, se remettant à notre pouvoir avec une espèce de grandeur d'ame qui excita notre étonnement & notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon & plusieurs autres choses, & entr'autres un chien. Nous avions appris que les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, & nous résolûmes à cette occasion de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien qui étoit très-gras à Tupia, qui se chargea d'être le boucher & le cuisinier. Il le tua, en lui serrant

fortement avec ses mains le nez & le museau, opération qui dura plus d'un quart-d'heure.

ANN. 1769.  
Juin.

PENDANT ce tems les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, & l'on y mit des couches alternatives de petites pierres & de bois pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque tems le chien sur la flamme, & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba comme s'il avoit été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, & en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin & mis dans des coques de noix de cocos, ainsi que le sang qu'on avoit tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé, & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étoient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchoient; on les couvrit de feuilles vertes sur lesquelles on plaça le chien avec ses intestins; on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes, & on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures on le r'ouvrit, on en tira l'animal très-bien cuit, & nous convînmes tous que c'étoit un excellent mêt. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'Isle pour la table, mais seulement des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux; les Otahitiens apprêtent de la même manière toutes les chairs & poissons qu'ils mangent.

LE 21, nous reçûmes au Fort la visite d'un chef, appelé *Oamo*, que nous n'avions pas encore vu, &

ANN. 1769.  
Juin.

pour qui les Naturels du pays avoient un respect extraordinaire ; il amenoit avec lui un enfant d'environ sept ans & une jeune femme qui en avoit à-peu-près seize ; quoique l'enfant fût très en état de marcher, il étoit cependant porté sur le dos d'un homme, ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les apperçut de loin, Obéréa & plusieurs autres Otahitiens qui étoient au fort, allèrent à leur rencontre après s'être découverts la tête & le corps jusqu'à la ceinture ; à mesure qu'il approchoit, tous les autres Indiens qui étoient aux environs du Fort, faisoient la même cérémonie. Il est probable que découvrir son corps est dans ce pays un témoignage de respect ; & comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous fûmes moins étonnés d'appercevoir *Oorattooa* se mettre nue de la ceinture en bas : ce n'étoit peut-être qu'une autre politesse adaptée à des personnes d'un rang différent. Le Chef entra dans la tente, mais toutes nos prières ne purent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les Naturels du pays étoient très-soigneux de l'en empêcher ; ils employoient presque la force, lorsqu'elle étoit sur le point de succomber. Ils retenoient l'enfant en-dehors avec autant d'inquiétude ; le Docteur Solander le rencontrant à la porte, le prit par la main & l'introduisit dans la tente avant que les Otahitiens s'en apperçussent, mais dès que d'autres Indiens qui y étoient déjà le virent arriver, ils le firent sortir.

CES circonstances excitèrent fortement notre curiosité ; nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, & l'on nous dit qu'Oamo étoit le mari d'Obérea ; qu'ils s'étoient séparés depuis long-tems d'un commun accord, & que la jeune femme & le petit garçon étoient leurs enfans. Nous apprîmes aussi que l'enfant qui s'appelloit *Terridiri* étoit l'héritier présomptif de la souveraineté de l'Isle, que sa sœur lui étoit destinée pour femme, & qu'on différoit le mariage jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le Souverain actuel de l'Isle étoit un fils de Whappaï, qu'on nommoit *Outou*, jeune homme dans l'âge de minorité, comme nous l'avons observé plus haut. Whappaï, Oamo & Tootahah étoient frères ; comme Whappaï, l'ainé des trois, n'avoit point d'autre enfant, qu'Outou, le fils d'Oamo son premier frère étoit l'héritier de la souveraineté. Il paroît peut-être étrange qu'un enfant soit Souverain pendant la vie de son père, mais, suivant la coutume du pays, il succède au titre & à l'autorité de son père dès le moment de sa naissance. On choisit un Régent ; le père du nouveau Souverain conserve ordinairement sa place, à ce titre, jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même ; cependant on avoit dérogé à l'usage dans ce cas, & la régence étoit tombée sur Tootahah, oncle du petit Roi, parce qu'il s'étoit distingué dans une guerre. Oamo me fit sur l'Angleterre & ses habitans plusieurs questions qui déceloient beaucoup de pénétration & d'intelligence.

---

ANN. 1769.  
Juin.



---

 CHAPITRE XV.

*Navigation autour de l'Isle. Differens incidens dans cette expédition. Description d'un lieu appellé Moraï, où les Otahitiens enterrent les os des morts & vont rendre un culte religieux.*

---

 LE 26, sur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinasse, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'Isle & dresser une carte de ses côtes & havres. Nous prîmes notre route vers l'Est, & à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un district appellé *Oahounue*, gouverné par *Ahio*, jeune chef, que nous avions vu souvent dans nos tentes, & qui voulut bien déjeuner avec nous. Nous y trouvâmes aussi deux autres Otahitiens de notre connoissance, *Tituboalo* & *Hoona*, qui nous menèrent dans leurs maisons, près desquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avoit suivi le convoi. Cette habitation avoit passé par héritage de la défunte à *Hoona*, & comme il étoit pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avoit tiré du lieu où il avoit été déposé par le convoi pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre *Ohidea* où mouilla M. de Bougainville. Les Naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avoit dressé ses tentes & le ruisseau qui lui servit d'aiguade; nous n'y reconnûmes

---

 ANN. 1769.  
 Juin.

reconnûmes pourtant d'autres vestiges de son séjour que les trous , où les piquets de tentes avoient été plantés & un morceau de pot cassé. Nous vîmes *Oretté*, chef, qui étoit son principal ami, & dont le frère *Outorrou* s'embarqua sur la *Boudeuse*.

ANN. 1769.  
Juin.

CE havre est situé au côté occidental d'une grande baie , & sous l'abri d'une petite Isle appelée *Boourou*, voisine d'une autre qu'on nomme *Taawirrii*; la coupure dans les récifs est très-grande , mais l'abri n'est pas trop bon pour les vaisseaux.

APRÈS que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinasse qui nous suivoit; nous tâchâmes d'engager *Tituboalo* à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais il ne voulut point y consentir, il nous conseilla même de n'y pas aller; il nous dit que ce canton étoit habité par un peuple qui n'étoit pas sujet de *Tootahah*, & qui nous massacreroit ainsi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise. Nous chargeâmes sur le champ nos armes à feu à balles, & *Tituboalo* qui comprit que cette précaution nous rendoit formidables, consentit alors à être de notre expédition.

APRÈS avoir vogué jusqu'au soir, nous parvînmes à une langue basse de terre ou isthme placé au fond de la baie, & qui partage l'Isle en deux péninsules dont chacune forme un district ou gouvernement entièrement indépendant l'un de l'autre. Du port Royal où le vaisseau étoit à l'ancre, la côte porte E.  $\frac{1}{4}$  S. E. & E. S. E. dans un espace de dix milles, ensuite S.



ANN. 1769.  
Juin.

$\frac{1}{4}$  S. E. , & S. dans un autre espace de onze milles jusqu'à l'isthme. Dans la première direction , la côte est en général plate , mais le reste est couvert de chaînes de rochers qui forment plusieurs bons havres , avec un mouillage sûr par 16 , 18 , 20 & 24 brasses , où il y a d'ailleurs tout ce qui est nécessaire à l'ancre d'un bâtiment. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi , nous résolûmes de passer la nuit à terre ; nous débarquâmes & nous trouvâmes peu de maisons , mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous connoissions les maîtres , qui nous donnèrent à souper & un logis. M. Banks dut le sien à Ooratooa , la femme qui lui avoit fait ses complimens au Fort d'une manière si singulière.

LE 27 au matin , nous examinâmes le pays ; c'est une plaine marécageuse d'environ deux milles au travers de laquelle les Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie. Nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Tituboalo appelloit l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommoit *Tiarrabou* ou *Otahiti-Eté* cette partie de l'Isle , & *Waheatua* le chef qui y gouvernoit. Nous apprîmes aussi à cette occasion que la péninsule où nous avions dressé nos tentes s'appelloit *Opoureonu* ou *Otahiti-Nue*. Tituboalo sembloit avoir plus de courage que la veille ; il ne répéta plus que le peuple de *Tiarrabou* nous tueroit , mais il assura que nous ne pourrions pas y acheter des provisions ; effectivement depuis notre départ du Fort , nous n'avions point vu de fruits-à-pain.

Nous fîmes quelques milles en mer , & nous débarquâmes dans un district qui étoit le domaine d'un chef appellé *Maraitata* , » le tombeau des hommes « & dont le père se nommoit *Paahairedo* » le voleur de pirogues «. Quoique ces noms parussent confirmer ce que Tituboalo nous avoit dit , nous reconnûmes bientôt qu'il s'étoit trompé. Le père & le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible , ils nous donnèrent des rafraichissemens , & après quelque délai , ils nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'Indiens se rassemblèrent autour de nous , & nous n'en vîmes que deux de notre connoissance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucunes des quincailleries ou autres marchandises de notre vaisseau , nous vîmes cependant plusieurs effets qui venoient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons deux boulets de douze livres , dont l'un étoit marqué de la large flèche d'Angleterre , quoique les Indiens nous dirent qu'ils les avoient reçus des vaisseaux qui étoient à la rade dans le havre de *Bougainville*.

ANN. 1769.  
Juin.

Nous marchâmes à pied jusqu'au district qui dépendoit immédiatement de *Waheatua* , principal chef ou roi de la Péninsule. *Waheatua* avoit un fils , mais nous ne savons pas si , suivant la coutume d'*Opou-reonu* , il administroit le gouvernement comme régent ou en son propre nom. Ce district est composé d'une grande & fertile plaine arrosée par une rivière que nous fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens qui nous suivoient , aimèrent mieux la traverser à la nage , & ils se jettèrent à l'eau comme

ANN. 1769.  
Juin.

une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maison qui parût habitée , mais seulement les ruines de plusieurs grandes cases. Nous tirâmes le long de la côte qui forme une baie , appelée *Oaitipeha* , & enfin nous trouvâmes le chef assis près de quelques pavillons de petites pirogues, sous lesquelles nous supposâmes que lui & ses gens passioient la nuit : c'étoit un vieillard maigre dont les ans avoient blanchi la barbe & les cheveux, il avoit avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, & qui se nommoit *Toudidde* ; nous avons souvent entendu parler de cette femme , & ce qu'on nous a dit , ainsi que ce que nous en avons vu nous a fait penser que c'étoit l'Obérea de cette Péninsule. Les récifs qui font le long de la côte , forment entre cet endroit & l'isthme des havres où les vaisseaux pourroient être en parfaite sûreté. La terre porte S. S. E. , & S. jusqu'à la partie S. E. de l'Isle. *Tearée* , le fils de Waheatua de qui nous avons acheté un cochon nous accompagnoit ; le pays que nous parcourûmes sembloit être plus cultivé que le reste de l'Isle, les ruisseaux couloient par-tout dans des lits étroits de pierre, & les endroits de la côte baignés par la mer, paroissoient aussi couverts de pierres. Les maisons ne sont ni vastes , ni en grande quantité ; mais les pirogues qui étoient amarrées le long de la côte étoient innombrables ; elles étoient plus grandes & mieux faites que toutes celles que nous avons vues jusqu'alors , l'arrière étoit plus haut, la longueur du bâtiment plus considérable, & les pavillons soutenus par des colonnes. Presque à chaque pointe de la côte, il y avoit un bâtiment sépulchral ; nous en vîmes

aussi plusieurs dans l'intérieur des terres : ils étoient de la même forme que ceux d'*Opoureonu* , mais plus propres , mieux entretenus , & décorés de plusieurs planches qu'on avoit dressées debout , & sur lesquelles on avoit sculpté différentes figures d'oiseaux & d'hommes. Ils avoient représenté , sur l'une de ces planches , un coq peint en rouge & jaune pour imiter le plumage de cet animal , nous en vîmes aussi où il y avoit des portraits grossiers d'hommes élevés les uns sur la tête des autres. Nous n'apperçûmes pas un seul fruit-à-pain dans ce canton , quoiqu'il soit fertile & cultivé ; les arbres étoient entièrement stériles , & il nous parut que les habitans se nourrissoient principalement de noix assez ressemblantes à une châtaigne , & qu'ils appellent *Ahéc*.

ANN. 1769.  
Juin.

LORSQUE nous fûmes fatigués de marcher à pied , nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens *Tituboalo* & *Tuahow* n'étoient plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étoient restés par - derrière chez *Wahea-tua* , attendant que nous irions les y rejoindre , en conséquence d'une promesse qu'ils nous avoient arrachée , mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

TEAREÉ , cependant , & un autre Otahitien s'embarquèrent avec nous , nous allâmes jusques vis-à-vis une petite Isle appelée *Otooraëite* ; il étoit nuit alors , nous résolûmes de débarquer , & nos Indiens nous conduisirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher ; c'étoit une maison déserte , près de laquelle il y avoit une petite anse où le bateau pouvoit être en sûreté. Nous manquions de

ANN. 1769.  
Juin.

provisions , parce que , depuis notre départ , nous en avions trouvé très-peu. M. Banks alla tout de suite dans les bois pour voir s'il étoit possible de nous en procurer. Comme il faisoit très-sombre , il ne rencontra personne & ne trouva qu'une case inhabitée ; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain , & la moitié d'un autre & quelques ahées. Nous les joignîmes à un ou deux canards & un petit nombre de corlieux que nous avions , nous en fîmes notre souper assez abondant mais désagréable , faute de pain dont nous avions négligé de nous pourvoir , espérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes sous le pavillon d'une pirogue appartenant à Tearée qui nous accompagnoit.

Le lendemain matin , 28 , après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des provisions , nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe S. E. de l'Isle , qui n'est couverte par aucun récif , mais ouverte à la mer , & où la côte est formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'Isle est couverte d'un récif , & la terre y est très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied & le reste du tems dans le bateau ; lorsque nous eûmes parcouru environ trois milles , nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues & un certain nombre d'Otahitiens , & nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les connoissions très-particulièrement. Nous achetâmes avec beaucoup de difficulté quelques noix de cocos , nous nous embarquâmes ensuite , emmenant avec nous Tuahow , un des Indiens qui nous avoit attendu chez Waheatua &

qui nous étoit venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit.

---

ANN. 1769.  
Juin.

LORSQUE nous fûmes en travers de l'extrémité S. E. de l'Isle, nous allâmes à terre par le conseil de notre guide Indien, qui nous dit que le pays étoit riche & fertile. Le chef, nommé *Mathiabo*, vint bientôt près de nous, mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commerçons. Cependant ses sujets nous apportèrent quantité de noix de cocos, & environ vingt fruits-à-pain. Nous achetâmes le fruit-à-pain très-cher, mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandises que nous pouvions lui donner. Il possédoit une oie & une dinde que le *Dauphin* avoit laissées dans l'Isle; ces deux animaux étoient extraordinairement gras & si bien apprivoisés qu'ils suivoient par-tout les Indiens qui les aimoient passionnément.

NOUS vîmes dans une grande case de ce voisinage un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avoit à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendoient quinze mâchoires d'hommes; elles nous semblèrent fraîches & avoient toutes leurs dents. Un coup-d'œil si extraordinaire excita fortement notre curiosité; nous fîmes plusieurs recherches; mais alors nous ne pûmes rien apprendre, le peuple ne vouloit pas ou ne pouvoit pas nous entendre.

QUAND nous quittâmes cet endroit, le chef *Mathiabo* demanda permission de nous accompagner, & nous y consentîmes volontiers: il passa le reste de la

ANN. 1769.  
Juin.

journée avec nous , & il nous fut très-utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Sur le soir , nous entrâmes dans la baie du côté N. O. de l'Isle , qui répond à celui du S. E. , de maniere que l'isthme partage l'Isle , comme je l'ai déjà observé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie , nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison , que *Mathiabo* nous dit appartenir à un de ses amis ; bientôt après plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre ; elles avoient à bord plusieurs femmes très-belles qui , par leur maintien , sembloient avoir été envoyées pour nous solliciter à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet endroit , leurs invitations étoient presque surperflues ; nous trouvâmes que la maison appartenoit au chef du district nommée *Wiverou* ; il nous reçut très-amicalement , & ordonna à ses gens de nous aider à apprêter nos provisions , dont nous avons alors une assez bonne quantité. Lorsque notre souper fut prêt , on nous conduisit dans la partie de la maison où *Wiverou* étoit assis. *Mathiabo* soupa avec nous , & *Wiverou* faisant venir des aliments en même-tems ; nous fîmes notre repas d'une maniere très-sociable & avec beaucoup de bonne-humeur. Dès qu'il fut fini , nous demandâmes où nous coucherions , & on nous montra un endroit de la maison qui nous étoit destiné pour cela. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux , *M. Banks* se deshabilla comme à son ordinaire ; mais après ce qui lui étoit arrivé à *Atahourou* , il eut la précaution de faire porter ses habits au bateau , se proposant de se couvrir avec une  
pièce

pièce d'étoffe d'*Otahiti*. Mathiabo s'apercevant de ce que nous faisons, prétendit qu'il avoit aussi besoin d'un manteau; comme il s'étoit très-bien comporté à notre égard, & qu'il nous avoit rendu quelques services, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes en remarquant que Mathiabo n'étoit pas avec nous; nous crûmes qu'il étoit allé se baigner, comme ces Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous attendu quelques instans, qu'un *Otahitien*, que nous ne connoissions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau avoient disparu. Ce chef avoit tellement gagné notre confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tuahow notre Indien le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattraper le voleur, sans le secours des Indiens qui étoient autour de nous; M. Banks se leva promptement, leur raconta le délit, & les chargea de recouvrer le manteau; &, afin que sa demande fit plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche qu'il portoit toujours avec lui. La vue du pistolet allarma toute l'assemblée, &, au lieu de nous aider à poursuivre le voleur, ou retrouver ce qui avoit été pris, les Indiens s'enfuirent en grande précipitation; nous faîsîmes pourtant un d'entr'eux qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; & quoique nous courussions, pendant tout le chemin, l'allarme nous avoit déjà précédé, & dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportoit le manteau que Mathiabo, pénétré de

---

ANN. 1769.  
Juin.



ANN. 1769.  
Juin.

frayeur , avoit abandonné : nous ne voulumes pas le poursuivre plus longtems , & il s'échappa. En revenant nous trouvâmes entièrement déserte la maison qui étoit remplie auparavant de deux ou trois cens personnes. Les Indiens s'appercevant bientôt que nous n'avions du ressentiment que contre Mathiabo, le chef Wiverou , sa femme & plusieurs autres se rapprochèrent & logèrent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant destinés à une nouvelle scène de trouble & d'inquiétude ; notre Sentinelle nous donna l'alarme sur les cinq heures du matin , & nous apprit qu'on avoit pris le bateau. Il dit qu'il l'avoit vu amarré à son grappin une demi-heure auparavant , mais qu'en entendant ensuite le bruit des rames , il avoit regardé s'il y étoit encore , & qu'il ne l'avoit pas apperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triste nouvelle , & nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brilloient & la matinée étoit claire ; la vue s'étendoit fort loin , mais nous n'apperçûmes point de bateau. Nous étions dans une situation capable de justifier les plus terribles craintes , il faisoit calme tout plat , il étoit impossible de supposer que le bateau s'étoit détaché de son grappin ; nous avions de fortes raisons d'appréhender que les Indiens ne l'eussent attaqué , & que , profitant du sommeil de nos gens , ils n'eussent réussi dans leur entreprise. Nous n'étions que quatre , nous n'avions qu'un fusil & deux pistolets de poches chargés , mais sans aucune provision de balles ni de poudre. Nous restâmes long-tems dans cet état d'anxiété & de détresse , attendant à tout moment que les Indiens fondroient sur nous , lorsque nous vîmes

revenir le bateau qui avoit été chassé par la marée ; nous fûmes confus & surpris de n'avoir pas fait attention à cette circonstance.

ANN. 1769.  
Juin.

DÈS que le bateau fut de retour , nous déjeûnâmes & quittâmes bien vite ce canton , de peur qu'il ne nous arrivât quelqu'autre accident. Il est situé au côté septentrional de *Tiarrabou* , péninsule S. E. d'*Otahiti* , à environ cinq milles au S. E. de l'isthme ; on y trouve un havre grand & commode , & aussi bon qu'aucun autre qui soit dans l'Isle : la terre dans les environs est très-riche en productions. Quoique nous eussions eu peu de communication avec ce district , les habitans nous reçurent par-tout amicalement , il est généralement fertile & peuplé , & autant que nous en pûmes juger dans un état plus florissant qu'*Opoureonu* , quoiqu'il n'ait pas plus du quart de son étendue.

NOUS débarquâmes ensuite dans le dernier district de *Tiarrabou* , qui étoit gouverné par un chef appelé *Omoé*. *Omoé* bâtissoit une maison , il avoit très-grande envie de se procurer une hache , qu'il auroit achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédoit. Malheureusement pour lui & pour nous , nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des cloux , mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandise. Nous nous rembarquâmes , mais le chef n'abandonnant pas tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui pût lui être utile , nous suivit dans une pirogue avec sa femme *Whanno-Ouda*. Quelque tems après , nous les primes dans notre bateau , & lorsque nous eûmes vogué l'es-

ANN. 1769.  
Juin.

pace d'une lieue, ils demandèrent que nous les missions à terre; nous les fatisfimes sur le champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets qui apportèrent un très-gros cochon. Nous étions aussi empressés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'étoit d'acquérir la hache, & certainement il valoit bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un expédient, nous dîmes à l'Otahitien que s'il vouloit amener son cochon au Fort à *Matavai*, nom indien de la baie de *Port-Royal*, nous lui donnerions une grande hache, & par-dessus le marché un clou pour sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette proposition, il y consentit; & il nous remit une grande pièce d'étoffe de son pays, pour gage qu'il rempliroit la convention, ce qu'il ne fit pourtant pas.

Nous vîmes à cet endroit une curiosité singulière, c'étoit la figure d'un homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'étoit point mal dessinée; elle avoit plus de sept pieds de haut, & elle étoit trop grosse d'après cette proportion. La carcasse étoit entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, & noires dans celles où ils ont coutume de se peindre; on avoit formé des espèces de cheveux sur la tête, & quatre protubérances, trois au front & une par-derrière, que nous aurions nommées des cornes, mais que les Indiens décorent du nom de *Tate-Eté*, petits hommes. Cette figure s'appelloit *Manioe*, & on nous dit qu'elle étoit seule dans son espèce à *Otahiti*. Ils

entreprirent de nous expliquer à quoi elle servoit, & quel avoit été leur but en la faisant, mais nous ne connoissons pas assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes dans la suite que c'étoit une représentation de *Mauwe*, un de leurs *Eatuas* ou dieux de la seconde classe.

ANN. 1769.  
Juin.

APRÈS avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous mîmes en marche pour retourner au fort, & nous atteignîmes bientôt *Opouconu*, la Péninsule N. O. Nous parcourûmes quelques milles, & nous allâmes encore à terre; nous n'y vîmes rien digne de remarque qu'un lieu de dépôt pour les morts singulièrement décoré. Le pavé étoit extrêmement propre, & on y avoit élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut, entièrement couverte des fruits de deux plantes qui sont particulières à Otahiti. Il y avoit près de la pyramide une petite figure de pierre grossièrement travaillée; c'est le seul exemple de sculpture en pierre que nous ayons apperçu chez ces peuples; les Indiens paroïssent y mettre un grand prix, car ils l'avoient revêtue d'un hangar fait exprès, pour la mettre à l'abri des injures du tems.

NOTRE bateau passa dans le seul havre qui soit propre pour un mouillage sur la côte méridionale d'*Opouconu*. Il est situé à environ cinq milles à l'Ouest de l'isthme, entre deux petites Isles qui gisent près du rivage, & qui sont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un mille; le fond y est bon par 11 ou 12 brasses d'eau. Nous étions près du district appelé *Paparra*, qui appartenoit à Oamo & Obéréa nos amis, & nous

ANN. 1769.  
Juin.

nous proposons d'y coucher. Lorsque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étoient absents; ils avoient quitté leur habitation, pour aller nous rendre visite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choisîmes pour logis la maison d'Obérea qui, quoique petite, étoit très-propre: il n'y avoit d'autre habitant que son père, qui nous reçut de manière à nous faire penser que nous étions les bienvenus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui restoit; nous allâmes à une pointe de terre, sur laquelle nous avions vu de loin, des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & qui distinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts; ils donnent le nom de *Morai* à ces cimetières, qui sont aussi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le *Morai* d'Oamo & d'Obérea, & le principal morceau d'architecture qui fût dans l'Isle: c'étoit une fabrique de pierre élevée en pyramide, sur une base en carré long, de deux cents soixante-sept pieds de long & de quatre-vingt-sept de large; elle étoit construite comme les petites élévations pyramidales, sur lesquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran solaire & dont chaque côté est en forme d'escalier; les marches des deux côtés étoient plus larges que celles des bouts, de sorte que l'édifice ne se terminoit pas en parallélograme comme la base, mais en un faite ressemblant au toit de nos maisons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de 4 pieds, ce qui donne 44 pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche étoit composée d'un rang de

morceaux de corail blanc , taillés & polis proprement. Le reste de la masse ( car il n'y avoit point de cavité dans l'intérieur ) consistoit en cailloux ronds qui , par la régularité de leur forme , sembloient avoir été travaillés. Quelques - unes des pierres de corail étoient très - grandes , nous en mesurâmes une qui avoient trois pieds & demi de long & deux & demi de large. La base étoit de pierres de roche taillées aussi en quarré ; une d'elles avoit à peu près quatre pieds sept pouces de long , & deux pieds quatre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille masse construite sans instruments de fer pour tailler les pierres , & sans mortier pour les joindre. La structure en étoit aussi compacte & aussi solide qu'auroit pu la faire un Maçon d'Europe ; seulement les marches du côté le plus long n'étoient pas parfaitement droites , elles formoient au milieu une espèce de creux , de sorte que toute la surface d'une extrémité à l'autre , ne présentoit point une ligne droite , mais une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carrière dans le voisinage , les Otahitiens avoient dû apporter les pierres de fort loin ; & ils n'ont pour transporter les fardeaux que le secours de leurs bras. Ils avoient sans doute aussi tiré le corail de dessous l'eau , quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance , il est toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avoient pu tailler les pierres de rocher & le corail , qu'avec des instruments de même matière , ce qui est un ouvrage d'un travail incroyable : il leur étoit plus facile de les polir ; ils se servent pour cela d'un sable de corail dur , qu'on trouve par-tout sur les côtes de

ANN. 1769.  
Juin.

ANN. 1769.  
Juin.

la mer. Il y avoit au milieu du sommet de cette masse une figure d'oiseau sculptée en bois, & près de celle-ci un autre figure brisée de poisson sculptée en pierre. Toute cette pyramide faisoit partie d'une place spacieuse presque carrée, dont les grands côtés avoient trois cents soixante pieds de long, & les deux autres trois cents cinquante-quatre : la place étoit environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute son étendue ; il y croissoit, malgré le pavé, plusieurs des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & des planes. A environ cent verges à l'Ouest de ce bâtiment, il y avoit une espèce de cour pavée, où l'on trouvoit plusieurs petites plateformes élevées sur des colonnes de bois, de sept pieds de hauteur. Les Otahitiens les nomment *Ewattas*. Il nous parut que c'étoient des espèces d'autels, parce qu'ils y plaçoient des provisions de toute espèce en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis sur ces autels des cochons tout entiers, & nous y avons trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'OBJET principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique *Morai*, celui-ci étoit un monument frappant du rang & du pouvoir d'Obéréa. Nous avons déjà remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçoit lors du voyage du *Dauphin* ; nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au *Morai*, le long de la côte de la mer, nous apperçûmes par-tout sous nos pieds, une multitude d'ossements humains, sur-tout de côtes & de vertèbres : nous demandâmes l'explication d'un spectacle  
fi

si étrange, & l'on nous dit que dans le dernier mois de *Owarahew*, qui répond au mois de Décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée; le peuple de *Tiarrabou*, péninsule S. E. d'*Otahiti*, avoit fait une descente dans cet endroit, & tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os sur le rivage; que dans cette occasion *Obérea* & *Oamo*, qui administroit alors le gouvernement de l'Isle pour son fils, s'étoient enfuis dans les montagnes; que les vainqueurs avoient brûlé toutes les maisons qui étoient très-grandes, & emmené les cochons & les autres animaux qu'ils avoient pu trouver. Nous apprîmes aussi que le dindon & l'oie que nous avions vus chez *Mathiabo*, le voleur de manteaux, étoient au nombre des dépouilles; cette histoire expliqua pourquoi nous les avons trouvés chez un peuple avec qui le *Dauphin* n'avoit point eu de communication, ou du moins fort peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à *Tiarrabou* des mâchoires d'hommes suspendues à une planche dans une longue maison, on nous répondit que les conquérans les avoient emportées comme des trophées de leur victoire. Les *Otahitiens* font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainsi que les naturels de l'Amérique Septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués.

---

ANN. 1769.  
Juin.

DÈS que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retournâmes à notre quartier, & nous y passâmes la nuit tranquillement & dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir, 20, nous arrivâmes à *Atahourou*, lieu de résidence de *Tootahah* notre ami, où l'on avoit



ANN. 1769.  
Juin.

volé nos habits , la dernière fois que nous y avons couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté & du sien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaisir , il nous donnèrent un bon souper & un logis où nous ne perdîmes rien , & où personne ne nous inquiéta.

LE premier Juillet, nous retournâmes au Fort à *Matavai*, après avoir fait le tour de l'Isle, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninsules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit-à-pain, mais les Indiens nous assurèrent que la récolte de la dernière saison étoit presque épuisée, & que les fruits que nous avons vu sur les arbres ne seroient pas mangeables avant trois mois; ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avons trouvé si peu dans notre voyage.

PENDANT que le fruit-à-pain mûrit dans les plaines, les Otahitiens tirent quelques secours des arbres qu'ils ont plantés sur les collines, afin d'avoir des aliments dans tous les tems; mais la quantité n'en est pas suffisante pour prévenir la disette. Ils se nourrissent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *Mahie*, de fruits du plane sauvage & de noix d'ahée, qui sont en maturité; à moins que les fruits-à-pain ne mûrissent quelquesfois plutôt, je ne puis pas expliquer pourquoi le *Dauphin*, qui étoit dans l'Isle à la même saison que nous, y en trouva une si grande abondance sur les arbres.

LES Indiens nos amis se rassembloient en foule

autour de nous, dès que nous fûmes de retour, & aucun ne s'approchoit les mains vuides. Quoique j'eusse résolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étoient les propriétaires, on ne l'avoit pas encore fait; les Otabitiens les redemandèrent de nouveau, & enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaise foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaise opinion de leur caractère, que les vols qu'ils commettoient en succombant aux tentations violentes qui les sollicitoient à s'approprier nos métaux & les productions de nos arts, qui ont pour eux un prix inestimable.

P A R M I ceux qui s'adressèrent à moi pour me prier de relâcher leur pirogue, il y avoit un certain *Pottatow*, homme de quelque importance que nous connoissions tous: j'y consentis, supposant que une d'elles lui appartenoit, ou qu'il la réclamoit en faveur d'un de ses amis; il alla en conséquence sur le rivage s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençoit à emmener à l'aide de ses gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander; & soutenus par les autres Indiens, ils lui reprochèrent à grands cris qu'il voloit leur bien, & ils se mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. *Pottatow* demanda à être entendu, & dit, pour sa justification, que la pirogue avoit appartenu, il est vrai, à ceux qui la réclamoient, mais que je l'avois confisquée & la lui avois vendue pour un cochon. Ces mots terminèrent

Hhh ij

ANN. 1769.  
Juin.

---

ANN. 1769.  
Juin.

toutes les clameurs ; les propriétaires sachant qu'ils ne pouvoient pas appeller de mon autorité , souscrivoient à ce qu'avoit dit le voleur ; & il auroit profité de sa proie , si quelques-uns de nos gens ne m'étoient pas venu rendre compte de la dispute qu'ils avoient entendu. J'ordonnai sur le champ qu'on détrompât les Indiens ; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue , & *Pottatow* sentit si bien son crime , que ni lui ni sa femme , qui étoit complice de sa friponnerie , n'osèrent de longtems nous regarder en face.



---

 CHAPITRE XVI.

*Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la Rivière. Vestiges d'un Feu souterrain. Préparatifs pour quitter l'Isle. Ce que nous dit Tupia sur Otahiti & les environs.*

LE 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Otahitiens qui lui servoient de guides, partit pour suivre le cours de la riviere, en remontant la vallée d'où elle sort, & voir jusqu'où ses bords étoient habités. Ils rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la riviere, des maisons qui n'étoient pas éloignées les unes des autres; la vallée avoit par-tout environ quatre cents verges de largeur entre les pieds des collines; on leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verroient.

---

 ANN. 1769.  
 Juillet.

LORSQU'ILS y arrivèrent, le Propriétaire leur offrit pour rafraîchissements des cocos & d'autres fruits qu'ils acceptèrent: après s'y être arrêté peu de tems, ils continuèrent leur route dans une espace assez long. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin, mais ils crurent qu'ils avoient encore fait environ six milles; ils passèrent souvent sous des voûtes formées par des fragments de rochers, où on

ANN. 1769.  
Juillet.

leur dit que couchoient souvent les Indiens, lorsqu'ils étoient surpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches escarpées bordoient la rivière. Il en sortoit une cascade qui formoit un lac dont le courant étoit si rapide, que les Otahitiens assurèrent qu'il étoit impossible de le passer : ils ne paroissent pas connoître la vallée au-delà de cet endroit ; ils ne vont que sur le penchant des rochers & sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane sauvage qu'ils appellent *Vaé*. Le chemin qui conduisoit des bords de la rivière sur ces rochers étoit effrayant ; les côtés presque perpendiculaires avoient quelquefois cent pieds d'élevation ; les ruisseaux qui jaillissoient par-tout des fentes de la surface, le rendoient d'ailleurs extrêmement glissant ; cependant à travers ces précipices, on avoit fait un sentier, au moyen de longues pièces d'écorces d'*Hibiscus Tiliaceus* dont les morceaux joints l'un à l'autre, servoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper : en la serrant fortement, il s'élevoit d'une saillie de rochers à l'autre, où il n'y avoit qu'un Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avoit près de trente pieds de long, les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il vouloit la monter ; & ils lui firent entendre qu'à peu de distance delà, il trouveroit un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otahitiens appelloient un meilleur chemin ; mais il le trouva si mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y hasarder, d'autant plus que rien ne pouvoit récompenser les fatigues & les dangers du voyage, qu'un

bocage de plantes sauvages ou de vaé, espèce d'arbre qu'il avoit déjà vu souvent.

ANN. 1769.  
Juillet.

PENDANT cette excursion, il eut une occasion favorable d'examiner s'il y avoit des mines dans les rochers qui étoient presque par-tout à nud, mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainsi que ceux de *Madère*, avoient été brûlés; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à *Otahiti*, il n'y en a pas une seule qui ne porte des marques incontestables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches, & même parmi ceux-ci, nous en trouvâmes qui étoient brûlés jusqu'à être presque réduits en pierre-ponce. On apperçoit aussi les traces du feu dans l'argile qui est sur les collines, & l'on peut supposer avec raison qu'*Otahiti* & les Isles voisines, sont ou les débris d'un Continent, que quelques Naturalistes ont cru nécessaire dans cette portion du globe, pour y conserver l'équilibre de ses parties, après qu'il eut été englouti sous la mer, par l'explosion d'un feu souterrain. D'autres croient que ces Isles ont été détachées des rochers, qui, depuis la création du monde, avoient servi de lit à la mer, & élevés par une explosion semblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une & l'autre de ces suppositions paroissent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degré, à mesure qu'on approche de la côte, & que les Isles sont presque par-tout environnées de récifs brisés & informes, & dans l'état

ANN. 1769.  
Juillet.

où seroit naturellement la substance solide du globe qui seroit fracassée par quelque commotion violente. Il faut remarquer à cette occasion qu'on doit vraisemblablement attribuer la cause des tremblemens de terre, à des eaux qui se précipitent tout-à-coup sur quelque grande masse d'un feu souterrain. Ces eaux raréfiées dans un instant & réduites en vapeurs, la mine éclatte & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent fossiles, & enfin les couches qui couvroient le foyer, tandis que les portions de terre des environs du trou, s'éboulent & tombent dans le gouffre. Tous les phénomènes qu'on observe dans les tremblemens de terre, semblent être d'accord avec cette théorie; la terre en s'affaissant laisse souvent dans les endroits qu'elle occupoit, des lacs & différentes substances qui portent d'une manière visible l'empreinte de l'action du feu. Il est vrai que le feu ne peut pas subsister sans air, mais il ne faut pas tirer de-là une objection contre notre système, qui suppose qu'il y a du feu au-dessous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer, parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur même sur les plus hautes montagnes, & à la plus grande distance des côtes de la mer.

M. Banks planta lui-même le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, doranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avoit rassemblé à *Rio-Janeiro*. Il prépara pour cela un terrain de chaque côté du Fort & dans le bois, & choisit le sol  
qui

qui parut le plus convenable, & on a lieu d'espérer que ces semences réussiroient. Il en donna aussi une grande quantité aux Indiens; il avoit mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée, les naturels du pays lui montrèrent ensuite les plantes qui croissoient très-bien, & ils lui en demandoient continuellement un plus grand nombre.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

Nous commençames alors à nous disposer à notre départ; nous envergûmes les voiles, & fimes les autres préparatifs nécessaires: notre eau étoit déjà à bord, & nous avons examiné les provisions que nous devons mettre en mer. Sur ces entrefaites nous reçûmes une autre visite d'Oamo & d'Obérea, accompagnés de leur fils & de leur fille; les Otahitiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille qui, à ce que nous comprîmes, s'appelloit *Toïmata*, avoit fort envie de voir le Fort, mais son pere ne voulut pas le lui permettre. *Téarée*, fils de *Wahéatua*, Souverain de *Tiarrabou*, péninsule S. E. d'*Otahiti*, étoit aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, & dont nous ne desirions point la compagnie; c'étoit l'habile filou qui vola notre quart-de-nonante. On nous dit qu'il prétendoit encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, & ils demandèrent pour cela la permission de coucher au Fort, ce qui produisit un si bon effet, que le vo-



ANN. 1769.  
Juillet.

leur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

LES charpentiers passèrent le 7, à abattre les portes & les palissades de notre petite forteresse, & elles nous servirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut assez adroit pour dérober la penture & le gond sur lequel tournoit la porte. Nous poursuivîmes à l'instant le voleur, & nos gens, après une course de six milles, s'aperçurent qu'il s'étoit caché parmi des joncs, & qu'ils l'avoient dépassé. On visita les joncs; le filou s'étoit échappé, mais on y trouva un radeau qui avoit été volé au vaisseau quelque tems auparavant; & bientôt après Tubouraï Tamaïdé notre ami, rapporta la penture.

NOUS continuâmes le 8 & le 9 à démanteler notre Fort; les Otahiciens qui étoient nos amis, s'y rendirent en foule; quelques-uns, je pense, fâchés de voir approcher notre départ, & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourroient pendant notre séjour.

NOUS espérions quitter l'Isle sans faire ou recevoir aucune autre offense, mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant sortis du Fort avec ma permission, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer, il employa probablement des moyens violents. Les Indiens l'attaquèrent & le blessèrent dangereusement d'un coup de pierre. Après avoir fait une autre blessure légère à la tête de son compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurois été mortifié de pren-

dre aucune connoissance ultérieure de l'affaire, je vis sans regret que les délinquants s'étoient échappés; mais je fus bientôt après enveloppé malgré moi dans une querelle qu'il n'étoit pas possible d'éviter.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

CLEMENT WEBB, & Samuel Gibson, deux jeunes soldats de marine, désertèrent le Fort au milieu de la nuit du 8 au 9, & nous nous en aperçûmes le matin. Comme on avoit publié que chacun devoit venir à bord le lendemain, & que le vaisseau mettroit à la voile ce jour ou le jour suivant, je commençai à craindre que les absents n'eussent dessein de rester dans l'Isle. Je voyois qu'il n'étoit pas possible de prendre des mesures efficaces pour les retrouver, sans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui regnoit entre les Otahitiens & nous, & je résolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

LE 10, au matin, voyant à mon grand regret que les deux soldats de marine n'étoient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avoient dessein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impossible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquisitions, & après avoir délibéré pendant quelque tems, deux d'entr'eux s'offrirent à servir de guides à ceux de nos gens que je jugerois à propos d'envoyer après les déserteurs. Nous savions qu'ils étoient sans armes; je crus que deux hommes seroient suffisants pour les ramener; je chargeai de cette commission un bas Officier & le Caporal des soldats de marine qui

ANN. 1769.  
Juillet.

partirent avec leurs conducteurs. Il étoit très-important pour nous de recouvrer ces deux déserteurs ; je n'avois point de tems à perdre ; d'ailleurs les Otahitiens nous donnoient des doutes sur leur retour , en nous disant qu'ils avoient pris chacun une femme & qu'ils étoient devenus habitans du pays. Je fis signifier à plusieurs des Chefs , qui étoient au Fort avec leurs femmes , & entr'autres à Tubourai Tamaïdé , Tomio & Obérea , que nous ne leur permettrions pas de s'en aller , tant que les déserteurs ne seroient pas revenus. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire , que si les Indiens avoient caché nos deux hommes pendant quelques jours , j'aurois été forcé de partir sans les remmener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte , ni mécontentement ; ils me protestèrent que mes gens seroient mis en sûreté & renvoyés le plutôt possible. Tandis que ceci se passoit au Fort , j'envoyai M. Hicks dans la pinasse , pour conduire Tootahab à bord du vaisseau , & il exécuta sa commission , sans que le Chef ni ses sujets en fussent allarmés. Si les Indiens qui servoient de guides étoient fidèles à leur parole & vouloient faire diligence , j'avois lieu d'attendre qu'ils rameneroient les déserteurs avant le soir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon espoir trompé , & à l'approche de la nuit , je pensai qu'il n'étoit pas sûr de laisser au Fort les Otahitiens que je détenois pour ôtages , & en conséquence je fis mener au vaisseau Tubourai Tamaïdé , Obérea & quelques autres Chefs. Cette démarche répandit une consternation générale , & lorsqu'on embarqua les Indiens dans le bateau , plusieurs d'en-

tr'eux, & sur-tout les femmes, parurent fort émues, & témoignèrent leurs appréhensions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, & M. Banks resta au Fort avec quelques autres Otahitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autrement.

ANN. 1769.  
Juillet.

QUELQUES Indiens ramenèrent Webb sur les neuf heures, & déclarèrent qu'ils détiendroient Gibson, le bas-Officier, le Caporal, jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employoient contre moi le moyen que j'avois pris contre eux, mais j'étois allé trop loin pour reculer. Je dépêchai sur le champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de soldats, pour enlever les prisonniers; & je dis à Tootahah qu'il devoit envoyer avec eux quelques-uns de ses Otahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans son entreprise, & enfin, demander en son nom le relâchement des gens de mon équipage, qu'autrement, sa personne en répondroit: il consentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes sans la moindre opposition, & sur les sept heures du matin du 11, il les ramena au vaisseau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avoit prises au bas-Officier & au Caporal, cependant une demi-heure après, on les rapporta au vaisseau, & je mis alors les Chefs en liberté.

LORSQUE je questionnai le bas-Officier sur ce qui étoit arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnoient, ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avoient pas voulu lui rien apprendre sur la retraite des déferteurs, qu'au contraire, ils l'avoient

ANN. 1769.  
Juillet.

troublé dans ses recherches ; qu'en s'en revenant au vaisseau pour y prendre des ordres ultérieurs , ils avoient été saisis tout-à-coup par des hommes armés , qui apprenant la détention de Tootahah , s'étoient cachés dans un bois pour exécuter ce projet ; qu'enfin , ils avoient été attaqués dans un moment défavorable , que les Otahitiens leur avoient arraché les armes des mains , en déclarant qu'ils seroient détenus en prison , jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant , que le sentiment des Indiens n'avoit pas été unanime sur cette violence , que quelques-uns vouloient qu'on les relâchât , & d'autres , qu'on les retînt ; que la dispute s'étant échauffée , ils en étoient venus des paroles aux coups , & qu'enfin , le parti qui opinoit pour la détention avoit prévalu. Il dit encore , que Webb & Gibson furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays , & qu'on les constitua prisonniers , pour servir de nouveaux ôtages à la personne de leur chef ; qu'après quelque débat , ils se décidèrent à renvoyer Webb , pour m'informer de leur résolution , m'assurer que ses compagnons étoient sains & saufs , & m'indiquer un endroit où je pouvois faire parvenir ma réponse. On voit par là , que quelque fâcheuse que fût pour nous la détention des Chefs , je n'aurois jamais recouvré mes gens sans cette précaution. Quand les Chefs renvoyés du vaisseau débarquèrent à terre , on rendit la liberté aux prisonniers du Fort , & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks , ils s'en allèrent tous. A cette occasion , ainsi qu'ils avoient déjà fait dans une autre semblable , ils nous donnèrent des marques de leur joie , par une libéralité que nous

ne méritions guères, ils nous pressèrent beaucoup d'accepter quatre cochons, nous refusâmes absolument de les recevoir en présent, & comme ils persistèrent également à ne pas recevoir quelque chose en échange, nous laissâmes leurs cochons. En interrogeant les déserteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens étoient vrai; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avoient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, & de fixer leur résidence à Otahiti. Comme nous avions transporté de terre tout ce qui étoit au fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau.

---

ANN. 1769,  
Juillet.

TUPIA dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, étoit au nombre des naturels du pays, qui vivoit presque toujours avec nous. Nous avons déjà observé qu'il avoit été premier Ministre d'O-bérea, lorsqu'elle jouissoit de l'autorité Souveraine; il étoit d'ailleurs le principal *Tahowa* ou Prêtre de l'Isle, & par conséquent, il étoit bien instruit des principes & des cérémonies de la religion de son Isle. Il avoit aussi beaucoup d'expérience & de lumières sur la navigation, & il connoissoit particulièrement le nombre & la situation des Isles voisines. Tupia nous avoit témoigné plusieurs fois le desir de s'embarquer avec nous; il nous avoit quitté le 11 avec ses autres compatriotes; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans, qui lui servoit de domestique, & il nous pressa de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageoient à y consentir; en apprenant

ANN. 1769.  
Juillet.

son langage, & en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par là beaucoup plus de connoissances, sur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces peuples, que nous n'en avions puisées pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux jas pour notre petite & notre seconde ancre d'affourche, qui avoient été entièrement rongés par les vers, Tupia dit qu'il vouloit encore aller à terre une fois, & il nous fit signe de l'y faire transporter le soir sur un bateau; il y alla effectivement, & emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avoit envie de montrer à ses amis, & plusieurs bagatelles pour leur donner, en faisant ses adieux.

APRÈS dîner, M. Banks désirant se procurer un dessein du Morai, appartenant à Tootahah à Eparre, je l'y accompagnai, ainsi que le Docteur Solander dans la Pinasse. Dès que nous eûmes débarqué, plusieurs de nos amis vinrent à notre rencontre, d'autres cependant s'absentèrent par repentiment, de ce qui étoit arrivé la veille. Nous marchâmes sur le champ vers la maison de Tootahah, où nous rencontrâmes Obéréa & des Otahitiens qui ne nous étoient pas venus recevoir à la descente à terre; nous eûmes bientôt fait une entière réconciliation, & lorsque nous leur dîmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils nous promirent, que dès le grand matin, ils viendroient nous rendre visite, pour nous faire leurs  
derniers

derniers adieux. Nous trouvâmes aussi Tupia à *Eparre*, nous le ramenâmes avec nous au vaisseau, & il passa la nuit à bord pour la première fois.

ANN. 1769.  
Juillet.

Le lendemain 13 Juillet, le vaisseau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient d'autres Indiens d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre 11 heures & midi, & dès que le vaisseau fut sous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous, & versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste & silencieuse qui avoit quelque chose de très-tendre & de très-intéressant. Les Indiens qui étoient dans les pirogues, sembloient au contraire se disputer à qui pousseroit les plus grands cris; mais il y entroit plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia soutint cette scène avec une fermeté & une tranquillité vraiment admirables; il est vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ses larmes, faisoient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya par *Othéothéa* une chemise pour dernier présent à *Potomäi*, maîtresse favorite de *Tootahah*, il alla ensuite sur la grande hune avec M. Banks, & il fit des signes aux pirogues tant qu'il continua à les voir.

C'EST ainsi que nous quittâmes l'Isle d'*Otahiti* & ses habitans, après un séjour de trois mois; nous vécûmes pendant la plus grande partie de ce tems, dans l'amitié la plus cordiale, & nous nous rendîmes réciproquement toute sorte de bons offices: les petits différens qui survinrent par intervalles, ne firent pas plus



ANN. 1769.  
Juillet.

de peine aux Indiens, qu'à nous-mêmes; ces disputes étoient toujours une suite de la situation & des circonstances où nous nous trouvions, des foiblesses de la nature humaine, de l'impossibilité de nous entendre mutuellement, & enfin, du penchant des Orahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un seul cas, ces brouilleries n'entraînèrent pourtant point de conséquences fatales, & c'est à cet accident, que sont dues les mesures que j'employai, pour en prévenir d'autres pareilles qui pouvoient arriver dans la suite. J'espérois profiter de l'impression qu'auroit faite sur les Indiens la mort de ceux qui avoient péri dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, & je comptois pouvoir séjourner dans l'Isle, sans y répandre du sang. J'ai dirigé sur cela toutes mes démarches pendant le tems que j'y ai demeuré, & je desire sincèrement que les navigateurs qui y aborderont à l'avenir, soient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre, que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits sur-tout par M. Banks, qui étoit infatigable, pour nous procurer des provisions & des rafraichissemens, lorsqu'on pouvoit en avoir; mais sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande consommation que nous en faisons au Fort & au vaisseau, & par l'approche de la saison où les noix de cocos & les fruits à pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des quincailleries & des clous; nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante *pences*, (un peu moins de 4 liv. de France);

mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de 10 ou 12 livres pesant, pour moins d'une hache. Quoique ces peuples missent une très-grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avoient, les femmes trouvèrent une manière beaucoup plus aisée de s'en procurer, qu'en nous apportant des provisions.

ANN. 1769.  
Juillet.

LES meilleurs articles pour le trafic d'*Otaïiti*, sont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries, & avec quelques-unes de ces marchandises, on peut acheter tout ce que possèdent ces Insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches & imprimées; mais une hache d'un demi écu a chez eux plus de valeur, qu'une pièce d'étoffe de vingt she-lins.



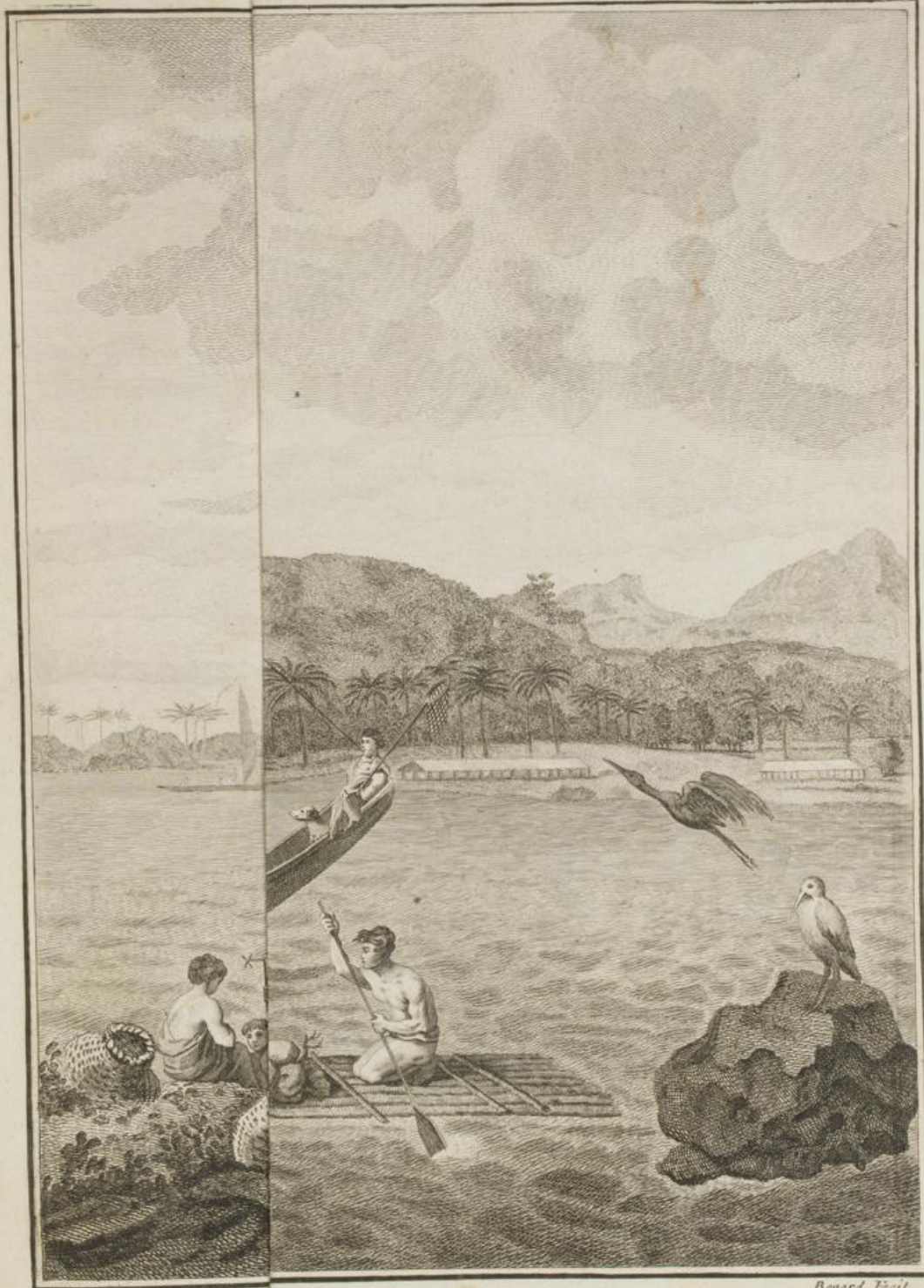


## CHAPITRE XVII.

*Description particulière de l'Isle d'Otahiti, de ses productions & de ses Habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domestique, & amusemens de ces Insulaires.*

**L**E Capitaine Wallis qui découvrit l'Isle d'Otahiti le 9 Juin 1767, a déterminé la longitude de la baie de Port-Royal; nous avons reconnu qu'il ne s'étoit trompé que d'un demi-dégré. D'après un résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur les lieux, nous avons trouvé que la pointe *Vénus*, extrémité septentrionale de l'Isle & pointe orientale de la baie, gisoit au 149<sup>d</sup>. 30' de longitude. L'Isle est environnée par un récif de rochers de corail, qui forme plusieurs baies & ports excellents; le mouillage est assez vaste, & l'eau est assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux; nous avons déjà décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de *Port-Royal*, appelée par les naturels du pays *Matavai*, & qui ne le cède en bonté à aucune autre d'Otahiti, peut facilement être reconnue au moyen d'une très-haute montagne située au milieu de l'Isle, & au sud de la pointe *Vénus*. Pour y entrer, il faut ranger de près la pointe occidentale du récif qui est en face de la pointe *Vénus*, ou prendre le large d'environ un de-

ANN. 1769.  
Juillet.

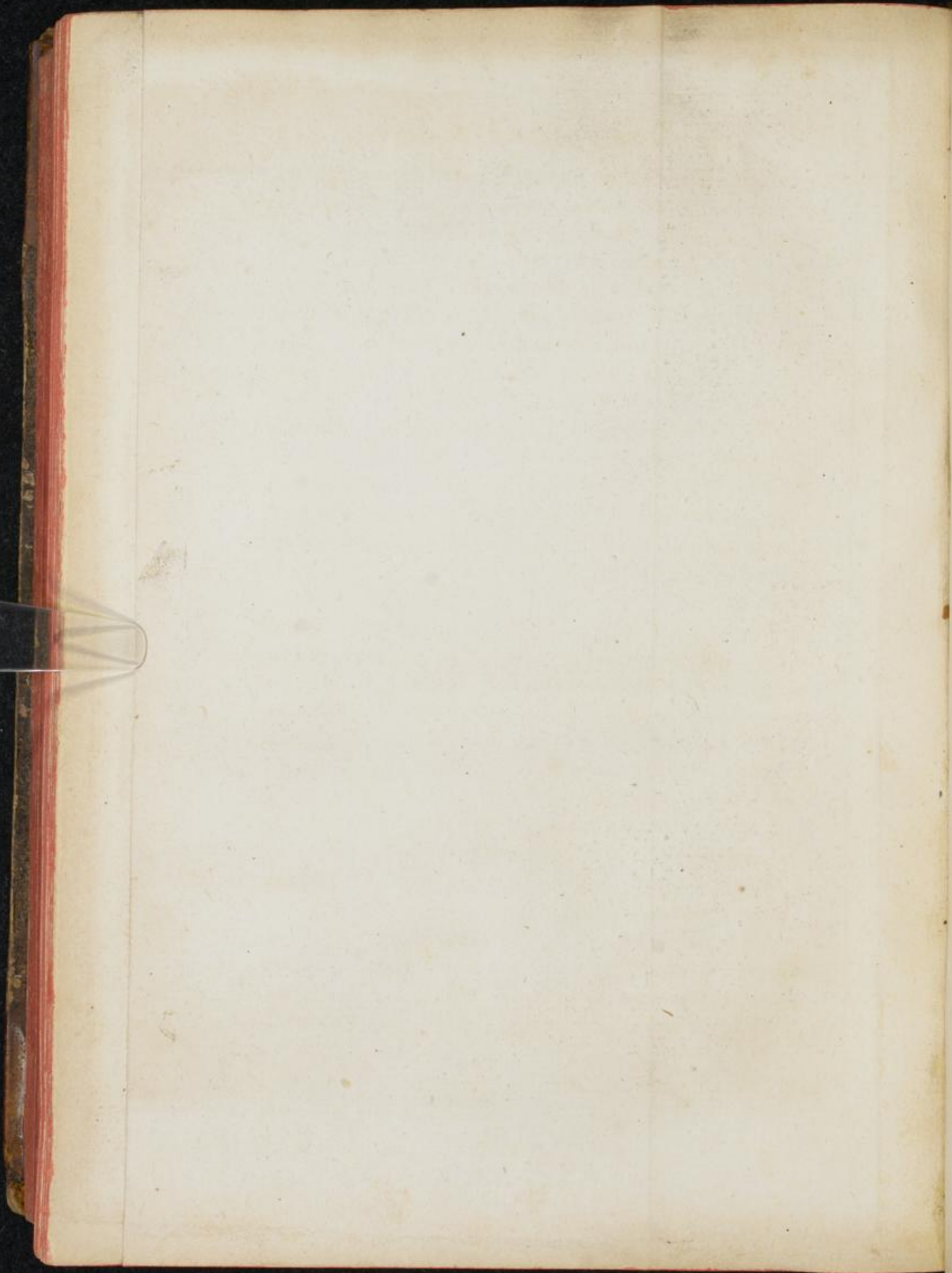


Bonard. Fecit



Vue de l'Isle d'Otaïti et de plusieurs Pirogues

*Benard del.*



mi-  
con  
d'e  
ba  
va  
d  
d  
q  
l  
l  
c  
à  
v  
à

mi-mille, afin d'éviter un petit banc de rochers de corail, sur lequel il n'y a que 2 brasses & demie d'eau. Le meilleur ancrage est au côté oriental de la baie, où la sonde rapporte de 14 à 16 brasses, fond de vase. La côte de la baie est composée d'une belle grève de sable, & par derrière, il coule une rivière d'eau douce, où toute une flotte pourroit faire de l'eau, sans que les vaisseaux s'incommodassent les uns les autres. Il n'y a dans toute l'Isle d'autre bois à brûler, que celui des arbres fruitiers; il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien se brouiller avec eux. On rencontre à l'ouest de cette baie, quelques havres dont nous n'avons pas fait mention; mais comme ils sont contigus à ceux que nous avons tracés, il n'est pas nécessaire d'en donner une description.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

EXCEPTÉ la partie qui borde la mer, la surface du pays est très-inégale; elle s'élève en hauteurs qui traversent le milieu de l'Isle & y forment des montagnes qu'on peut voir à soixante milles de distance. Entre le pied de ces montagnes & la mer, il y a une bordure de terre basse qui environne presque toute l'Isle, & il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutissent directement sur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie suivant les différens endroits, mais elle n'a nulle part plus d'un mille & demi: hors sur le sommet des montagnes, le sol est par-tout extrêmement riche & fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, & couvert d'arbres fruitiers de diverses espèces, qui ont un si épais feuillage & une tige si forte, qu'ils forment

ANN. 1769.  
Juillet.

un bois continu ; quoique la cime des montagnes soit en général stérile & brûlée par le soleil , la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits.

QUELQUES-UNES des vallées & la terre basse qui est située entre le pied des montagnes & la mer , sont les seules parties de l'Isle qui soient habitées , & l'on peut dire qu'elles sont très-peuplées. Les maisons n'y forment pas des villages ; elles sont rangées le long de toute la bordure à environ cinquante verges de distance les unes des autres , & environnées de petites plantations de plane , arbre qui fournit aux Otahitiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'Isle , suivant le rapport de Tupia , qui sûrement la connoissoit très-bien , pouvoit fournir six milles sept cents quatre-vingt combattans , d'où il est facile de calculer quelle étoit la population générale.

Productions: L'ISLE d'*Otahiti* produit des fruits à pain , des noix de cocos , de bananes de treize sortes & les meilleures que nous ayons jamais mangées , des planes ; un fruit assez ressemblant à la pomme , & qui est très-agréable lorsqu'il est mûr , des patates douces , des ignames , du cacao , une espèce d'*arum* , un fruit connu dans l'Isle sous le nom de *Jambu* & que les Insulaires regardent comme le plus délicieux , des cannes de sucre que les habitans mangent crues , une racine de l'espèce du *salep* qu'ils appellent *Pea* ; une plante nommée *Etée* , & dont ils ne mangent que la racine , un fruit appelé par les Naturels du pays *Ahée* , qui croît en gouffe comme la fève & qui lorsqu'il est rôti a une saveur très-ressemblante à celle de la châtaigne ,



un arbre appellé *Wharra*, qu'on nomme *Pandanes* dans les Indes Orientales ; & dont le fruit approche de la pomme de pin , un arbrisseau appellé *Nono* , le *Morinda* qui produit aussi un fruit , une espèce de fougere dont on mange la racine & quelquefois les feuilles , une plante appellée *Theve* , dont on mange la racine. Au reste , il n'y a que la classe inférieure des Otahitiens qui se nourrisse des fruits du *Nono* , de la fougere & du *Theve* ; à moins que ce ne soit dans un tems de disette , ils ne servent pas d'aliments aux autres Insulaires. Tous ces fruits qui composent la nourriture des Otahitiens , sont des productions spontanées de la nature ; ou bien la culture se réduit à si peu de chose , qu'ils semblent exempts de l'anathème général qui porte » que l'homme mangera » son pain à la sueur de son front ». On trouve aussi dans l'Isle le mûrier dont on fait le papier Chinois » *Morus papyrifera* », que les Naturels du pays appellent *Aouta* ; un arbre ressemblant au figuier sauvage des Isles d'Amérique ; une autre espèce de figuier , qu'ils nomment *Matte* ; le *Cordia Sebestina orientalis* , qu'ils appellent *Etou* ; une espèce de Souchet , qu'ils appellent *Moo* ; une espèce de *Tournefortia* , qu'ils appellent *Takeinoo* ; une autre du *Convolvulus poluce* , qu'ils appellent *Eurhe* ; le *Solanum centifolium* , qu'ils appellent *Ebooa* ; le *Calophyllum mophyllum* , qu'ils appellent *Tamannu* ; le *Hibiscus tiliaceus* , appellé par eux *Pocrou* , & qui est une ortie en arbre ; l'*Urtica argentea* , qu'ils appellent *Erowa* , & plusieurs autres plantes dont on ne peut pas faire ici une mention particulière.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

ANN. 1769.  
Juillet.

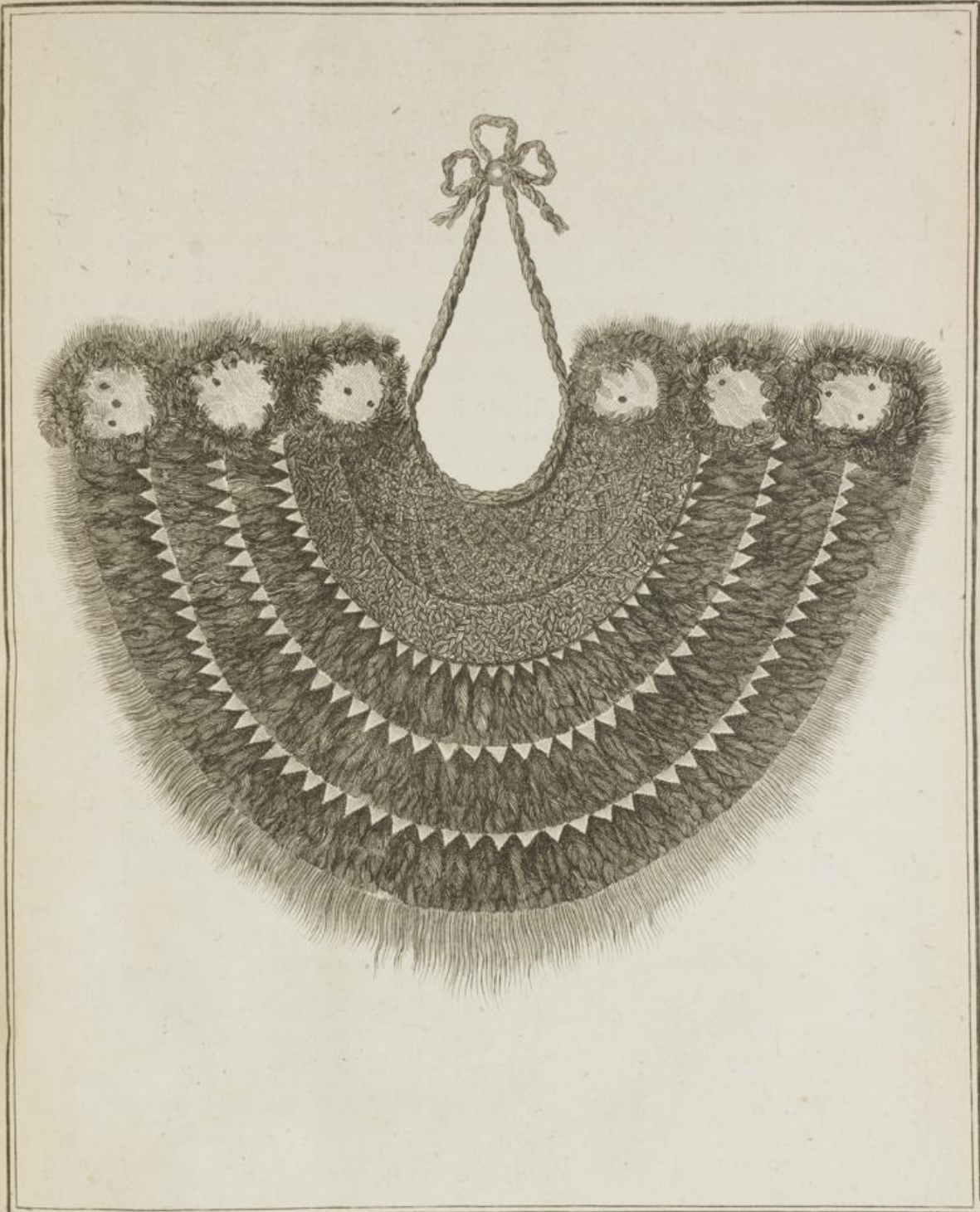
LES Otahitiens n'ont aucune espèce de fruits , jardinage , légumes ou graines d'Europe.

LES cochons , les chiens & la volaille sont les seuls animaux apprivoisés de l'Isle ; excepté les canards , les pigeons , les perroquets , un petit nombre d'autres oiseaux & les rats , il n'y a point d'animaux sauvages ; on n'y trouve aucun serpent & point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces Insulaires une grande quantité d'excellent poisson de toute sorte , qui est de tous leurs aliments celui qu'ils aiment le mieux , & dont la pêche fait leur principale occupation.

Taille , figure & caractère des Insulaires.

LES Otahitiens sont d'une taille & d'une stature supérieure à celle des Européens. Les hommes sont grands , forts , bien membrés & bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avoit six pieds trois pouces & demi ; il étoit habitant d'une Isle voisine appelée *Huaheine*. Les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de notre taille moyenne ; mais celles d'une classe inférieure sont au-dessous , & quelques-unes mêmes sont très-petites : cette diminution dans la stature provient vraisemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes ; de toutes les circonstances qui peuvent affecter la taille , c'est la seule dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang supérieur.

LEUR teint naturel est cette espèce de teint brunclair ou olive , que plusieurs personnes d'Europe préfèrent au plus beau mélange de blanc & de rouge. Il est très-foncé dans les habitans qui sont exposés à  
l'air



Hautse-Col Militaire des Insulaires de la Mer du Sud.

*Benard Del.*

l'ait  
&  
co  
do  
qu  
de  
P  
P  
q  
n  
c  
é  
I  
é  
r

l'air & au soleil ; mais dans ceux qui vivent à l'abri , & sur-tout chez les femmes d'une classe supérieure , il conserve sa nuance naturelle ; leur peau délicate est douce & polie , & ils n'ont point sur les joues les teintes que nous appellons du nom de couleurs. La forme de leur visage est agréable ; les os des joues ne sont pas élevés ; ils n'ont point les yeux creux , ni le front prominent. Le seul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté , est le nez , qui en général est un peu aplati. Leurs yeux , & sur-tout ceux des femmes , sont pleins d'expression , quelquefois étincelants de feu ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi presque sans exception très-égales & très-blanches , & leur haleine est parfaitement pure.

ANN. 1769.  
Juillet.

LES cheveux sont ordinairement noirs & un peu rudes ; les hommes portent leurs barbes de différente manière , cependant ils en arrachent toujours une grande partie , & ils ont grand soin de tenir le reste très-propre. Les deux sexes ont aussi la coutume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles , & ils nous accusoient de mal-propreté pour ne pas faire la même chose. Leurs mouvements sont remplis de vigueur & d'aisance , leur démarche agréable , leurs manières nobles & généreuses , & leur conduite entr'eux & envers les étrangers affable & civile. Il semble qu'ils sont d'un caractère brave , sincère , sans soupçon ni perfidie , & sans penchant à la vengeance & à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ses meilleurs amis ; plusieurs de nous &

ANN. 1769.  
Juillet.

en particulier M. Banks, passèrent souvent la nuit dans leurs maisons au milieu des bois sans être accompagnés de personne, & par conséquent entièrement à leur discrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils sont tous voleurs; mais, à cela près, ils n'ont point à craindre la concurrence d'aucun autre peuple de la terre. Pendant notre séjour à *Otahiti*, nous vîmes cinq ou six personnes semblables à celles que rencontrèrent MM. Banks & Solander, le 24 Avril, dans leur promenade à l'Est de l'Isle. Leur peau étoit d'un blanc mat, pareille au nés d'un cheval blanc; ils avoient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils & les cils blancs, les yeux rouges & foibles, la vue courte, la peau teigneuse, & revêtue d'une espèce de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avoit pas deux de ces hommes qui appartenissent à la même famille, & nous en concluâmes qu'ils ne formoient pas une race, mais que c'étoient plutôt de malheureux individus, rendus anormaux par maladie.

Habillemens,  
parure.

DANS la plupart des pays où les habitans ont des cheveux longs, les hommes ont coutume de les couper courts, & les femmes de tirer vanité de leur longueur. L'usage est cependant contraire à *Otahiti*; les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles, & les hommes, si l'on en excepte les pêcheurs qui sont presque continuellement dans l'eau, les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules, ou les relevent en touffe sur le sommet de la tête.

ILS ont aussi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *Monoe*, qui est une huile exprimée

du coco , dans laquelle ils laissent infuser des herbes & des fleurs odoriférantes ; comme l'huile est ordinairement rance , l'odeur est d'abord très-désagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud , sans connoître l'usage des peignes , ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine , que les enfans & la populace mangent quelquefois. Cet usage dégoûtant est entièrement différent du reste de leurs mœurs. Leur délicatesse & leur propreté à d'autres égards , sont presque sans exemple , & ceux à qui nous donnâmes des peignes , se débarrassèrent bientôt de leurs poux , avec un empressement qui nous fit voir qu'ils n'avoient pas moins d'aversiion que nous pour cette vermine.

ANN. 1769.  
Juillet.

ILS impriment sur leurs corps des taches , suivant l'usage de plusieurs autres parties du monde , ce qu'ils appellent *Tattoo*. Ils piquent la peau , aussi profondément qu'il leur est possible sans en tirer du sang , avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame est composée d'un os ou d'une coquille , qu'on a ratissé pour l'amincir , & qui est d'un quart de pouce à un pouce & demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës , qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt , suivant la grandeur de l'instrument : lorsqu'ils veulent s'en servir , ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles , & qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée , & en frappant à

ANN. 1769.  
Juillet.

petits coups sur le manche qui porte la lame, avec un bâton, ils percent la peau, & impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable : l'opération est douloureuse, & il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes, lorsqu'ils ont douze à quatorze ans ; on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures suivant le caprice des parents, ou peut être suivant le rang qu'ils occupent dans l'Isle. Les hommes & les femmes portent ordinairement une de ces marques, dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied & de la main, & souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des carrés, des cercles, des demi-lunes & des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens ou différens autres dessins peints sur les bras & les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avoient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de profusion ; les deux sexes les portent couvertes d'un noir foncé, au-dessus duquel ils tracent différens arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses-côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, & des lignes dentelées & non pas droites en forment la circonférence. Ces figures sur les fesses leur donnent de la vanité, & les hommes & les femmes les montrent avec un mélange d'ostentation & de plaisir, il nous est impossible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité & de leur courage à supporter la douleur : en général, ils ne pei-





Emouchoir des Otahitiens avec ses manches .

*Bourd. Del.*

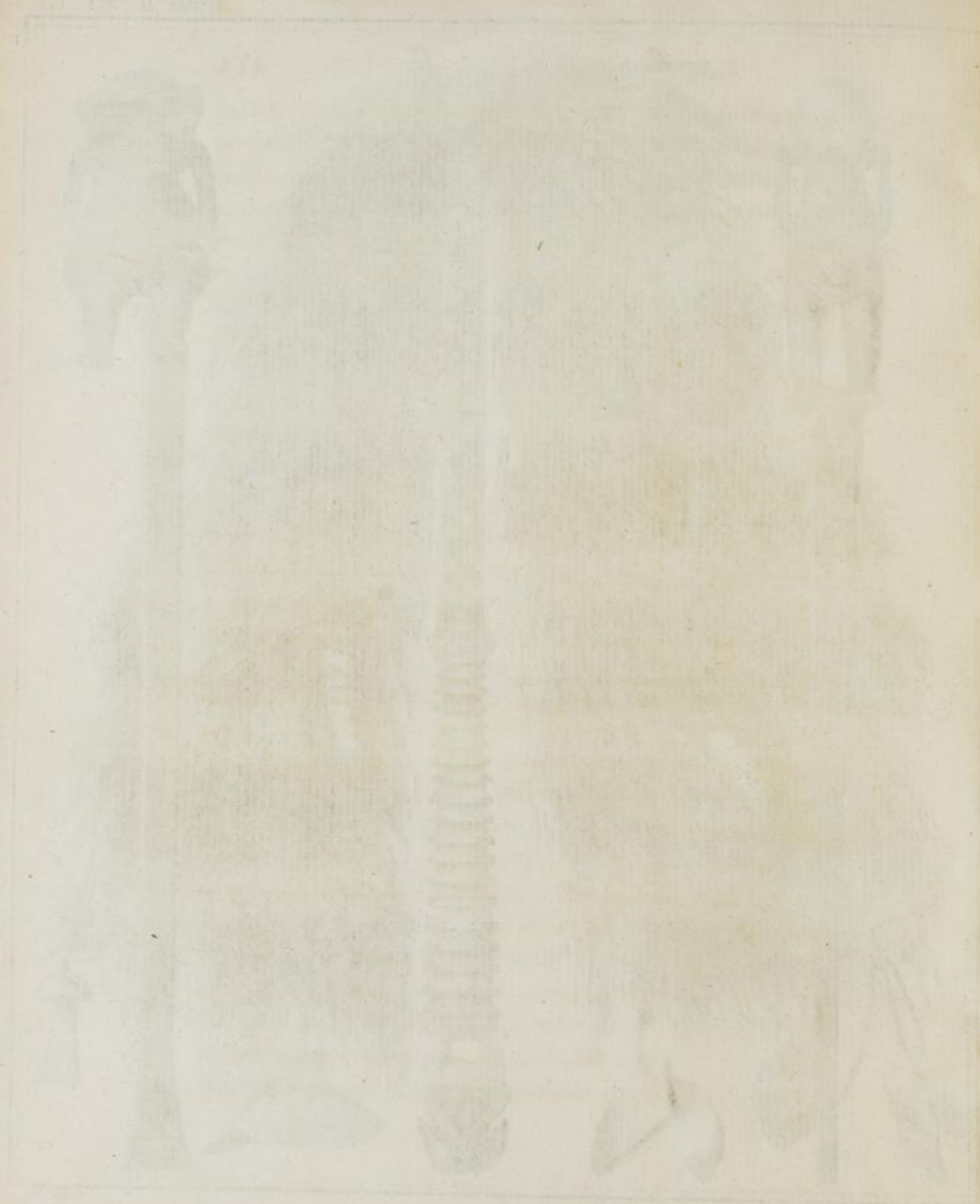


Illustration des églises de la ville de Paris

gn  
ex  
pl  
ta  
d  
n  
v  
s  
c  
f  
c  
r

gnent point leur visage, & nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avoient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une dentelure profonde dans les bords, ce qui imitoit imparfaitement la flamme; mais on nous apprit qu'ils venoient d'une Ile voisine appellée *Noouoora*, & qu'ils n'étoient pas originaires d'*Otahiti*.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

M. Banks a vu faire l'opération du *Tatow* sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servirent les Indiens dans cette occasion avoit trente dents : ils firent plus de cent piquures dans une minute, & chacune entraînoit après soi une goutte de sérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart-d'heure avec le plus ferme courage; mais, bientôt accablée par les nouvelles piquures qu'on renouvelloit à chaque instant, elle ne put plus les supporter; elle éclara d'abord en plaintes, elle pleura ensuite, & enfin poussa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui faisoit l'opération de la suspendre; il fut pourtant inexorable, & lorsqu'elle commença à se débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'apaisoient en la flattant, & d'autrefois la grondoient & la battoient même lorsqu'elle redoubloit ses efforts pour échapper. M. Banks resta une heure dans une maison voisine, pour examiner l'opération qui n'étoit pas finie, lorsqu'il s'en alla; cependant on ne la fit que d'un côté, l'autre avoit déjà été gravé quelque tems auparavant, & il restoit à imprimer sur les reins ces arcs

ANN. 1769.  
Juillet.

dont ils font plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur leur corps, & dont l'opération est la plus douloureuse.

IL est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des signes de distinction ; je n'ai vu aucun Otahitien, homme ou femme qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi peint. Peut-être cet usage a-t-il sa source dans la superstition. Cette conjecture est d'autant plus probable, qu'il ne produit aucune avantage visible, & que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayons demandé la raison à plusieurs centaines d'Indiens, nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumière sur ce point.

LEUR habillement est composé d'étoffe & de natte de différentes espèces, que nous décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les tems secs un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau ; & dans les tems de pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverses manières, suivant leurs caprices ; car il n'est point taillé en forme régulière, & il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble. L'habillement des femmes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de largeur & onze de long qu'elles enveloppent plusieurs fois autour des reins, de manière qu'elle pend en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe ; on l'appelle *Parou*. Les deux ou trois autres pièces d'environ deux verges & demie de long & d'une de large, ont chacune un trou dans le milieu ; elles les mettent

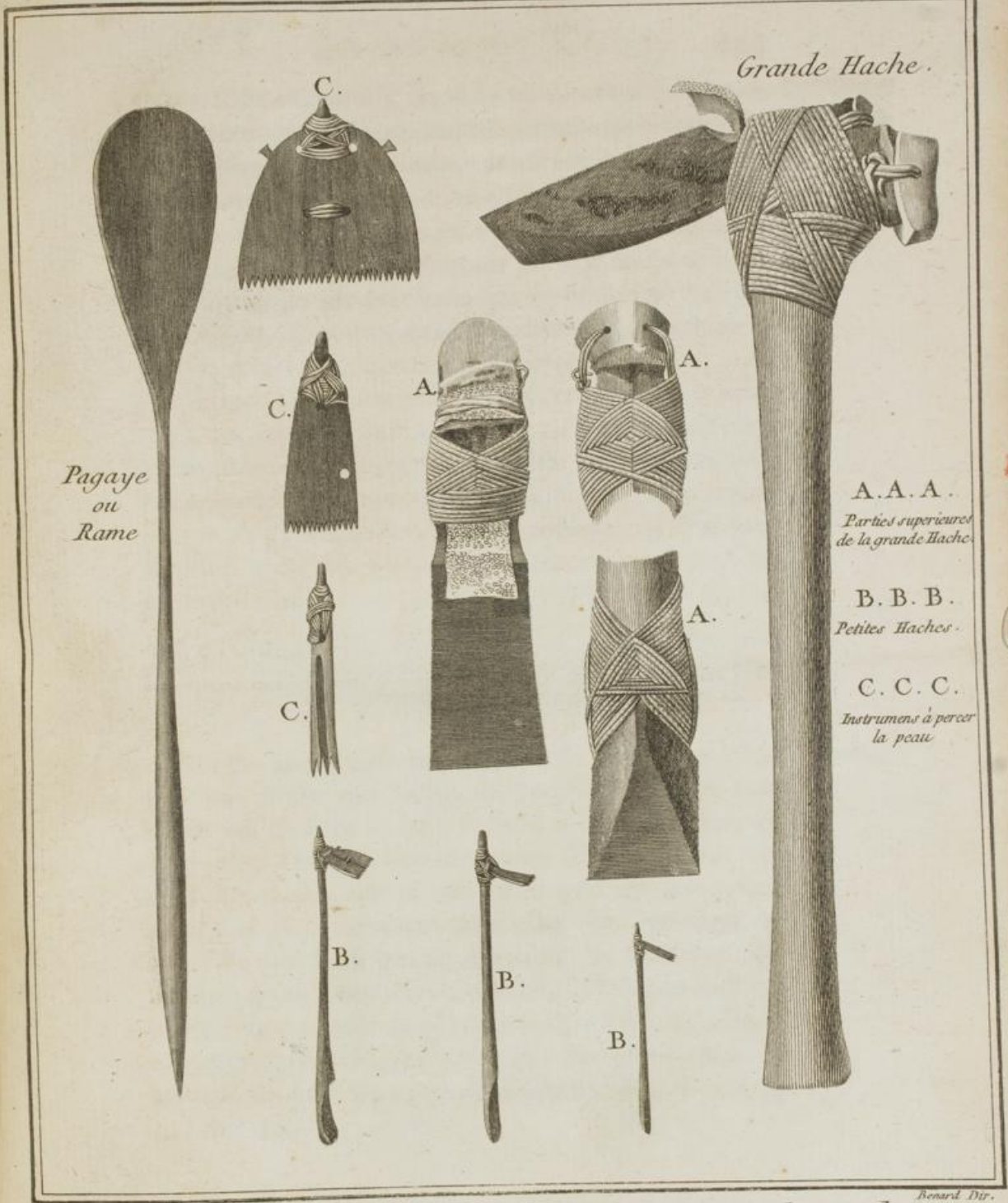
l'une sur l'autre, & passant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant & derrière en scapulaire qui, étant ouvert par les côtés, laissent le mouvement du bras en liberté; les Otahitiens donnent à ces pièces le nom de *Tebuta*: ils les rassemblent autour des reins, & les serrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble exactement à celui des habitans du Pérou & du Chili, & que les Espagnols appellent *Poucho*. L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de laisser pendre en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la passent autour de leur cuisses en forme de culote, & on la nomme alors *Maro*: tel est le vêtement des Otahitiens de toutes les classes, & comme il est universellement le même quant à la forme, les hommes & les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux plusieurs pièces d'étoffe de huit ou dix verges de long & de deux ou trois de large; quelques-uns en laissent flotter une grande pièce sur les épaules, comme une espèce de manteau; & si ce sont de très-grands personnages, & qu'ils veulent paroître avec pompe, ils en mettent deux de cette manière. Le peuple de la classe inférieure, qui n'a d'étoffe que la petite quantité que lui en donnent les tribus & les familles dont il dépend, est obligé d'être habillé plus à la légère. Dans la chaleur du jour il va presque nud, les femmes n'ont qu'un mince jupon, & les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure est toujours incommode &

ANN. 1769.  
Juillet.

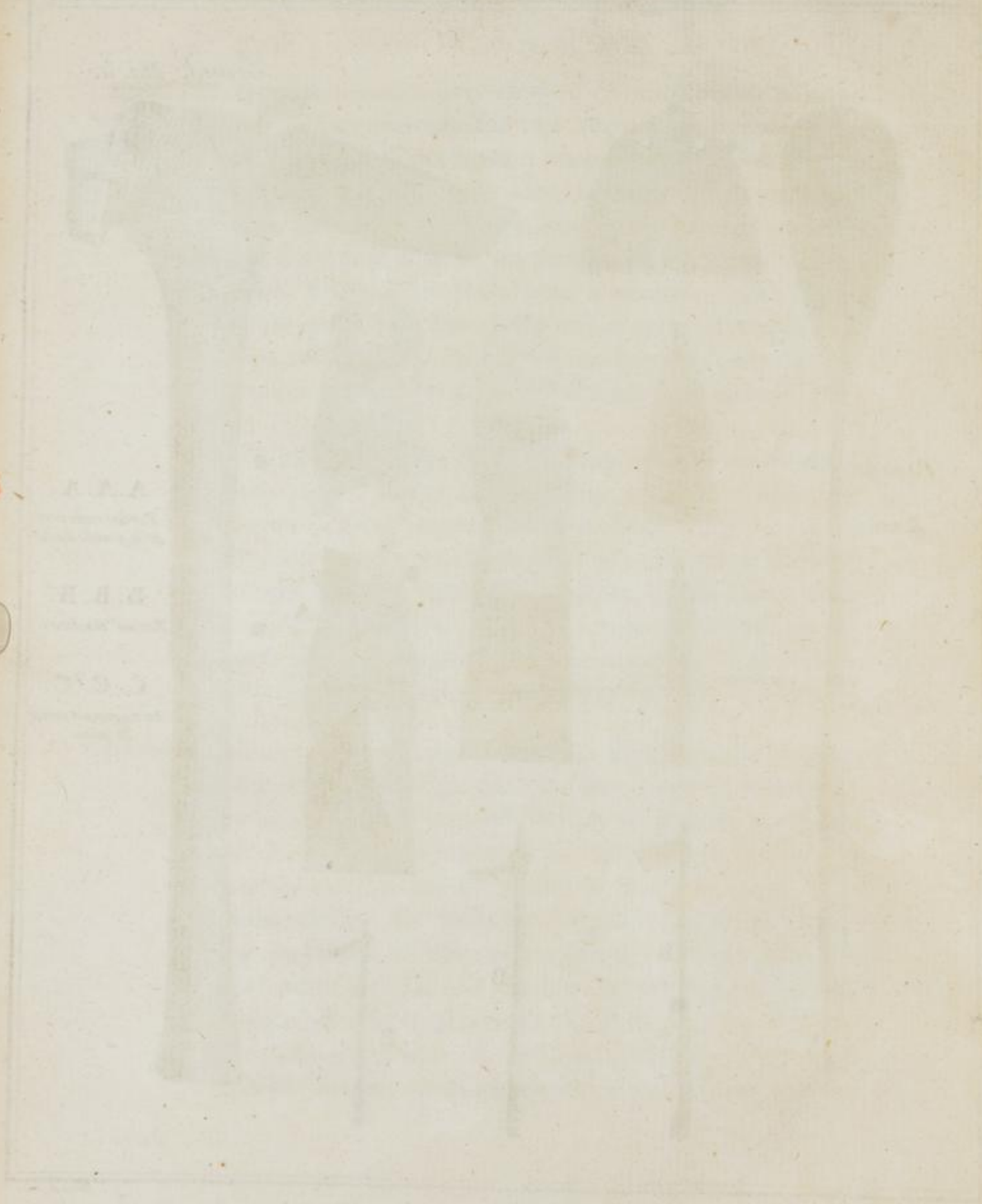
ANN. 1769.  
Juillet.

sur-tout dans un pays chaud , où elle consiste à mettre une couverture sur une autre , les femmes d'un certain rang se découvrent toujours vers le soir jusqu'à la ceinture , & elles se dépouillent de tout ce qu'elles portent sur la partie supérieure du corps , avec aussi peu de scrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorsque les chefs nous rendoient visite , quoiqu'ils portassent sur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en falloit , pour habiller douze hommes , ils avoient d'ordinaire le reste du corps entièrement nud.

LEURS jambes & leurs pieds ne sont point couverts , mais ils garantissent leur visage du soleil au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de cocos qu'ils font dans quelques minutes lorsqu'ils en ont besoin ; ce n'est pourtant pas-là toute leur coëffure : les femmes , en outre , portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *Tomou* , & qui leur sied beaucoup mieux. Le *Tomou* est composé de cheveux , tressés en fils qui ne sont guères plus gros que de la soie à coudre. M. Banks en a des pelotons qui ont plus d'un mille de long sans un seul nœud. Ils entortillent en très-grande quantité ces cheveux autour de la tête , & d'une manière qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portoit cinq ou six pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente espèce , & en particulier du jasmin du Cap , dont ils ont toujours une grande quantité plantée près de leur maison. Les hommes qui , comme je l'ai observé , relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête , y mettent quelquefois la plume de la queue



Instrumens des Insulaires de la Mer du Sud.



Architectural drawing of a classical building facade.

q  
 u  
 f  
 v  
 c  
 c  
 v  
 c  
 f  
 l  
 F  
 r  
 c  
  
 r  
 v  
 d  
 p



queue d'un oiseau du Tropique; d'autrefois ils portent une espèce de guirlande bisarre, composée de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de plane ou collées avec de la gomme sur du bois. Ils portent aussi une sorte de perruque faite de cheveux d'hommes & de poils de chien, ou peut-être de filasses de noix de cocos, attachés sur un rézeau qui se place sous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle est suspendue par derrière. Excepté les fleurs, les Otahitiens connoissent peu d'autres ornements; les deux sexes ont des pendants d'oreilles, mais d'un seul côté. Lorsque nous arrivâmes dans l'Isle, ils employoient pour cela de petites coquilles, des cailloux, graines, pois rouges ou petites perles, dont ils enfilent trois dans un cordon; mais nos quincailleries servirent bientôt feules à cet usage.

ANN. 1769.  
Juillet.

LES enfants sont entièrement nus; les filles vont dans cet état jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, & les garçons jusqu'à celui de six ou sept.

NOUS avons déjà eu occasion de parler des maisons ou plutôt des huttes de ce peuple, elles sont toutes bâties dans le bois entre la mer & les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs cases, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles sont couvertes ne pourrisse par l'eau qui dégoutteroit des branches, de manière qu'en sortant de sa cabane, l'Otahitien se trouve sous un ombrage le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer; ce sont par-tout des bocages de fruit à pain & de noix de cocos sans broussailles, & entre-

Maisons.

ANN. 1769.  
Juillet.

coupés de chaque côté par des sentiers qui conduisent d'une habitation à l'autre. Rien n'est plus délicieux que ces ombrages dans un climat si chaud, & il est impossible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de broussailles, on y goûte la fraîcheur; un air pur y circule librement; & les maisons n'ayant point de murailles, elles reçoivent le zéphir & les vents du côté qu'ils soufflent. Je vais donner une description particulière d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur; comme la structure est la même par-tout, on pourra delà se former une idée exacte de celles qui sont plus étendues ou qui le sont moins.

LE terrain qu'elle occupe est un parallélograme de vingt-quatre pieds de longueur & de onze de large; il y a un toit dressé sur trois rangées de colonnes ou de poteaux parallèles entr'eux, un de chaque côté & l'autre au milieu; cette couverture est composée de deux côtés plats inclinés l'un vers l'autre, & qui se terminent en faîte comme nos maisons d'Angleterre couvertes de chaume. Sa plus haute élévation dans l'intérieur est de neuf pieds, & les bords de chaque côté du toit retombent en bas à environ trois pieds de terre; au-dessous, la cabane est entièrement ouverte, ainsi qu'aux deux extrémités jusqu'au sommet du faîte. Le toit est couvert de feuilles de palmier; du foin répandu sur la surface de la terre à quelques pouces de profondeur, forme le plancher; & par-dessus ils étendent des nattes sur lesquelles ils s'assoient pendant le jour & dorment pendant la nuit. Dans quelques ha-

bitations pourtant , il y a un siege qui sert seulement au maître de la famille , & si l'on y ajoute quelques petits billots creusés dans la partie supérieure & qui leur servent d'oreillers , ils n'ont point d'autres meubles.

ANN. 1769.  
Juillet.

LA hutte est destinée principalement à y passer la nuit ; car , à moins qu'il ne pleuve , ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voisin. Les habillements qu'ils portent pendant le jour , leur servent de couverture pendant la nuit ; le plancher est le lit commun de tout le ménage , & il n'y a aucune séparation. Le maître de la maison & sa femme se couchent au milieu ; & près d'eux les gens de la famille qui sont mariés , ensuite les filles qui ne le sont pas , & à peu de distance les garçons ; les serviteurs ou *toutous* , comme les appellent les Otahitiens , dorment à la belle étoile , lorsqu'il ne tombe point de pluie ; & dans ce cas , ils se réfugient sous les bords de l'habitation.

IL y a des huttes d'une autre espèce , appartenantes aux chefs & moins ouvertes ; elles sont plus petites que les autres , & construites de manière qu'ils les transportent sur leurs pirogues d'un endroit à l'autre , & les dressent comme des tentes dans l'occasion. Elles sont enfermées par les côtés avec des feuilles de cocos , qui ne les bouchent pas assez exactement pour empêcher l'air d'y entrer ; le chef & sa femme vont y coucher seuls.

LES Otahitiens ont d'autres maisons beaucoup plus grandes , qui ne sont pas bâties pour un seul chef ou

ANN. 1769,  
Juillet.

une seule famille, mais pour servir d'assemblée ou de retraite à tous les habitans d'un canton : quelques-unes de celles-ci ont deux cents pieds de long, trente de large & vingt d'élévation jusqu'au faite ; elles sont construites & entretenues aux frais communs du district pour lequel elles sont destinées, & elles ont à un des côtés une vaste place environnée de petites palissades.

Ces maisons ainsi que celles des familles particulières n'ont point de murailles ; ce peuple n'a pas besoin de lieu retiré ; il n'a aucune idée de l'indécence, & il satisfait en public ses desirs & ses passions, avec aussi peu de scrupule que nous appaisons notre faim, en mangeant avec nos parens & nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles ; il n'est pas besoin de remarquer que la conversation de ces Insulaires roule principalement sur ce qui est la source de leurs plus grands plaisirs, & que les deux sexes y parlent de tout sans retenue & dans les termes les plus simples.

Nourriture.

LES végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déjà dit, qu'excepté les cochons, les chiens & la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoisés ; & ceux-là mêmes n'y sont pas en grande quantité. Lorsqu'un chef tue un cochon, il le partage presque également entre ses sujets ; & comme ils sont très-nombreux, la portion qui revient à chaque individu dans ces festins qui n'arrivent pas souvent est nécessairement très-petite. Les Otahitiens du commun se régalent plus fréquemment avec des chiens

& de la volaille ; je ne puis pas vanter beaucoup la faveur de leur volaille , mais nous convinmes tous qu'un chien de la mer du Sud étoit presqu'aussi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût , parce qu'ils se nourrissent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces Insulaires beaucoup de poissons de toute espèce ; ils mangent crus les plus petits qu'ils attrapent , comme nous mangeons les huitres , & ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment passionnément les écrevisses de mer , les cancre & les autres coquillages qu'ils trouvent sur la côte. Ils ne mangent pas seulement les insectes de mer , mais encore ce que les marins Anglois appellent *Blubbers* , quoiqu'ils soient si durs qu'il faille les laisser pourrir , avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur servent d'aliments , le fruit à pain est le principal , & pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine qu'à grimper sur un arbre. Cet arbre n'est pas tout-à-fait une production spontanée de la nature , mais l'Otahitien qui dans sa vie en plante une dizaine , ce qui exige un travail d'une heure , remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains & de la génération à venir , aussi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés qui laboure pendant le froid de l'hiver , moissonne à la chaleur de l'été , toutes les fois que reviennent ces saisons , & qui , après avoir nourri sa famille , trouve moyen de laisser à ses enfants de l'argent & du bien.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

IL est vrai qu'ils n'ont pas toute l'année du fruit à pain , mais les noix de cocos , les bananes , les

planes & beaucoup d'autres fruits suppléent à ce défaut.

ANN. 1769.  
Juillet.

ON imagine bien que la cuisine chez ce peuple n'est pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manières de faire cuire leurs aliments; l'une de les griller & l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque chose est si simple, qu'il n'est pas besoin de la détailler ici. Nous avons déjà parlé de leur manière de cuire au four (a) dans la description du repas que nous prépara Tupia. Ils apprêtent ainsi fort bien les cochons & les gros poissons, & suivant nous ils sont plus succulents & plus également cuits, que dans nos meilleures cuisines d'Europe. Ils cuisent aussi du fruit à pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit; il s'adoucit alors & devient assez semblable à une pomme de terre parbouillie, sans être pourtant aussi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure espèce. Ils apprêtent le fruit à pain de trois manières, ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de cocos, & le réduisent en pâte avec un caillou; d'autre fois ils le mêlent avec des fruits du plane murs, ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *Mahie*.

LE mahie supplée au fruit à pain, lorsque la saison ne leur permet pas d'en avoir du frais, voici comment ils le font.

ILS cueillent le fruit avant qu'il soit parfaitement mûr, & après l'avoir mis en tas, ils le couvrent exac-

(a) Voyez la page 405.

tement avec des feuilles : dans cet état il subit une fermentation & devient d'une douceur désagréable ; ils en ôtent tout le trognon & jettent ensuite le reste dans un trou qui est creusé pour cet effet , ordinairement dans les habitations : ce creux est garni proprement d'herbe au fond & dans les côtés, ils couvrent le tout de feuilles & de grosses pierres ; il éprouve alors une seconde fermentation, prend un goût aigret , & se conserve ensuite pendant plusieurs mois. Ils le tirent du trou à mesure qu'ils en ont besoin ; & après l'avoir mis en boule , & l'avoir enveloppé de feuilles, ils le font cuire dans leur espèce de four ; il se garde cinq ou six semaines ainsi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid & chaud, & c'est communément un des mets de tous leurs repas ; il étoit pour nous d'un goût aussi désagréable qu'une olive fraîche, lorsqu'on en mange pour la première fois.

---

ANN. 1769.  
JUILLET.

LE mahie se fait comme la biere par fermentation, & quelquefois, ainsi que dans nos brasseries, l'opération manque sans qu'on puisse en déterminer la cause ; il est donc très-naturel que ce peuple grossier joigne des idées & des cérémonies superstitieuses à ce travail. Les vieilles femmes en sont chargées le plus souvent ; excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, & même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie de la maison où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertance une des feuilles qui étoit sur la pâte. La vieille femme qui présidoit à ces mystères lui dit que

ANN. 1769.  
Juillet.

L'opération manquoit, & dans un transport de douleur & de défespoir elle découvrit le trou sur le champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avoit causé, mais il se consola, parce qu'il eut occasion d'examiner par-là la manière dont les Otahitiens procèdent à cette grande œuvre, qu'il n'auroit peut-être pas pu connoître autrement.

TELS sont leurs aliments auxquels l'eau salée, qu'il emploient dans tous leurs repas, sert de sauce universelle. Ceux qui vivent près de la mer vont en puiser lorsqu'ils en ont besoin, & ceux qui habitent à quelque distance, la conservent dans des vases de bambous qu'ils dressent pour cet usage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre sauce que l'eau salée, ils en font une seconde avec l'amande de la noix de cocos qu'ils laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle se dissolve en pâte assez ressemblante à du beurre, & qu'ils pétrissent ensuite avec de l'eau salée. La saveur de cette sauce est très-forte & nous parut très-désagréable, lorsque nous en goûtâmes pour la première fois; quelques-uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la suite si mauvaise, & même ils la préféroient à celle que nous employions dans nos repas, sur-tout quand elle étoit mêlée avec le poisson. Les Otahitiens sembloient la regarder comme une friandise, & ils ne s'en servoient point dans leurs repas ordinaires; soit parce qu'ils imaginent que c'est prodiguer mal-à-propos la noix de coco; ou que, lors de notre séjour dans l'Isle, elles ne fussent pas assez mûres pour cela.

EN général, l'eau & le jus de la noix de coco forment



ment toute leur boisson. Ils ignorent heureusement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enivrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitans de quelq'autres pays font de l'opium, du bétel ou du tabac. Quelques-uns des Insulaires burent librement de nos liqueurs fortes & s'enivrèrent de tems en tems; mais ceux qui tombèrent dans l'yvresse étoient si peu disposés à réitérer la même débauche, que par la suite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boisson qui les avoit mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enyvrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *Ava, ava*. Cette plante n'étoit pas dans sa maturité lorsque nous étions à *Otahiti*, de manière que nous n'avons vu aucun exemple de ces effets; & puisqu'ils regardent l'yvrognerie comme une chose honteuse, ils nous auroient probablement caché toutes les circonstances où ils s'y seroient livrés pendant notre séjour. Ce vice est presque particulier aux chefs & aux personnes d'un rang distingué, qui se disputent à qui boira le plus grand nombre de coups, & chaque coup est d'environ une pinte. Ils ont grand soin que les femmes ne goûtent point de ce jus enyvrant.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

ILS n'ont point de tables, mais leurs repas se font avec beaucoup de propreté; leurs mets sont trop simples & en trop petit nombre, pour qu'il y règne de l'ostentation: ils mangent ordinairement seuls; cependant lorsqu'un étranger leur rend visite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une des-

ANN. 1769.  
Juillet.

cription particulière du repas d'un de leurs principaux personnages.

IL s'asseoit sous un arbre voisin ou au côté de sa maison qui est à l'ombre, & on étend proprement sur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit à pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient sa provision, & deux coques de noix de cocos, l'une remplie d'eau salée, & l'autre d'eau douce; la chair ou le poisson sont tout apprêtés & enveloppés de feuilles. Les gens de sa suite qui ne sont pas en petit nombre s'asseoient autour de lui, & lorsque tout est prêt, il commence par laver ses mains & sa bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répète presque continuellement pendant le repas; il tire ensuite du panier une partie de sa provision qui est composée ordinairement d'un ou deux petits poissons, de deux ou trois fruits à pain, de quatorze ou quinze bananes mûres, ou de six ou sept pommes. Il prend d'abord la moitié d'un fruit à pain, qu'il pèle & dont il arrache la chair avec ses ongles; il en met dans sa bouche autant qu'elle en peut contenir, & pendant qu'il la mâche, il prend un de ses poissons qu'il morcele dans de l'eau salée, & il place l'autre ainsi que le reste du fruit à pain sur les feuilles qui sont étendues devant lui; il empoigne ensuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poisson qui a été mis dans l'eau salée, & il le suce dans sa bouche de manière à en exprimer autant d'eau qu'il est possible: il en fait de même sur les autres morceaux, & entre chacun d'eux, au moins ordinaire-

ment, il hume un peu d'eau salée, qu'il puise dans une coque de noix de coco ou dans le creux de sa main. Sur ces entrefaites un des gens de sa suite prépare une noix de coco verte, en détachant l'écorce extérieure avec ses dents, opération qui paroît très-surprenante à un Européen; mais elle est si peu difficile que plusieurs de nous en vinrent à bout avant notre départ de l'Isle, quoique auparavant ils pussent à peine casser une noisette. Lorsque le Maître veut boire, il prend la noix de coco ainsi préparée, & en y faisant un trou avec son doigt ou avec une pierre, il suce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé son fruit à pain & ses poissons, il passe aux fruits du plane dont il ne fait de chacun qu'une bouchée, quoiqu'il soit aussi gros qu'un pudding noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne soient pelées; pour cela un de ses domestiques ramasse à terre une des coquilles qui y sont toujours en quantité, & la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais si mal-adroitement qu'il emporte une grande partie du fruit. Si, au lieu de poisson, son repas est composé de viande, il doit avoir pour la couper quelque instrument qui lui tienne lieu de couteau; dans ce cas, on lui présente un morceau de bambou qu'il partage transversalement avec ses ongles, & il découpe sa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle quelques personnes de sa suite sont occupées à piler du fruit à pain avec un caillou sur un tronçon de bois. Lorsque le fruit à pain est pilé de cette manière & arrosé d'eau de tems en tems, il se réduit à la consistance d'une pâte molle;

---

ANN. 1769.  
Juillet.

ANN. 1769.  
Juillet.

on le met alors dans un vase assez ressemblant à un baquet de boucher : on y mêle quelquefois de la banane ou du mahie, suivant le goût du maître, en y versant de l'eau de tems en tems & en l'exprimant ensuite avec la main. Le fruit à pain ainsi préparé, ressemble assez à un flan épais; on en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui, il l'hume, comme nous fucerions une gelée, si nous n'avions point de cuillère pour la porter à la bouche. Le repas finit alors, & le maître se lave encore les mains & la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il a laissé, & on nettoie les noix de cocos.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'alimens dans un seul repas : j'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits à pain, dont chacun étoit plus gros que les deux poings; quatorze ou quinze fruits du plane ou bananes, qui avoient six ou sept pouces de long & quatre ou cinq de circonférence, & près d'une quarte de fruit à pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire qu'à peine voudra-t-on le croire; & je ne l'aurois pas rapporté si je n'en avois d'autres garants que moi-même; mais MM. Banks & Solander, & plusieurs de nos Officiers, en ont été témoins oculaires, & ils savent que j'interpelle leur témoignage dans cette occasion.

Il est très-surprenant que ce peuple qui aime passionnément la société & sur-tout celle des femmes, s'en interdise les plaisirs dans les repas, quoique ce soit sur-

tout à table que toutes les autres Nations, policées & sauvages, aiment à jouir des agrémens de la société. Nous avons souvent recherché comment les repas, qui par-tout ailleurs rassemblent les familles & les amis, les isolent à *Otahiti*, & nous n'avons jamais rien pu apprendre sur cette matière : ils mangent seuls, disent-ils, parce que cela est convenable ; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il est convenable de manger seul. Telle est cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignent la plus grande répugnance & même de l'aversion de ce que nous mangeons en société, sur-tout avec nos femmes, & des mêmes mets. Nous pensâmes d'abord que cette étrange singularité provenoit de quelque opinion superstitieuse ; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous observâmes aussi dans cette coutume quelques caprices que nous fûmes aussi embarrassés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'asseoir avec nous à table, lorsque nous dînions en compagnie ; elles alloient pourtant cinq ou six ensemble dans les chambres des domestiques, & y mangeoient de bon cœur tout ce qu'elles pouvoient trouver : j'en ai cité un exemple plus haut, & lorsque nous les y attrapions elles n'étoient point déconcertées. Si quelqu'un de nous se trouvoit seul avec une femme elle mangeoit quelquefois avec lui ; mais alors elle témoignoit combien elle seroit fâchée que cette action fût connue, & exigeoit toujours par avance les sermens les plus forts de garder le secret.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

ANN. 1769.  
Juillet.

DANS leurs familles, deux freres & même deux sœurs, ont chacun leur panier séparé, ainsi que les provisions & l'appareil de leurs repas; lorsqu'ils vinrent nous rendre visite pour la première fois dans nos tentes, ils apportent tous un panier où étoient leurs aliments; & quand nous nous asseyions à table ils sortent, se plaçoient à terre à deux ou trois verges de distance les uns des autres; & en se tournant le dos, chacun prenoit son repas de son côté, sans proférer un seul mot.

LES femmes ne s'abstiennent pas seulement de manger avec les hommes & de prendre les mêmes aliments, leur nourriture est encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui après avoir préparé les provisions vont les déposer dans un hangar séparé, & assistent à leurs repas.

QUOIQU'ES les Otahitiens ne mangeassent pas ensemble & ne voulussent pas s'asseoir à notre table, lorsque nous allions voir dans leurs maisons ceux que nous connoissions particulièrement, ils nous ont souvent engagés à dîner avec eux, & dans ces occasions nous avons plusieurs fois mangé au même panier & bû au même vase. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offensées de cette liberté; & s'il nous arrivoit de toucher à leurs provisions, & même au panier qui les contenoit, sur le champ elles jettoient le tout fort loin.

LES Otahitiens d'un moyen âge & d'un rang distin-

gué, dorment ordinairement après les repas & dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolents, & ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir & manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, & les jeunes garçons & les petites filles restent éveillés pendant tout le jour, par l'activité & l'effervescence naturelle de leur âge.

---

ANN. 1769.  
Juillet.  
Vie domestique & amusemens.

EN rapportant les incidens qui nous arriverent pendant notre séjour dans l'Isle, j'ai déjà parlé par occasion de leurs amusemens, & en particulier de leur musique, danse, combat de lutte & maniement de l'arc ; ils se disputent aussi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une flèche, comme ils ne visent point à un but, mais à la plus grande distance ; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pousser le plus loin possible, mais à frapper une marque qui est fixée : cette javeline est d'environ neuf pieds de long ; le tronc d'un plane, placé à environ vingt verges de distance, sert de but.

LES flûtes & les tambours sont les seuls instrumens de musique qu'ils connoissent ; les flûtes sont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long ; & , comme nous l'avons déjà dit, elles n'ont que deux trous & par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils ne semblent avoir composé jusqu'ici qu'un air : ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche & le doigt du milieu de la droite.

Le tambour est composé d'un tronc de bois de for-

ANN. 1769.  
Juillet.

me cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts & recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer : ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, & ils ne connoissent point la maniere d'accorder ensemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent ensemble ; ils prennent une feuille qu'ils roulent & qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte, ils la raccourcissent ou ils l'allongent, comme on tire les tuyaux des télescopes, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paroît juger avec beaucoup de délicatesse.

Ils joignent leurs voix à celle de ces instrumens, & comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improvisent en chantant : ils appellent *pehai* ou chanson chaque distique ou couplet : ces vers sont ordinairement rimés, & lorsqu'ils étoient prononcés par les naturels du pays, nous y reconnoissons un mètre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques-uns qui furent faits à notre arrivée ; il tâcha d'exprimer leurs sons, par la combinaison de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut possible ; mais en les lisant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions pas y retrouver ni le mètre ni la rime. Le Lecteur appercevra facilement que ces vers sont d'une structure très-différente.

*Tede pahai de parow-a*  
*Ha Maru no mina.*

E



*E pahah Tayo malama tai ya**No Tabane tonatou whannomi ya.**E Turay eattu terara patee Whennua toai**Ino o maio Pretane to Whennuaia no Tute. (a)*ANN. 1769.  
Juillet.

Nous connoissons trop imparfaitement la langue d'*Otahiti*, pour entreprendre de traduire ces vers. Ils s'amusent souvent à chanter des couplets pareils à ceux-ci, lorsqu'ils sont seuls ou avec leur famille, & surtout quand il est nuit : quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'une lumière artificielle, entre le coucher du Soleil & le tems où ils vont se reposer. Leurs chandelles sont faites d'une espèce de noix huileuse, dont ils embrochent plusieurs dans une baguette ; après avoir allumé celle qui est à un des bouts, le feu prend ensuite à la seconde, en brûlant en même-tems la partie de la brochette qui la traverse, comme la mèche de nos bougies : lorsque la seconde est consumée le feu se communique à la troisième, & ainsi de suite ; quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un tems considérable, & donnent une lumière assez forte. Les *Otahitiens* se couchent ordinairement une heure après que le crépuscule du soir est fini ; mais lorsqu'ils ont des étrangers qui passent la nuit dans leurs habitations, ils laissent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller sur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

(a) Le Lecteur doit remarquer qu'un François qui auroit entendu ces vers ne les auroit pas écrits de cette manière, & que pour en apprécier les sons & la rime il faut savoir prononcer l'Anglois.

*Tome II.*

Ooo

ANN. 1769.  
Juillet.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit des concerts de leurs Ménestriers ambulants ; j'aurai occasion de les décrire ailleurs plus particulièrement , en rapportant ce qui nous arriva dans une autre Ile.

EN d'autres pays , les petites filles & toutes les personnes du sexe qui ne sont pas mariées , sont supposées ignorer entierement les mystères de l'amour ; leur conduite & leur conversation sont soumises à la plus grande réserve , & on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées & les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire : parmi les divertissemens de ces Insulaires , il y a une danse appelée *Timorodée* , exécutée par des jeunes filles , toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Cette danse est composée de postures & de gestes extrêmement lascifs , auxquels on accoutume les enfans dès leurs premières années ; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Otahitiens observent la mesure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe. Ces amusemens , permis à une jeune fille , lui sont interdits dès le moment qu'étant devenue femme , elle peut mettre en pratique les leçons & réaliser les symboles de la danse.

ON ne peut pas supposer que ces peuples estiment beaucoup la chasteté : les hommes offrent aux étrangers leurs sœurs ou leurs filles , par civilité ou en forme de récompense ; & l'infidélité conjugale , même dans la femme , n'est punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des

mœurs & la lubricité à un point que les autres Nations, dont on a parlé depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, n'avoient pas encore atteint, & qu'il est impossible de concevoir.

ANN. 1769.  
Juillet.

UN nombre très-considérable d'Otahitiens des deux sexes forment des sociétés singulières, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes; cet arrangement met dans leurs plaisirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement besoin, que le même homme & la même femme n'habitent guères plus de deux ou trois jours ensemble.

CES sociétés sont distinguées sous le nom d'*Arreoy*; ceux qui en font partie ont des assemblées auxquelles les autres Insulaires n'assistent point: les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, & les femmes y dansent en liberté la *Timorodée*, afin d'exciter en elles des desirs, qu'elles satisfont souvent sur le champ, comme on nous l'a raconté. Ceci n'est rien encore: si une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que si chacune habitoit avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarasse point le père, & qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère ressent pour son enfant la tendresse que la Nature inspire à tous les animaux, pour la conservation de leur progéniture, & elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avoit entraînée dans cette société; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins

ANN. 1769.  
Juillet.

qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui ; elle prévient alors le meurtre, mais l'homme & la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté & perdent pour l'avenir tout droit aux privilèges & aux plaisirs de l'*Arreoy* : la femme est appelée *Whannownow*, « qui a fait des enfans », mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la sagesse, de l'humanité & de la saine raison, il n'y ait rien de plus honorable & de plus conforme aux sentimens qui distinguent l'homme de la brute.

IL ne faudroit pas attribuer à un peuple, sur de légères preuves, une pratique si horrible & si étrange ; mais j'en ai d'assez convaincantes pour justifier le récit que je viens de faire. Les Otahitiens, loin de regarder comme un deshonneur d'être aggrégés à cette société, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction : lorsqu'on nous a indiqué quelques personnes qui étoient membres d'un *Arreoy*, nous leur avons fait, M. Banks & moi, des questions sur cette matière, & nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Plusieurs Indiens nous ont avoué qu'ils étoient aggrégés à ces exécrables sociétés, & que plusieurs de leurs enfans avoient été mis à mort.

JE ne dois pas terminer la description de la vie domestique des Otahitiens, sans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être & augmente les maux de la vie est un vice, sûrement la propreté

doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté & santé de l'homme , & mêle du dégoût jusques dans ses plaisirs les plus vifs. Les Insulaires d'*Otahiti* se lavent constamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour , à quelque distance qu'ils soient de la mer ou d'une rivière ; le matin , dès qu'ils sont levés , à midi & le soir avant de se coucher. J'ai déjà remarqué que dans leurs repas ils se lavent les mains & la bouche presque à chaque morceau qu'ils mangent : on ne trouve sur leurs vêtements & sur leur personne, ni tache ni malpropreté ; de manière que dans une grande compagnie d'*Otahitiens* on n'est jamais incommodé que de la chaleur , & il n'est peut-être pas possible d'en dire autant de nos assemblées les plus brillantes en Europe.

---

ANN. 1769.  
Juillet.





## CHAPITRE XVIII.

*Des Manufactures , des Pirogues & de la navigation  
des Otahitiens.*

ANN. 1769.  
Juillet.

SI la nécessité est la mère de l'invention , on ne peut pas supposer que l'industrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la Nature a rendu ses secours presque superflus. On en retrouve cependant chez les Otahitiens quelques exemples , qui font d'autant plus d'honneur à leur activité & à leur adresse , qu'ils ne connoissent point l'usage des métaux pour faire des instrumens.

Manufac-  
tures.

L'ÉTOFFE qui leur sert d'habillement forme leur principale manufacture : leur manière de la fabriquer & de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre , & je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma description.

CETTE étoffe est de trois sortes , & composée de l'écorce de trois différens arbres , le mûrier dont on fait le papier Chinois , le fruit à pain & un arbre qui ressemble au figuier sauvage des Isles d'Amérique.

LA plus belle & la plus blanche est faite avec le mûrier , qu'ils appellent *Aouta* ; elle sert de vêtement

aux principaux personnages de l'Isle, & la couleur rouge est celle qu'elle prend le mieux ; la seconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit à pain, nommée *Ooroo*, est inférieure à la première en blancheur & en douceur, & ce sont sur-tout les Otahitiens de la dernière classe qui en font usage ; la troisième sorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, est grossière & rude, & de la couleur du papier gris le plus foncé : quoiqu'elle soit moins agréable à l'œil & au toucher que les deux autres, c'est pourtant la plus utile, parce qu'elle résiste à l'eau, davantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette troisième étoffe, qui est la plus rare, est parfumée, & les chefs d'*Otahiti* la portent pour les habits de deuil.

ANN. 1769.  
Juillet.

Ils ont grand soin de multiplier tous les arbres qui fournissent la matière première de ces étoffes ; ils donnent sur-tout une attention particulière au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en servent que lorsqu'il a deux ou trois ans, & qu'il est de six ou huit pieds de haut, & un peu plus gros que le pouce. Les Otahitiens croient que la meilleure qualité qu'il puisse avoir est d'être mince, droit, élevé & sans branches : lorsque la tige porte quelques feuilles basses, dont le germe pourroit produire une branche, ils les arrachent soigneusement.

QUOIQUE les étoffes composées de l'écorce de ces trois arbres soient différentes, elles sont cependant fabriquées de la même manière. Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine ; lorsque les arbres sont d'une grandeur

ANN. 1769.  
Juillet.

convenable , les Otahitiens les arrachent , les dépouillent de leurs branches , & en coupent ensuite les racines & les sommets. L'écorce de ces arbrisseaux , étant fendue longitudinalement , se détache avec facilité , & lorsqu'ils en ont amassé une assez grande quantité , ils la portent à quelque ruisseau , & l'y laissent tremper , après l'avoir chargée de pierres pesantes , pour qu'elle ne soit point entraînée par le courant : quand ils jugent qu'elle est suffisamment macérée , les servantes vont au ruisseau , se mettent toutes nues , s'asseoient dans l'eau pour séparer l'écorce intérieure de la verte , qui sert d'enveloppe à l'arbre ; elles placent pour cela le morceau de bois sur une planche polie & aplatie , & elles le ratisent très-soigneusement avec la coquille que nos marchands appellent *Langue de tigre* , *Tellina gargadia* , & elles le plongent continuellement dans l'eau , jusqu'à ce qu'il ne reste rien que les plus belles fibres de l'écorce intérieure. L'écorce ainsi préparée , dans l'après-midi , est étendue le soir sur des feuilles de plane. Il paroît qu'il y a quelque difficulté dans cette partie de l'ouvrage , puisque la maîtresse de la famille est toujours chargée de surveiller à cette opération : ils placent les écorces l'une à côté de l'autre , jusqu'à la longueur d'onze ou douze verges , & à la largeur d'environ un pied ; ils en mettent deux ou trois couches l'une sur l'autre : ils ont grand soin que l'étoffe soit par-tout d'une égale épaisseur , & s'il arrive que l'écorce ainsi couchée soit plus mince dans un endroit que dans un autre , on en prend un morceau un peu plus épais pour le placer dans le vuide. L'écorce reste dans cet état jusqu'au lendemain au matin ; alors la plus grande partie de  
l'eau



l'eau qu'elle contenoit étant imbibée ou évaporée, les fibres adhèrent si bien ensemble, que toutes les couches se lèvent de terre en une seule pièce.

ANN. 1769.  
Juillet.

APRÈS qu'on a ainsi levé la pièce, on la pose sur le côté poli d'une grande planche de bois préparée pour cet effet, & les servantes la battent avec de petits maillets d'environ un pied de long & de trois pouces d'épaisseur, faits d'un bois dur que les Insulaires appellent *Etoa*. La forme de cet instrument ressemble assez à un cuir quarré de rasoir, excepté seulement que le manche est un peu plus long, & que chacune des quatre faces est fillonnée de rainures & de lignes prominentes, plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un côté sont de la grosseur d'une petite ficelle, les plus petites de celles d'un fil de soie, & dans cet intervalle, les autres diminuent par degrés.

ILS battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où sont les plus grosses rainures, & ils frappent en cadence comme nos forgerons sur leur enclume. L'écorce s'étend très-promptement sous les coups, & les rainures de l'instrument y laissent l'empreinte d'un tissu ; on la bat successivement avec les autres côtés du maillet, & l'on finit par le plus uni ; alors l'étoffe est achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique plusieurs doubles de cette étoffe qu'on bat avec le côté le plus uni du maillet : dans ce cas elle s'amincit, devient presque aussi légère qu'une mouffeline, & ils lui donnent le nom d'*Hoboo*. L'étoffe se blanchit très-bien à l'air, mais

elle acquiert plus de blancheur & de douceur , lorsqu'on la lave & qu'on la bat derechef après qu'on l'a portée.

ANN. 1769.  
Juillet.

IL y a plusieurs sortes de cette étoffe de différents degrés de finesse, suivant qu'elle est plus ou moins battue sans être doublée. Les autres étoffes sont aussi plus ou moins belles suivant qu'elle ont été battues ; mais elles diffèrent en même-tems les unes des autres par les différens matériaux dont elles sont composées. On ne prend l'écorce de l'arbre à pain que lorsque les tiges sont beaucoup plus longues & plus épaisses que celles du figuier qu'on emploie quand elles sont plus jeunes.

QUAND les Otahitiens veulent laver cette étoffe après qu'elle a été portée , ils la font tremper dans une eau courante , où ils la laissent pendant quelque tems , après l'avoir fixée au fond avec une pierre ; ils la tordent ensuite légèrement pour en exprimer l'eau : quelquefois ils lui donnent alors une nouvelle fabrication : ils en mettent plusieurs pièces l'une sur l'autre , & les battent ensemble avec le côté le plus raboteux du maillet ; elles deviennent d'une épaisseur égale à nos draps d'Angleterre , & plus douces & plus unies que ces draps , après qu'elles ont un peu servi , quoiqu'en sortant de dessous le maillet , elles paroissent avoir été empesées.

CETTE étoffe se déchire quelquefois lorsqu'on la bat ; mais ils la raccommodent aisément , en y joignant un morceau avec une colle composée de la racine du *pea* , & ils font cette opération avec tant d'adresse

qu'on ne s'en apperçoit pas. Les femmes s'occupent aussi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds.

ANN. 1769.  
Juillet.

LA fraîcheur & la douceur sont les principales qualités de cette étoffe; & son défaut est d'être spongieuse comme le papier, & de se déchirer presque aussi facilement.

ILS teignent sur-tout cette étoffe en rouge & en jaune. Leur rouge est très-beau, & j'oserai dire plus brillant & plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate est celui qui en approche davantage; & le Peintre d'Histoire naturelle, qu'avoit amené M. Banks, ne put l'imiter imparfaitement qu'en mêlant ensemble du vermillon & du carmin. Le jaune est encore très-brillant, mais nous en avons d'aussi beaux. Leur rouge est composé des suc de deux végétaux mêlés ensemble, & qui séparément pris n'ont aucune tendance à cette couleur; l'un est une espèce de figuier appelée, à *Otahiti*, *Matte*, & l'autre le *Cordia sebestina*, que les Insulaires nomment *Etou*; ils emploient le fruit du figuier & les feuilles du *Cordia*.

LE fruit du figuier est à peu près aussi gros qu'un pois de ronceaux, ou qu'une très-petite groseille; & lorsqu'on en rompt la tige, il sort une liqueur laiteuse ressemblante au jus de nos figues, dont ce fruit est en effet une espèce. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de coco, & il faut trois ou quatre quartes de ces petites figues pour en préparer ainsi une roquille. Dès

ANN. 1769.  
Juillet.

qu'ils en ont tiré une quantité suffisante, on y trempe les feuilles de l'*Etou*, & on les met ensuite sur une feuille de plane; on les y retourne jusqu'à ce qu'elles soient plus flasques, & quand elles sont parvenues à ce point, on les serre doucement, en augmentant la pression par degrés, de manière à ne pas rompre les feuilles. A mesure qu'elles deviennent plus molles & plus spongieuses, elles imbibent plus de liqueur; dans l'espace d'environ cinq minutes, la couleur commence à paroître sur les veines des feuilles, & dans dix minutes ou un peu plus, elles en sont parfaitement saturées. Les Insulaires les pressent alors aussi fortement qu'il leur est possible.

Les jeunes garçons préparent pour cela une grande quantité de *Moo*, en l'épluchant avec leurs dents ou entre deux petits bâtons, jusqu'à ce qu'il soit dépouillé de son écorce verte & de la substance farineuse qui est dessous, & qu'il n'y reste plus qu'un rézeau clair de fibres; ils y enveloppent les feuilles de l'*Etou* qui distillent alors la liqueur qu'elles contiennent, à mesure qu'on les presse. Comme ces feuilles ont peu de suc par elles-mêmes, elles ne donnent guères que celui dont elles étoient imbibées. Lorsque ce premier suc est entièrement exprimé, ils impreguent de nouveau les feuilles, & on continue la même opération jusqu'à ce que la liqueur qui passe à travers ne soit plus teinte; les feuilles de l'*Etou* sont jettées de côté, mais on conserve le *Moo* qui, étant profondément imbibé de la couleur, sert de brosse pour étendre la teinture sur l'étoffe.

ILS reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vases faits de feuilles de plane. Je ne fais pas si cette feuille a quelque qualité favorable à la couleur, ou s'ils ont adopté cet usage, parce qu'il est facile de se procurer du plane & de distribuer ces petits vases parmi les ouvriers.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

ILS ne teignent ordinairement leur étoffe légère que dans les bords, & ils répandent des couleurs sur toute la surface de celle qui est plus épaisse; ils ne les appliquent que d'un côté, comme la peinture, & quoique j'aie vu de l'étoffe légère trempée entièrement dans la liqueur, la couleur n'avoit pas le même brillant & le même lustre, que lorsqu'elle y avoit été mise de l'autre manière.

LA feuille de l'*Etou* est généralement employée dans ce procédé, & produit probablement la plus belle couleur; cependant ils composent un rouge avec le jus de leurs figues mêlé dans une espèce de *Tournefortia*, qu'ils appellent *Tahinoo*, le *Pohuc*, l'*Eurhe* ou *Convolvulus brasiliensis*, & une sorte de *Solanum* qu'ils nomment *Ebooa*. Le mélange de ces diverses plantes, ou la différente dose qu'ils en emploient, produit sur leurs étoffes plusieurs nuances de couleurs, dont quelques-unes sont fort supérieures aux autres.

LA beauté cependant de la meilleure n'est pas permanente; il est probable qu'on pourroit trouver quelque méthode pour la fixer, si l'on faisoit des expériences sur cette matière; & il seroit très-utile de rechercher les qualités que donneroit le mélange d'une

ANN. 1769.  
Juillet.

substance végétale avec une autre. La manière dont on a découvert nos plus belles couleurs suffit pour encourager cette entreprise ; à l'inspection de l'indigo , du pastel , de l'herbe du Teinturier & de la plupart des plantes qu'on emploie dans nos teintures , on n'imagineroit pas qu'elles contiennent les couleurs qu'on en tire. Je terminerai ce que je viens de dire du rouge des Otahitiens , en ajoutant que les femmes , qui ont servi à le préparer ou à l'appliquer sur les étoffes , conservent avec soin , comme un ornement , cette couleur sur leurs ongles & leurs doigts , où elle paroît dans sa plus grande beauté.

LEUR jaune est composé de l'écorce de la racine du *Morinda citrifolia* , appelé *Nono* , qu'ils ratissent & font infuser dans l'eau. Après qu'on l'y a laissé tremper pendant quelque tems , l'eau se colore & ils y plongent l'étoffe pour la teindre. On devoit examiner si le *Morinda* , dont le *Nono* est une espèce , ne pourroit pas servir à la teinture. Brown , dans son Histoire de la Jamaïque , fait mention de trois espèces de *Morinda* qui sont employées pour teindre en brun , & Rumphius dit que les Insulaires des Indes Orientales se servent du *Bancuda augustifolia* , qui approche beaucoup du *Nono* d'*Otahiti* , comme d'une drogue qui fixe les couleurs rouges , avec lesquelles elle a une affinité particulière.

LES habitans d'*Otahiti* teignent aussi en jaune avec le fruit du *Tamanu* ; mais nous n'avons pas eu occasion de découvrir comment ils en tirent cette couleur. Ils ont encore une manière de teindre en brun & en noir ;

ces couleurs font si médiocres , que la méthode de les préparer n'a pas excité notre curiosité.

ANN. 1769.  
Juillet.

LA fabrication des nattes est une autre Manufacture considérable des Otahitiens ; il y en a quelques - unes qui font plus belles & meilleures que celles que nous avons en Europe ; les plus grossières leur servent de lits, & ils portent les plus fines dans les tems humides. Les Insulaires prennent bien des peines & emploient beaucoup de soins à faire ces dernières, dont il y a deux espèces. Les unes se font avec l'écorce du *Pœrou*, l'*Hibiscus tiliaceus* de Linné, & il y en a quelques-unes qui font aussi fines qu'un drap grossier ; ils appellent *Wanne* l'autre espèce qui est encore plus belle : elle est blanche, lustrée & brillante ; ils la fabriquent avec les feuilles de leur *Wharrou* espèce de *Pandanus*, dont nous n'avons pas eu occasion de voir les fleurs ni le fruit. Ils ont d'autres nattes ou, comme ils les nomment, des *Mœas*, qui leur servent de sieges & de lits ; elles sont composées de joncs & d'herbes, & ils les fabriquent, ainsi que tous leurs ouvrages treffés, avec une facilité & une promptitude étonnantes.

ILS sont aussi très-adroits à faire des paniers & des ouvrages d'osier ; leurs paniers sont de mille formes différentes, & il y en a quelques-uns très-artistement travaillés ; ils s'occupent tous, hommes & femmes, à ce travail. Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de cocos, dans l'espace de quelques minutes ; & les femmes qui nous venoient voir de très-grand matin, avoient coutume, dès que le soleil étoit élevé sur l'horison, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont

ANN. 1769.  
Juillet.

elles formoient de petits chapeaux pour mettre leur visage à l'ombre ; cette opération leur coûtoit si peu de travail & de tems, que lorsque le soleil baïffoit sur le soir, elles les jettoient là : ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête, ils ne consistent qu'en une bande qui en fait le tour, & une corne avancée qui ombrage le front.

ILs font avec l'écorce du *Poërou* des cordes & des lignes, dont les plus grosses ont un pouce d'épaisseur, & les plus minces sont de la grosseur d'une petite ficelle ; ils forment avec ces dernières des filets pour la pêche. Ils composent avec les fils de coco un cordage pour joindre ensemble les différentes parties de leurs pirogues, & d'autres courroyes tordues ou tressées ; & ils fabriquent avec l'écorce de l'*Erowa*, espèce d'ortie qui croît dans les montagnes & qui pour cela est un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il soit possible de trouver. Ils attrapent avec ces lignes les poissons les plus forts & les plus frétilants, tels que les bonites & les *Albicores* qui romproient dans un instant nos lignes de soie les plus fortes, quoiqu'elles soient deux fois aussi épaisses que celles des Otahitiens.

ILs font aussi une espèce de seine, d'une herbe qui a les feuilles larges & grossières, & dont la tige ressemble au glayeul. Ils entortillent & joignent ensemble ces herbes, jusqu'à ce que le filet, qui est à-peu-près aussi large qu'un grand sac, aie 60 à 80 brasses de long. Ils la tirent dans les bas-fonds, & le propre poids de la seine la tient si bien au fond de la mer qu'un seul poisson peut difficilement échapper.

LES

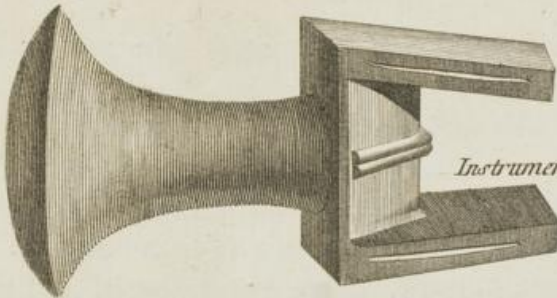
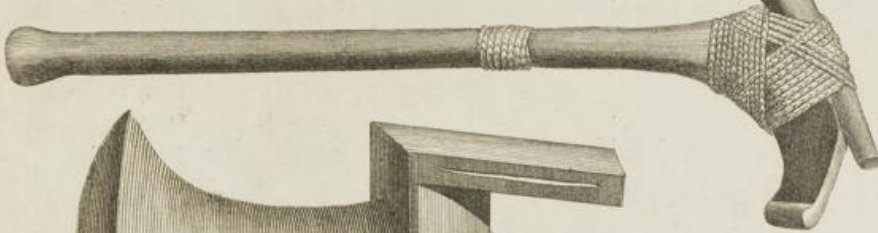




*Ciseaux ou Gouges*



*petite Hache*



*Instrument pour réduire en pâte le Fruit à-pain.*

*Flute dans laquelle ils soufflent avec le nez.*



*Aiguille*

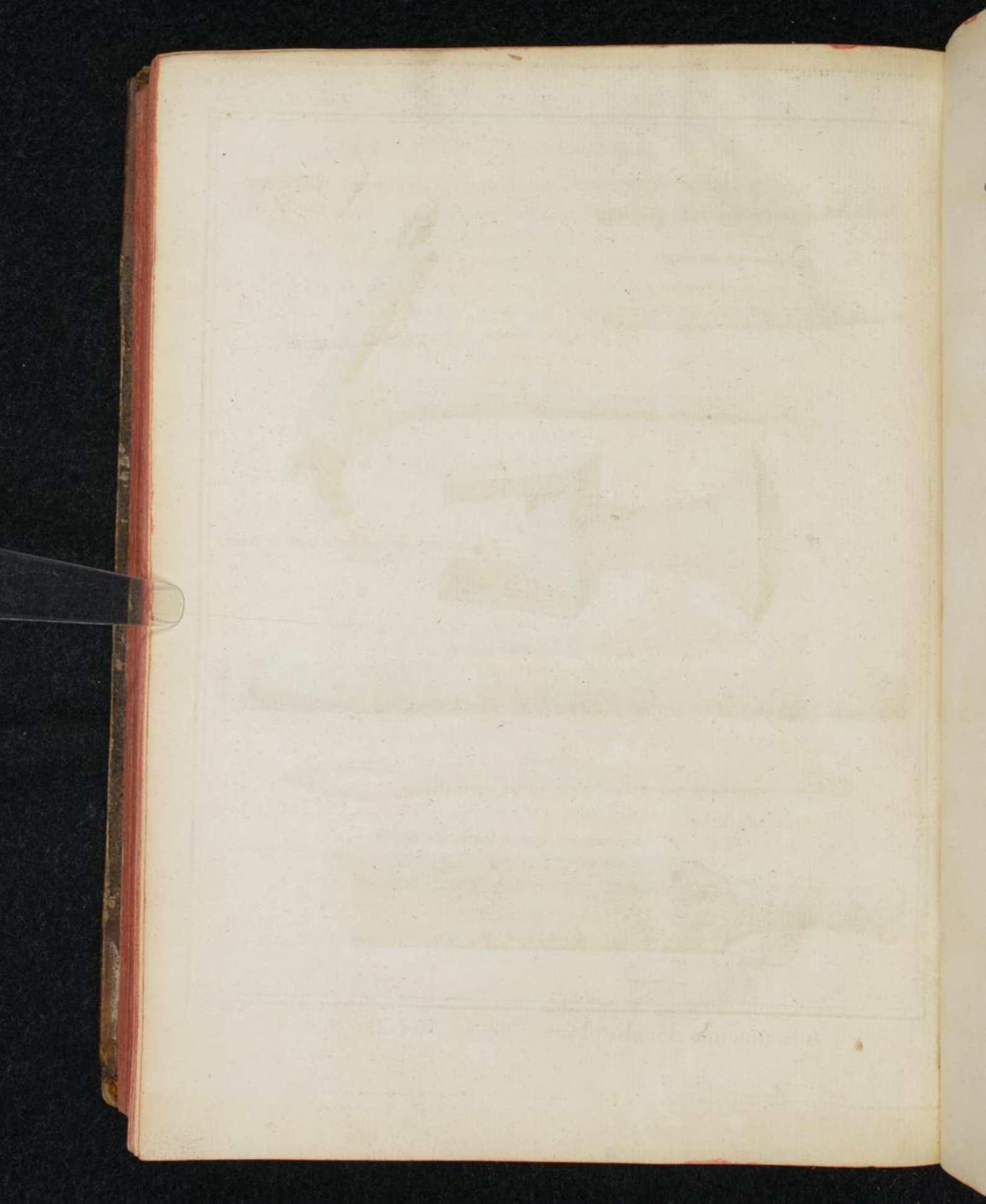


*Instrument pour fabriquer les Haïffes.*



*Benard Dir.*

*Inftrumens des Insulaires de la Mer du Sud.*



LES Otahitiens montrent une sagacité & une industrie extrêmes dans tous les expédients qu'ils emploient pour prendre des poissons. Ils ont des harpons de bambous dont la pointe est d'un bois dur, & ils frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument, que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer; quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachées à une ligne, de manière que si le croc atteint le poisson, nous sommes sûrs de l'attraper quand même il ne seroit pas mortellement blessé.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

ILS ont deux sortes d'hameçons construits avec un art admirable, & qui répondent très-bien au but qu'ils se proposent dans ces ouvrages; l'un d'eux est appelé *Wittee Wittee*. La tige est faite de nacre de perles, la plus brillante qu'ils peuvent trouver, & l'intérieur qui est ordinairement la partie la plus éclatante se met par derrière. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poil de chien ou de foie de cochon, de manière qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon & l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'*érowa* que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réussir dans son entreprise, fait attention au vol des oiseaux qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nagent dans les bas-fonds; il dirige sa pirogue sur leur marche, & lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement sans avoir fait une bonne pêche.

LA seconde espèce d'hameçon est aussi faite de nacre de perles ou de quelque autre coquillage dur; ils

ANN. 1769.  
Juillet.

ne peuvent pas les barbeler comme les nôtres , mais pour suppléer à ce défaut , ils recourbent la pointe en-dedans. Ces hameçons sont de différente grandeur , & ils s'en servent avec beaucoup de succès pour attraper toute sorte de poissons. La maniere de les fabriquer est très-simple , & chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux quarrés avec le taillant d'un autre coquillage , & avec un corail qui est assez raboteux pour servir de lime , ils leur donnent la forme d'un hameçon ; ils font ensuite un trou au milieu , & ils n'ont pour cela d'autre vilibrequin que la premiere pierre qu'ils trouvent ayant une pointe aiguë ; ils attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou , & ils tournent cet instrument dans leurs mains de la même maniere que nous tournons un mouffoir à chocolat. Lorsque la coquille est percée & que le trou est assez large , on y introduit une petite lime de corail , au moyen de laquelle l'hameçon est fini dans très-peu de tems , car l'ouvrier n'emploie guères plus d'un quart-d'heure à ce travail.

Pirogues.

LE Lecteur a déjà pris quelque idée de la Maçonnerie , de la Sculpture & de l'Architecture des Otahitiens , dans la description que j'ai donnée des morais ou lieux où ils déposent leurs morts. Les pirogues sont les autres articles les plus importants de leur art de construire & de sculpter en bois ; c'est peut-être pour ces Insulaires un aussi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs instrumens , que de construire un vaisseau de guerre avec les nôtres.

ILS ont une hache de pierre , un ciseau ou gouge fait avec un os humain & ordinairement avec l'os de l'avant-bras ; une rape de corail & la peau d'une espèce de rayer qui , avec du sable de corail , leur sert de lime ou de pierre à aiguïser.

ANN. 1769.  
Juillet.

VOILA le catalogue complet de leurs instrumens , & avec ce petit nombre d'outils , ils bâtissent des maisons , construisent des pirogues , taillent des pierres , abattent , fendent , sculptent & polissent des bois.

LA pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grise , qui n'est pas très-dure , mais qui ne s'égrene pourtant point facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs ; celles qui leur servent à abattre des bois pesent de six à huit livres ; d'autres qu'ils emploient pour sculpter sont du poids de sept ou huit onces : comme il est nécessaire de les aiguïser presque à chaque instant , l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre & une noix de coco remplie d'eau.

LE travail le plus difficile pour les Otahitiens c'est d'abattre un arbre ; c'est aussi celui où ils ressentent davantage le défaut de leurs instrumens ; cette besogne demande un certain nombre d'ouvriers , & le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'arbre est à bas , ils le fendent par les veines dans toute sa longueur & toute sa largeur en planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc , & quarante dans les branches , & que l'épais-

ANN. 1769.  
Juillet.

leur est à-peu-près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *Avie* l'arbre qui leur sert communément de bois de construction ; la tige en est élevée & droite ; quelques-unes cependant des plus petites pirogues sont faites d'arbre à pain , qui est un bois léger , spongieux & qui se travaille aisément ; ils applanissent les planches avec leurs haches très-promptement , & ils sont si adroits qu'ils peuvent enlever une légère écorce sans donner un seul coup mal-à-propos. Comme ils ne connoissent point la manière de plier une planche , toutes les parties de la pirogue creuses ou plates sont taillées à la main.

On peut diviser en deux classes générales les pirogues ou canots dont se servent les habitans d'*Otahiti* & des Isles voisines ; ils appellent les unes *Ivahahs* & les autres *Pahies*.

L'*IVAHAH* qu'ils employent dans les petites excursions a les côtés perpendiculaires & le fond plat ; & le *pahie* , qu'ils montent dans les voyages plus longs , a les côtés bombés & le fond en forme de quille. Les *Ivahahs* sont tous de la même forme , mais d'une grandeur différente , & servent à divers usages. Leur longueur est de dix à soixante & douze pieds ; mais la largeur ne suit pas cette proportion. Les *Ivahahs* longs de dix pieds ont à-peu-près un pied de large , & ceux qui ont plus de soixante & dix pieds de longueur , n'en ont guères que deux de largeur : ils distinguent l'*Ivahah* de combat , l'*Ivahah* de pêche , & l'*Ivahah* de voyage ; car quelques-uns de ces derniers vont d'une Isle à l'autre. L'*Ivahah* de combat est le plus long de

rous ; la poupe & la proue sont fort élevés au-dessus du corps du bâtiment dans la forme d'un demi-cercle ; la poupe en particulier a quelquefois dix-sept à dix-huit pieds de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guères que trois. Ces derniers *ivahahs* ne vont jamais seuls à la mer, on les attache ensemble par les côtés, à la distance d'environ trois pieds, avec de grosses cordes de fibres ligneuses, qu'on passe à travers les bâtiments & qu'on amarre sur les plat-bords. Ils dressent sur l'avant de ces *Ivahahs* un échaffaud ou plate-forme, d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, & qui est soutenue par des poteaux de six pieds d'élévation. Les combattans qui ont pour armes de trait les frondes & les javelines se placent sur cette plate-forme ; ils ne se servent de leurs arcs & de leurs flèches que pour se divertir, comme on s'amuse chez nous au disque & au palet, ce qui doit être rangé au nombre des singularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs sont assis au-dessous de ces plate-formes, ils reçoivent les blessés & font monter de nouveaux hommes en leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un bien plus grand nombre de combattans, mais nous n'en avons vu qu'une équipée de cette manière.

LES *Ivahahs* de pêche ont de dix à quarante pieds de longueur ; tous ceux qui ont vingt-cinq pieds de long & plus, de quelque espèce qu'ils soient, portent des voiles dans l'occasion. L'*Ivahah* de voyage est tou-

---

ANN. 1769.  
Juillet.

ANN. 1769.  
Juillet.

jours double & garni d'un petit pavillon propre, d'environ cinq ou six pieds de large & de six ou sept de long, attaché sur l'avant du bâtiment, pour la commodité des principaux personnages qui s'y asseoient pendant le jour & y dorment pendant la nuit. Les *Ivahahs* de pêche sont quelquefois joints ensemble, & ont une cabane à bord, mais cela n'est pas commun.

LES *Ivahahs* qui ont moins de vingt-cinq pieds de long, portent rarement ou presque jamais de voiles. Quoique la poupe s'élève de quatre ou cinq pieds, l'avant du bâtiment est plat, & il y a une planche qui s'avance en saillie sur le bord d'environ quatre pieds.

LA longueur du *Pahie* varie aussi depuis trente à soixante pieds; mais ce bâtiment, comme l'*Ivahah*, est très-étroit: l'un d'eux, que j'ai mesuré, avoit cinquante & un pied de long, & seulement un pied & demi de largeur à l'un des bouts; il n'a qu'environ trois pieds dans sa plus grande largeur: telle est la proportion générale qu'ils suivent dans leur construction. Le *Pahie* ne s'élargit pourtant pas par degrés; mais ses côtés étant droits & parallèles, pendant un petit espace, au-dessous du plat-bord, ils s'élargissent tout-à-coup & se terminent en angles vers le fond, de sorte qu'en coupant transversalement cette partie du bâtiment, elle présente à-peu-près la forme d'un as de pique, & l'ensemble est beaucoup trop large pour sa longueur. Les Otahitiens emploient ces *Pahies* dans les combats, ainsi que les plus grands *Ivahahs*, mais plus particulièrement pour les longs voyages. Le *Pahie* de combat, qui est le plus grand de tous, est garni



d'une plate-forme, qui est proportionnellement plus large que celle de l'*Ivahah*, parce que sa forme le met en état de soutenir un beaucoup plus grand poids. Les *Pahies* de voyage, sont ordinairement doubles, & leur grandeur moyenne est celle de nos gros bateaux de mer; ils font quelquefois d'une Isle à l'autre des voyages d'un mois; & nous avons de bonnes preuves qu'ils font quinze ou vingt jours en mer, & qu'ils pourroient y rester plus long-tems s'ils avoient plus de moyens d'y garder des provisions & de l'eau douce.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

LORSQUE ces pirogues portent une seule voile, elles font usage d'un morceau de bois attaché au bout de deux bâtons, mis en travers du bâtiment, & qui s'avance sur le côté du *Pahie* de six à dix pieds, suivant la grandeur de la pirogue: il ressemble à celui qu'emploient les Pros Volans des Isles des *Larrons*, & auquel le voyage du Lord Anson donne le nom de *balancier*. Les hautbans sont attachés à ce balancier, qui est absolument nécessaire pour mettre le bateau en estive, lorsque le vent est un peu fort.

QUELQUES-UNS de ces *Pahies* ont un seul mât & d'autres deux; ces mâts sont composés d'une seule perche, & quand la longueur de la pirogue est de trente pieds, celle du mât est d'un peu moins de vingt-cinq: il est attaché sur un chassis au pied de la pirogue, & reçoit une voile de natte qui est un tiers plus longue que lui-même. La voile est aiguë au sommet, quarrée dans le fond & courbe dans les côtés; elle ressemble un peu à celle que nous appellons, *épaule de mouton*, & dont nous nous servons sur les bateaux des vaisseaux de guerre: elle est placée dans

ANN. 1769.  
Juillet.

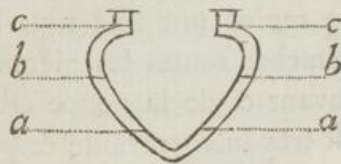
un chassis de bois qui l'environne de chaque côté, de manière qu'on ne peut ni la riser ni la ferler, & si l'une ou l'autre de ces deux manœuvres devient nécessaire, il faut la couper, ce qui pourtant arrive rarement dans ces climats où le tems est si uniforme. Les Indiens attachent au sommet du mât pour l'ornement, des plumes qui ont une inclinaison oblique en avant : la figure qui se trouve dans l'une des planches fait concevoir la forme & la position du mât & de l'espèce de pavillon qu'il porte. Les rames ou pagayes, dont on se sert dans ces pirogues, ont un long manche & une pale plate, & sont assez ressemblantes à la pelle d'un Boulanger. Chaque personne à bord de la pirogue, excepté ceux qui sont assis sous le pavillon, manient une de ces rames, & font marcher le bâtiment assez vite : ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures, qu'il y a toujours au moins un Indien occupé à la vuidier. Ces bâtimens sont très-propres pour le débarquement & pour s'éloigner de la côte, lorsqu'il y a de la houle ; au moyen de leurs grandes longueurs & de leurs poupes élevées, ils débarquent à sec quand nos bateaux pourroient à peine venir à bout d'aborder, & l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner d'un rivage.

LES *Ivahahs* sont les seules pirogues employées par les Otahitiens, mais nous vîmes plusieurs *Pahies* qui venoient des autres Isles. Je vais donner les dimensions exactes d'un de ces derniers que nous mesurâmes avec soin, & je ferai ensuite une description particulière de la manière dont ils les construisent.

LONGUEUR

	Pieds.	Pouces.	
LONGUEUR de l'étrave à l'étambord, de tête en tête, c'est-à-dire sans y comprendre la courbure de ces deux parties, . . . .	51	0	ANN. 1769. Juillet.
LARGEUR de l'avant au sommet, de dedans en dedans, . . . .	1	2	
LARGEUR dans la partie la plus large, . . . . .	1	6	
LARGEUR de la poupe, . . . .	1	3	
LARGEUR de la carène à l'avant, DANS la partie la plus large de la carène, . . . . .	2	8	
A l'arrière, . . . . .	2	11	
PROFONDEUR à la maîtresse levée, HAUTEUR au-dessus du terrain sur lequel le pahie étoit placé, . .	3	4	
HAUTEUR de son avant au-dessus de la terre, sans y comprendre la figure, . . . . .	3	6	
HAUTEUR de la figure, . . . .	4	4	
HAUTEUR de la poupe au-dessus du terrain, . . . . .	0	11	
HAUTEUR de la poupe au-dessus du terrain, . . . . .	8	9	
HAUTEUR de la figure, . . . .	2	0	

AFIN d'éclaircir ma description sur la manière dont ces bâtimens sont construits, il est nécessaire de renvoyer à la figure, dans laquelle *aa* est la première virure, *bb* la seconde, & *cc* la troisième.



Tome II.

Rrr

ANN. 1769.  
Juillet.

LA partie d'en bas, ou la quille au-dessous d'*aa*, est faite d'un arbre creusé en forme d'auge; ils choisissent pour cela les arbres les plus longs qu'ils peuvent trouver, de manière qu'il n'y en a jamais plus de trois dans toute la longueur du bâtiment. Le second étage, au-dessous de *bb*, est formé d'une planche étroite d'environ quatre pieds de long, quinze pouces de large & deux pouces d'épaisseur. Le troisième étage, au-dessous de *cc*, est composé, comme la quille, de troncs d'arbres creusés dans les proportions de sa carène. Le dernier est aussi fait de troncs d'arbres creusés, de manière que la partie recourbée & la partie perpendiculaire, sont d'une seule pièce. On imagine bien que ce n'est pas un travail facile que de fabriquer ces différentes parties de la pirogue sans avoir ni scie, ni rabot, ni ciseau; mais la grande difficulté est de les joindre ensemble.

LORSQUE toutes les parties du bâtiment sont préparées, ils mettent la quille sur des billots, & les planches étant soutenues par des étais, ils les cousent ou les amarrent ensemble avec de fortes lieures de cordage trefflé, qu'ils passent plusieurs fois dans des trous percés avec une gouge ou tarière d'os, que j'ai déjà décrite plus haut: on peut juger de l'adresse de ce travail, puisque les coutures sont si bien serrées qu'elles vont à l'eau sans être calfatées. Comme les cordages mouillés se pourrissent bientôt, on les rechange au moins une fois tous les ans, & il faut pour cela détacher toutes les pièces du bâtiment. Le dessin de l'avant & de la poupe est grossièrement tracé, mais il est très-bien travaillé & parfaitement poli.

ILs conservent ces *Pahias* avec beaucoup de soin dans un espèce de hangar , construit à cet effet ; ces hangars sont des poteaux fichés en terre , qui se rapprochent au sommet les uns vers les autres , & qu'ils attachent ensemble avec les plus forts de leurs cordages : ils forment une espèce d'arc gothique , recouvert par-tout d'herbages jusqu'à terre , excepté seulement dans les deux bouts qui sont ouverts ; quelques-uns de ces hangars ont cinquante à soixante pas.

ANN. 1769.  
Juillet.

A l'occasion de la navigation de ces peuples , je parlerai de leur sagacité étonnante à prévoir le tems qui arrivera , ou du moins le côté d'où soufflera le vent. Ils ont plusieurs manières de pronostiquer ces évènements ; mais je n'en connois qu'une : ils disent que la voie lactée est toujours courbée latéralement , mais tantôt dans une direction & tantôt dans une autre , & que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle , de manière que si la même courbure continue pendant une nuit , le vent correspondant soufflera sûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils suivent ; je fais seulement que quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le tems , ou au moins le vent qui soufflera , ils se trompent beaucoup plus rarement que nous.

DANS leurs plus grands voyages ils se dirigent sur le Soleil pendant le jour & sur les Etoiles pendant la nuit , pour gouverner. Ils distinguent toutes les Etoiles séparément par des noms ; ils connoissent dans quelle partie du Ciel elles paroîtront , à chacun des mois où

ANN. 1769.  
Juillet.

elles font visibles sur l'horison : ils savent aussi avec plus de précision que ne le croira peut-être un Astronome d'Europe, le tems de l'année où elles commencent à paroître ou à disparoître.





## CHAPITRE XIX.

*De la Division du Tems à Otahiti. Manière de compter & de calculer les distances ; Langue , Maladies , Funérailles & Enterremens , Religion , Guerre , Armes & Gouvernement des Otahitiens. Quelques observations générales à l'usage des Navigateurs qui iront par la suite dans les Mers du Sud.*

Nous n'avons pas pu acquérir une connoissance parfaite de la manière dont les Otahitiens divisent le tems ; nous avons cependant observé que lorsqu'ils parlent du tems passé ou à venir , ils n'emploient jamais d'autre terme que *Malama* , qui signifie Lune : ils comptent treize de ces Lunes & recommencent ensuite par la première de cette révolution , ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il nous a été impossible de découvrir comment ils calculent leurs mois , de façon que treize de ces mois répondent à l'année ; car ils disent que chaque mois a vingt-neuf jours , en y comprenant un de ces jours dans lequel la Lune n'est pas visible. Ils nous ont annoncé souvent les fruits qui seroient de saison , & le tems qu'il feroit dans chacun de ces mois , pour lesquels ils ont des noms particuliers : ils donnent un nom général à tous les mois pris

---

ANN. 1769.  
Juillet.  
Division du  
tems chez les  
Otahitiens.

ensemble, quoiqu'ils ne s'en servent que lorsqu'ils parlent des mystères de leur Religion.

ANN. 1769.  
Juillet.

Le jour est divisé en douze parties, six pour le jour & six pour la nuit, & chaque partie est de deux heures : ils déterminent ces divisions avec assez d'exactitude par l'élévation du Soleil, lorsqu'il est au-dessus de l'horison ; mais il y en a peu qui, pendant la nuit, à l'inspection des Etoiles, puissent dire quelle heure il est.

Nombres.

EN comptant ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains ; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un & passent d'une main à l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons observé en d'autres cas que lorsqu'ils conversent entr'eux, ils joignent à leurs paroles des gestes si expressifs qu'un Etranger peut facilement comprendre ce qu'ils disent.

QUAND ils comptent au-delà de dix ils répètent le nom de ce nombre, & ils y ajoutent le mot *plus*, dix & un de *plus* signifie onze, dix & deux de *plus* signifie douze, & ainsi du reste, comme nous disons vingt & un, vingt-deux : s'ils arrivent à dix & dix de *plus*, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre, ainsi que les Anglois comptent par vingtaines ; lorsqu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cens. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils ont d'autres termes pour signifier un plus grand



nombre ; il ne paroît pas qu'ils en aient besoin , car ces deux cens dix fois répétées montent à deux mille ; quantité si forte pour eux qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs.

ANN. 1769.  
Juillet.

ILS sont moins avancés dans l'art de mesurer les distances que dans celui de compter les nombres ; ils n'ont qu'un terme qui répond à notre brasse : lorsqu'ils parlent de la distance d'un lieu à un autre , ils l'expriment comme les Afiatiques , par le tems qu'il faut pour la parcourir.

LA langue des Otahitiens est douce & mélodieuse , elle abonde en voyelles , & nous apprîmes aisément à la prononcer ; mais nous trouvâmes qu'il étoit très-difficile de leur enseigner à prononcer un seul mot de la nôtre. Cette difficulté provenoit peut-être non-seulement de ce que l'Anglois est rempli de consonnes , mais encore parce que cette langue à une composition particulière ; car ils prononçoient avec beaucoup de facilité les mots Espagnols & Italiens , lorsqu'ils finissoient par des voyelles.

Langue.

Nous ne connoissons pas assez la langue d'*Otahiti* pour savoir si elle est abondante ou stérile ; elle est sûrement très-imparfaite , car les noms & les verbes n'y ont presque aucune inflexion : elle a peu de noms qui aient plus d'un cas , & peu de verbes qui aient plus d'un tems. Nous ne trouvâmes pas beaucoup de difficulté à nous entendre mutuellement , en parlant quelques mots de la langue de ces Insulaires , ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

ANN. 1769.  
Juillet.

ILs ont pourtant certaines *affixes* en petit nombre qui leur sont très-utiles, mais qui nous embarrassoient extrêmement : un Otahitien demande à un de ses compatriotes : *harre hea ?* » Où allez-vous ? » l'autre répond *ivahinera*, » auprès de mes femmes ; » sur quoi le premier répétant, par manière d'interrogation : » auprès de vos femmes ; » le second lui dit *Ivahine-reira*, » oui, je vais auprès de mes femmes. » Les syllabes *era* & *eira*, qu'ils ajoutent ainsi, sauvent plusieurs mots aux deux interlocuteurs.

J'AI inféré un petit nombre de mots, d'où on pourra peut-être se former quelque idée de la langue des Otahitiens.

Pupo,	la tête.
Ahewh,	le nez.
Roourou,	les cheveux.
Outou,	la bouche.
Niheo,	la dent.
Arrero,	la langue.
Meu-eumi,	la barbe.
Tiarraboa,	le gosier.
Tuamo,	les épaules.
Tuah,	le dos.
Oama,	la poitrine.
Eu,	les mammelles.
Oboo,	le ventre.
Rema,	le bras.
Oporema,	la main.
Manneow,	les doigts.
Mieu,	les ongles.

Touhe,

Touhe ,	<i>les fesses.</i>
Houhah ,	<i>les cuisses.</i>
Avia ,	<i>les jambes.</i>
Tapoa ,	<i>les pieds.</i>
Booa ,	<i>un cochon.</i>
Moa ,	<i>une volaille.</i>
Euree ,	<i>un chien.</i>
Eure-eure ,	<i>fer.</i>
Ooroo ,	<i>fruit à pain.</i>
Hearee ,	<i>noix de coco.</i>
Mia ,	<i>bananes.</i>
Vaee ,	<i>plantes sauvages.</i>
Poe ,	<i>verroteries.</i>
Poe matawewwe ,	<i>perle.</i>
Ahou ,	<i>un vetement.</i>
Avee ,	<i>un fruit ressemblant à la pomme.</i>
Ahee ,	<i>un autre fruit ressemblant à la châtaigne.</i>
Ewharre ,	<i>une maison.</i>
Whennua ,	<i>une isle élevée.</i>
Motu ,	<i>une isle basse.</i>
Toto ,	<i>sang.</i>
Aeve ,	<i>os.</i>
Aeo ,	<i>chair.</i>
Mae ,	<i>gras.</i>
Tuea ,	<i>maigre.</i>
Huru-huru ,	<i>poils.</i>
Eraow ,	<i>un arbre.</i>
Ama ,	<i>une branche.</i>
Tiale ,	<i>une fleur.</i>

ANN. 1769.  
Juillet.

Huero ,	<i>fruit.</i>
Etummoo ,	<i>la tige.</i>
Aaa ,	<i>la racine.</i>
Eiherre ,	<i>plantes herbacées.</i>
Oopa ,	<i>un pigeon.</i>
Avigne ,	<i>un perroquet.</i>
A-a ,	<i>une autre espèce de perroquet.</i>
Mannu ,	<i>un oiseau.</i>
Mora ,	<i>un canard.</i>
Mattow ,	<i>un hameçon.</i>
Toura ,	<i>une corde.</i>
Mow ,	<i>un goulu de mer.</i>
Mahi-mahi ,	<i>un dauphin.</i>
Mattera ,	<i>une baguette à pêcher.</i>
Eupea ,	<i>un filet.</i>
Mâhanna ,	<i>le soleil.</i>
Malama ,	<i>la lune.</i>
Whettu ,	<i>une étoile.</i>
Whettu-euphe ,	<i>une comète.</i>
Erai ,	<i>le ciel.</i>
Eatta ,	<i>un brouillard.</i>
Miti ,	<i>bon.</i>
Eno ,	<i>mauvais.</i>
A ,	<i>oui.</i>
Ima ,	<i>non.</i>
Paree ,	<i>laid.</i>
Parorce ,	<i>pressé de la faim.</i>
Pia ,	<i>plein.</i>
Timahah ,	<i>pesant.</i>
Mama ,	<i>leger.</i>
Poto ,	<i>court.</i>

Roa,	<i>grand.</i>
Nehenne,	<i>doux.</i>
Mala-mala,	<i>amer.</i>
Whanno,	<i>aller loin.</i>
Harre,	<i>aller.</i>
Arrea,	<i>s'arrêter.</i>
Enoho,	<i>rester.</i>
Rohe rohe,	<i>être fatigué.</i>
Maa,	<i>manger.</i>
Inoo,	<i>boire.</i>
Ete,	<i>comprendre.</i>
Warrido,	<i>dérober.</i>
Worridde,	<i>être en colère.</i>
Teparahi (a),	<i>battre.</i>

---

ANN. 1769.  
Juillet.

IL n'est pas besoin de dire qu'il y a peu de maladies Maladies. chez un peuple dont la nourriture est si simple, & qui en général ne s'enivre presque jamais; & si l'on en excepte quelques accès de colique, qui leur arrivent même rarement, nous n'avons point vu de maladies critiques pendant notre séjour dans l'Isle. Les naturels du pays cependant sont sujets aux érépelles & à une éruption cutanée de pustulles écailleuses, qui approchent beaucoup de la lepre: ceux en qui cette maladie a fait de grands progrès, vivent entièrement séparés de la société, chacun dans une petite cabane, construite sur un terrain qui n'est fréquenté par personne, & où on

(a) Nous répétons ici que les mots de la Langue d'Otaïiti sont écrits d'après la prononciation angloïse; ce qui explique en grande partie les différences qui se trouvent entre le Vocabulaire précédent & celui qu'a donné M. de Bougainville.

ANN. 1769.  
Juillet.

leur fournit des provisions. Nous n'avons pas pu connoître si ces malheureux avoient quelque espérance de guérison & de soulagement, ou si on les y laissoit languir & mourir dans la solitude & le désespoir. Nous remarquâmes aussi un petit nombre d'Insulaires, qui avoient sur différentes parties du corps des ulcères, qui paroissoient très-virulents; mais ceux qui en étoient affligés ne sembloient pas y faire beaucoup d'attention; ils les portoient entièrement à découvert, & sans rien appliquer dessus qui pût en écarter les mouches.

IL ne doit pas y avoir de Médecins de profession dans un pays où l'intempérance ne produit pas de maladies; cependant par-tout où l'homme souffre, il fait des efforts pour se soulager, & lorsqu'il ignore également le remède & la cause de la maladie, il a recours à la superstition; ainsi il arrive qu'à *Otahiti* & dans tous les autres pays qui ne sont pas ravagés par le luxe, ou polis par les connoissances, le soin des malades est confié aux Prêtres. La méthode que suivent les Prêtres d'*Otahiti*, pour opérer la guérison, consiste principalement en prières & en cérémonies: lorsqu'ils visitent les malades, ils prononcent plusieurs fois certaines sentences, qui paroissent être des formules établies pour ces occasions; ils tressent en même-tems très-proprement les feuilles d'une noix de coco en différentes formes; ils attachent quelques-unes de ces figures aux doigts & aux pieds du malade, & ils laissent souvent derrière lui un petit nombre de branches du *Thespecia populnea*, qu'ils appellent *E'midho*;

les Prêtres répètent ces cérémonies jusqu'à ce que le malade meure ou recouvre la santé. S'il revient en santé, ils disent que les remèdes l'ont guéri, & s'il meurt, ils déclarent que la maladie étoit incurable, en quoi peut-être ces Médecins ne diffèrent pas beaucoup de ceux des autres pays.

ANN. 1769.  
Juillet.

Si nous jugeons de leurs connoissances en Chirurgie, par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons supposer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la Médecine, & que nos chirurgiens d'Europe auroient à peine l'avantage sur les leurs. Nous avons vu un homme dont le visage étoit entièrement défiguré par les suites de ses blessures; son nez, y compris l'os & le cartilage, étoit absolument ras; l'une de ses joues & un de ses yeux, avoit reçu de si terribles coups qu'ils y avoient laissé un creux où le poing pouvoit presque entrer, & où il ne restoit pourtant point d'ulcères. Tupia, qui s'embarqua avec nous, avoit été percé de part en part par une javeline, armée à la pointe, de l'os d'une espèce de raie; l'arme étoit entrée par le dos, & sortie au-dessous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures & des luxations, le plus habile Chirurgien contribue très-peu à la guérison d'une blessure; le sang est le meilleur de tous les baumes vulnéraires, & lorsque les humeurs du corps sont pures & que le malade est tempérant, il ne faut, pour guérir la blessure la plus considérable, qu'aider à la nature en tenant la plaie propre.

Le commerce des Otahitiens avec les habitans de l'Europe, les a déjà infectés de la maladie vénérienne,

ANN. 1769.  
Juillet.

cette peste terrible qui venge les cruautés que les Espagnols ont commises en Amérique. Il est certain que le *Dauphin*, l'*Endeavour* & les deux Vaisseaux commandés par M. de Bougainville, sont les seuls bâtimens Européens qui aient abordé à *Otahiti*, & ce sont les Anglois ou les François qui y ont porté cette maladie. Le Capitaine Vallis s'est justifié sur cet article dans la relation de son voyage (*Voy. la pag. 162*); & il est très-sûr que lorsque nous arrivâmes dans l'Isle, elle y avoit déjà fait les ravages les plus effrayans. Un de nos gens l'y contracta cinq jours après notre débarquement; nous fîmes des recherches à cette occasion, & lorsque nous entendîmes un peu la langue des Insulaires, nous apprîmes qu'ils en étoient redevables aux Vaisseaux qui avoient mouillé sur le côté oriental de l'Isle, quinze mois avant notre arrivée: ils la distinguoient par un mot qui revient à celui de *pourriture*, & auquel ils donnoient une signification beaucoup plus étendue; ils nous décrivirent dans les termes les plus pathétiques, les souffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes; ils ajoutèrent qu'elle faisoit tomber les poils & les ongles, & pourrissoit la chair jusqu'aux os; qu'elle répandit parmi eux une terreur & une consternation universelle; que les malades étoient abandonnés par leurs plus proches parens, qui craignoient que cette calamité ne se communiquât par contagion, & qu'on les laissoit périr seuls dans des tourmens qu'ils n'avoient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelque raison de croire qu'ils ont trouvé un spécifique contre ce mal. Pendant notre séjour dans l'Isle, nous n'avons vu aucun Otahi-



rien , chez qui il eût fait de grands progrès ; & un de nos gens , qui alla passer quelque tems à terre , attaqué de cette maladie , s'en revint peu de tems après parfaitement guéri ; d'où il suit que la maladie s'étoit guérie elle-même , ou qu'ils connoissent la vertu des simples , & n'ajoutent pas foi aux extravagances superstitieuses de leurs Prêtres. Nous avons tâché de découvrir les qualités médicinales qu'ils attribuent à leurs plantes ; mais nous entendions trop imparfaitement leur langage pour y réussir. Si nous avions pu apprendre le spécifique qu'ils emploient contre la maladie vénérienne , à supposer qu'ils en aient un , cette découverte auroit été très-utile pour nous ; car lorsque nous quittâmes l'Isle , plus de la moitié de notre équipage l'avoit contractée.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour , il étoit impossible de ne pas anticiper sur les détails des coutumes , des opinions & de l'industrie de ce peuple , dont nous traitons dans ce Chapitre : afin d'éviter les répétitions , je ne ferai que suppléer à ce que je pourrois avoir omis. Nous avons déjà beaucoup parlé de la manière dont ils disposent de leurs morts : je dois observer encore ici qu'ils ont deux endroits où ils les déposent ; l'un est un hangar où ils laissent pourrir la chair du cadavre , & l'autre un lieu enclos par des murs & où ils enterrent les ossemens : ils donnent à ces hangars le nom de *Tupapow* , & à leurs cimetières enclos celui de *Morai* ; les *Morais* sont aussi des lieux destinés à une espèce de culte.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

Manière  
dont ils dispo-  
sent de leurs  
morts.

ANN. 1769.  
Juillet.

DÈS qu'un Orahitien est mort, sa maison se remplit de parens qui déplorent cette perte ; les uns par de grandes lamentations & d'autres par des cris moins forts, mais qui sont des expressions plus naïves de la douleur. Les plus proches parents du défunt, qui sont réellement affectés par cet accident, restent en silence ; le reste des Insulaires qui composent l'assemblée profèrent de tems en tems en chœur des exclamations passionnées, & le moment d'après, ils rient & parlent ensemble sans la moindre apparence de chagrin. Ils passent de cette manière le reste du jour de la mort & toute la nuit suivante. Le lendemain au matin, le cadavre enveloppé d'étoffes est conduit au bord de la mer sur une biere que des hommes portent sur leurs épaules, & il est accompagné d'un Prêtre qui, après avoir prié sur le corps, répète ses oraisons pendant la marche du convoi. Lorsqu'ils sont arrivés près de l'eau, ils déposent le défunt sur le rivage ; le Prêtre réitere ses prieres, & prenant un peu d'eau dans ses mains, il la jette non pas sur le corps mais à côté. Ils remportent ensuite le cadavre à quarante ou cinquante verges delà, & bientôt après on le rapporte une seconde fois sur le rivage où l'on renouvelle les prieres & les aspersions. Ils le portent & reportent ainsi plusieurs fois, & tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres Insulaires construisent un hangar & environnent de palissades un petit espace de terrain. Au centre de ce hangar où *Tupapow*, ils dressent des poteaux pour soutenir la biere, & sur lesquels elle est à la fin placée ; on y laisse pourrir le cadavre jusqu'à ce que la chair soit entièrement détachée des os.

CES

CES hangars sont d'une grandeur proportionnée au rang de la personne dont ils doivent contenir le cadavre ; ceux qui sont destinés aux Otahitiens de la dernière classe, n'ont que la longueur de la bierre, & ils ne sont point entourés de palissades. Le plus grand que nous ayons jamais vu avoit onze verges de long ; les plus beaux *Tupapows* sont ornés suivant les facultés & l'inclination des parents du défunt, qui ne manquent jamais de mettre autour du mort une grande quantité de pièces d'étoffes, & qui quelquefois en couvrent presque entièrement l'extérieur du hangar. On dépose autour de ce lieu des guirlandes de noix de palmier, ou *pandanus* & de feuilles de cocos que les Prêtres entrelacent en nœuds mystérieux, avec une plante qu'ils appellent *Ethée no Moray*, & qui est particulièrement consacré aux solemnités funéraires. Ils laissent aussi à peu de distance du cadavre des aliments & de l'eau, mais on en a déjà parlé ailleurs ainsi que des autres décorations.

ANN. 1769.  
Juillet.

DÈS que le corps est déposé dans le *Tupapow*, le deuil se renouvelle. Les femmes s'assemblent & sont conduites à la porte par la plus proche parente, qui s'enfonce à plusieurs reprises la dent d'un goulu de mer dans le sommet de la tête. Le sang qui coule en abondance est reçu soigneusement sur des morceaux de toile qu'ils jettent sous la bierre ; les autres femmes suivent cet exemple, & elles réitèrent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zèle & la douleur peuvent la soutenir : ils reçoivent de même sur des pièces d'étoffes les larmes

ANN. 1769.  
Juillet.

qu'ils versent dans ces occasions , & ils les présentent comme des oblations au défunt. Quelques-uns des plus jeunes personnages du deuil se coupent les cheveux , & les jettent sous la biere avec les autres offrandes. Cette coutume est fondée sur ce que les Otahitiens qui croient que l'ame subsiste après la mort , imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a déposé le corps auquel elle étoit unie ; qu'elle observe les actions des vivants & goûte du plaisir de voir ces témoignages de leur affection & de leur douleur.

DEUX ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies , les hommes prennent aussi le deuil , mais avant ce tems , ils ne paroissent sentir en aucune manière la perte du défunt. Les plus proches parents se revêtent chacun à leur tour de l'habillement & exercent l'office dont nous avons déjà donné une description particulière , en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre séjour dans l'Isle , & auxquelles Tubourai Tamaïdé , son parent , faisoit les fonctions de principal personnage du deuil ; nous n'avons pourtant pas encore expliqué pourquoi les Otahitiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal personnage du deuil porte un grand bâton plat , armé de la dent d'un goulu de mer , & dans un transport frénétique que sa douleur est supposée lui inspirer , il court sur tout ce qu'il voit , & s'il lui arrive d'attraper un Indien , il le frappe impitoyablement avec son bâton , ce qui ne peut pas manquer de causer une blessure dangereuse.

CES processions ou convois continuent à certains

intervalles pendant cinq lunes, mais ils deviennent moins fréquents par degrés, à mesure que le terme de ce tems approche. Lorsqu'il est expiré, le reste du cadavre est tiré de la biere, ils ratissent & lavent très-proprement les os, & les enterrent ensuite au-dedans ou au-dehors d'un Morai, suivant le rang qu'occupoit le mort; si le défunt étoit un *Earee* ou chef, ils n'enterrent pas son crâne avec le reste des os; ils l'enveloppent d'une belle étoffe, & le mettent dans une espèce de boîte faite pour cela, qu'ils placent aussi dans le Morai. Ce coffre est appelé *Ewharre no te Orometua*, la maison d'un docteur ou maître. Après cela le deuil cesse, à moins que quelques femmes ne soient toujours réellement affligées de la mort du défunt; & dans ce cas, elles se font quelquefois tout-à-coup des blessures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles se rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-être pourquoi Térapo dans un accès de chagrin se blessa elle-même au Fort. Quelque circonstance accidentelle pouvoit lui rappeler alors le souvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avoit perdu, & ranimer sa tendresse & sa douleur au point de lui faire répandre des larmes & répéter le rite funéraire.

LES cérémonies ne finissent pourtant pas avec le deuil; le Prêtre, qui est bien payé par les parents du défunt & les offrandes qui se font au Morai, récite toujours des prieres. Quelques-unes des offrandes qu'ils déposent de tems en tems au Morai sont emblématiques, un jeune plane représente le défunt, & la touffe de plumes la divinité qu'ils invoquent. Le Prêtre ac-

ANN. 1769.  
Juillet.

compagné de quelques-uns des parents qui portent une petite offrande, se place vis-à-vis le Symbole de Dieu; il répète ses oraisons, d'après une formule établie qui est composée de sentences détachées; il entrelasse en même-tems des feuilles de noix de coco en différente forme, il les dépose ensuite sur la terre, dans l'endroit où les os ont été enterrés, & s'adresse à la divinité par un cri très-aigu, dont ils ne se servent que dans cette occasion. Lorsque le Prêtre se retire, ils emportent la touffe de plumes, & laissent les provisions tomber en pourriture ou devenir la pâture des rats.

Religion.

IL ne nous a pas été possible d'acquérir une connoissance claire & suivie de la religion des Otahitiens; nous la trouvâmes, ainsi que celle de la plupart des autres pays, enveloppée de mystères & défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux est différent, comme à la Chine, du langage ordinaire; de manière que Tupia qui prit beaucoup de peines pour nous instruire, n'ayant pas pour exprimer ses pensées des mots que nous entendissions, nous donna des leçons assez inutilement. Je rapporterai cependant, avec le plus de clarté que je pourrai, ce que nous en avons appris.

UN Etre raisonnable, quelque ignorant ou stupide qu'on le suppose, apperçoit d'abord que l'univers & ses différentes parties qu'il connoît, sont l'ouvrage de quelque agent infiniment plus puissant que lui-même; mais la production de l'univers tiré du néant, que nous exprimons par le mot création, est ce qu'il y a de plus difficile à concevoir, même pour les hom-

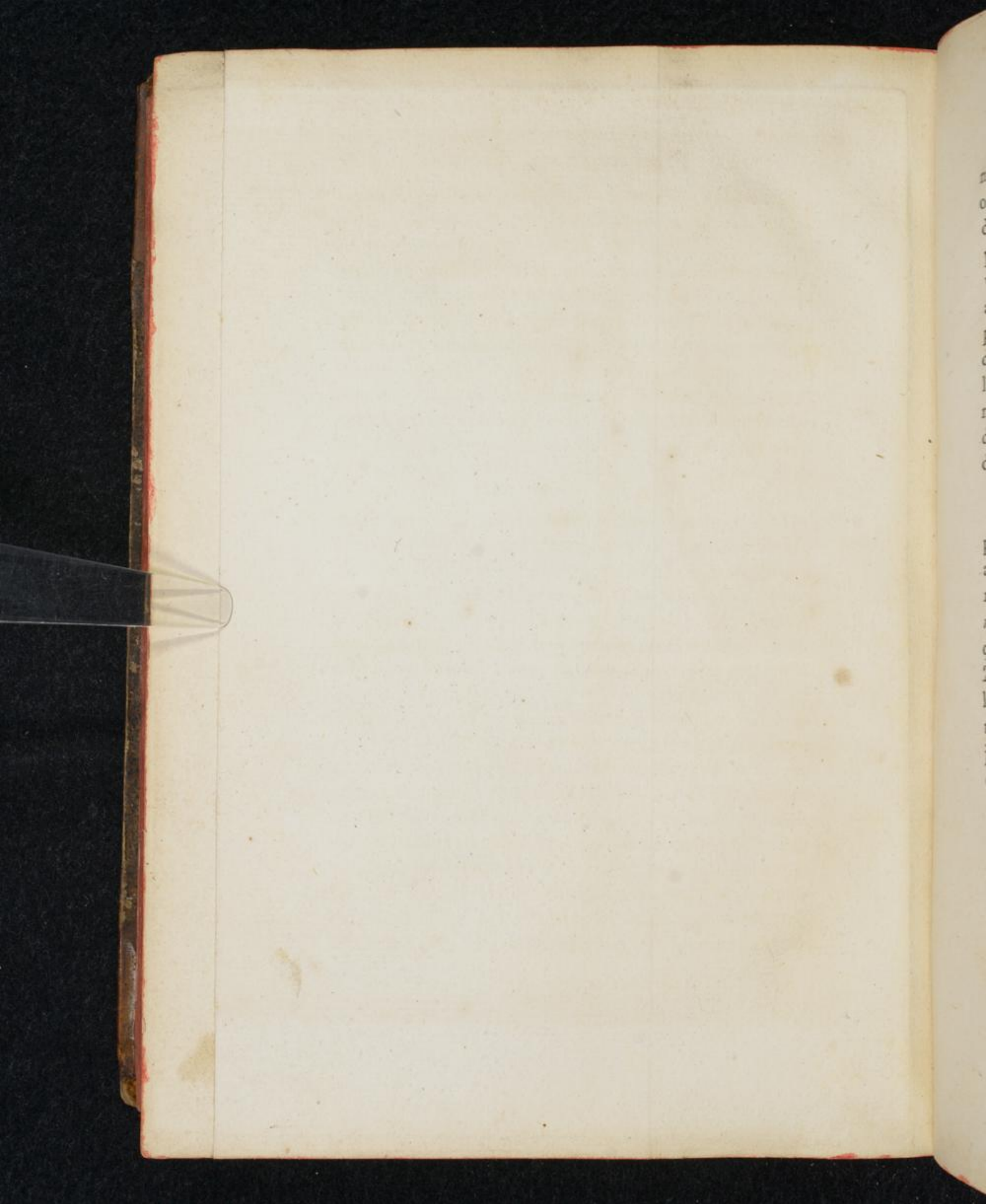


Demanchy Sculp.



Manière dont on expose les morts à Otaïiti.





mes les plus pénétrants & les plus éclairés. Comme on ne voit point d'Être capable en apparence de produire ce grand ouvrage, il est donc naturel de supposer qu'il réside dans quelque partie éloignée de l'univers, ou qu'il est invisible par sa nature, & qu'il doit avoir originairement donné l'être à tout ce qui existe par une méthode semblable à celle que suit la nature dans la succession d'une génération à l'autre ; mais l'idée de procréation comprend celle de deux personnes, & les Otahitiens imaginent que tout ce qui existe dans l'univers provient originairement de l'union de deux êtres.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

ILS donnent à la divinité suprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo*, & ils appellent *Tepapa* l'autre qu'ils croient avoir été un rocher : ces deux êtres engendrèrent une fille *Tettowmatatayo*, l'année où les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occasion ; *Tettowmatatayo* unie avec le pere commun produisit les mois en particulier, & les mois par leur conjonction les uns avec les autres donnerent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, & qu'elles se font ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même système par rapport aux différentes espèces de plantes. Parmi les autres enfants de *Taroataihetoomoo* & de *Tepapa*, ils croient qu'il y a une race inférieure de dieux qu'ils appellent *Eatuas* ; ils disent que deux de ces *Eatuas* habitoient la terre il y a fort longtems, & engendrèrent le premier homme. Ils imaginent que

ANN. 1769.  
Juillet.

cet homme, leur pere commun, étoit en naissant rond comme une boule, mais que sa mere prit beaucoup de soin pour lui étendre les membres, & que leur ayant enfin donné la forme que nous avons à présent; elle l'appella *Eothe*, qui signifie *fini*. Ils croient encore que ce premier pere entraîné par l'instinct universel à propager son espèce, & n'ayant pas d'autre femelle que sa mere, en eut une fille; & qu'en s'unissant avec cette fille, il donna naissance à plusieurs autres avant de procréer un garçon; que cependant à la fin il en mit un au monde, & que celui-ci conjointement avec ses sœurs peupla le monde.

OUTRE leur fille *Tettowmatatayo*, les premiers parents de la nature, eurent un fils qu'ils appelloient *Tane*. Ils donnent à *Taroataihetoomoo*, la divinité suprême, le nom emphatique de producteur des tremblements de terre; mais ils adressent plus ordinairement leurs prières à *Tane*, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus grande part aux affaires du genre-humain.

LEURS *Eatuas* ou Dieux subalternes en très-grand nombre, sont des deux sexes; les hommes adorent les dieux mâles, & les femmes les dieux femelles; ils ont chacun des Morais auxquels des personnes d'un sexe différent ne sont pas admises, quoiqu'ils en aient aussi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtres pour les deux sexes, mais chaque sexe à les siens, & ceux qui officient pour les hommes n'of-

ficient pas ordinairement pour les femmes, & réciproquement.

ANN. 1769.  
Juillet.

LES Otahitiens croient que l'ame est immortelle, ou au moins qu'elle subsiste après la mort, & qu'il y a pour elle deux états de différents degrés de bonheur. Ils appellent *Tavirua l'Eray*, le séjour le plus heureux, & ils donnent à l'autre le nom de *Tiahoboo*; ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils seront récompensés ou punis, suivant la conduite qu'ils auront tenue sur la terre, mais comme des asyles destinés aux différentes classes d'hommes qui se trouvent parmi eux. Ils imaginent que les chefs & les principaux personnages de l'Isle entreront dans le premier, & les Otahitiens d'un rang inférieur dans le second; car ils ne pensent pas que leurs actions ici bas puissent avoir la moindre influence sur l'état futur, ni même qu'elles soient connues de leurs dieux en aucune manière. Si donc leur religion n'influe pas sur leurs mœurs, elle est au moins défintéressée, & les témoignages d'adoration & de respect qu'ils rendent aux dieux par des paroles ou des actions, proviennent seulement du sentiment de leur propre foiblesse & de l'excellence ineffable des perfections divines.

LE caractère de Prêtre ou *Tahova* est héréditaire dans les maisons; cette classe d'hommes est nombreuse, & composée d'Otahitiens de tous les rangs. Le chef des Prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, & ils le respectent presque autant que

ANN. 1769.  
Juillet.

leurs Rois. Les Prêtres ont la plus grande partie du peu de connoissances qui sont répandues dans l'Isle ; mais ces connoissances se bornent à savoir les noms & les rangs des différents *Eatuas* ou dieux subalternes , & les opinions sur l'origine des êtres , que la tradition a transmises dans leur ordre : ces opinions sont exprimées en sentences détachées ; quelques Prêtres en répètent un nombre incroyable , quoiqu'il s'y trouve très-peu des mots dont ils se servent dans leur langage ordinaire.

LES Prêtres cependant ont plus de lumières sur la navigation & l'astronomie que le reste du peuple , & le nom de *Tahowa* ne signifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il y a des Prêtres pour toutes les classes , ils n'officient que dans celle à laquelle ils sont attachés ; le *Tahowa* d'une classe inférieure n'est jamais appelé pour faire ses fonctions par des Insulaires qui sont membres d'une classe plus distinguée , & le Prêtre d'une classe supérieure , n'exerce jamais les siennes pour des hommes d'un rang plus bas.

IL nous paroît que le mariage à *Otahiti* n'est qu'une convention entre l'homme & la femme , dont les Prêtres ne se mêlent point ; dès qu'il est contracté , il semble qu'ils en tiennent les conditions ; mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord , & dans ce cas le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

QUOIQUE les Prêtres n'aient point imposé de taxes  
sur

sur les Otaïtiens pour une Bénédiction nuptiale, ils se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables. L'une est le *Tattoo* (ou l'usage de se piquer la peau), & l'autre la circoncision qui n'ont toutes les deux aucun rapport avec la religion. Nous avons déjà décrit le *Tattoo* : ce peuple a adopté la circoncision sans autres motifs que ceux de la propreté; cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appelée circoncision, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le fendent seulement à travers la partie supérieure, pour empêcher qu'il ne se recouvre sur le gland. Comme les Prêtres peuvent seuls faire les opérations du *Tattoo* & de la circoncision; & que c'est le plus grand de tous les deshonneurs que de ne pas porter des marques de l'une & de l'autre, on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoraires au Clergé, ainsi que nos Mariages & nos Baptêmes. Les Insulaires paient ces rétributions libéralement & de bon cœur, non d'après un tarif fixé, mais suivant le rang & les facultés des parties ou de leurs amis.

---

ANN. 1769.  
Juillet.

LES Morais, ainsi que nous l'avons déjà observé, sont tout à la fois des cimetières & des endroits de culte, & en cela nos Eglises n'y ressemblent que trop. L'Otaïtien approche de son Morai avec un respect & une dévotion qui feroit honte au chrétien; il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de sacré, mais il y va adorer une divinité invisible, & quoiqu'il n'en attende point des récompenses & n'en craigne

ANN. 1769.  
Juillet.

point de châtimens , il exprime toujours ses adorations & ses hommages de la manière la plus respectueuse & la plus humble. J'ai donné ailleurs une description très-détaillée des Morais & des Autels qui sont placés dans les environs. Lorsqu'un Indien approche d'un Morai pour y rendre un culte religieux , ou qu'il porte son offrande à l'Autel , il se découvre toujours le corps jusqu'à la ceinture , & ses regards & son attitude montrent assez que la disposition de l'ame répond à son extérieur.

Nous n'avons pas reconnu que ces peuples soient idolâtres ; du moins , ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains , ni aucune partie visible de la création : il est vrai que les Insulaires d'*Otahiti* , ainsi que ceux des Isles voisines ont chacune un oiseau particulier , les uns un héron , & d'autres un martin pêcheur , auxquels ils font une attention particulière. Ils ont à leur égard des idées superstitieuses relativement à la bonne ou à la mauvaise fortune ; ainsi que la populace parmi nous en a sur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas* ; ils ne les tuent point & ne leur font aucun mal ; cependant ils ne leur rendent aucune espèce de culte.

Gouvernement.

JE n'ose pas affurer que ce peuple qui ignore entièrement l'art d'écrire , & qui par conséquent ne peut avoir des loix fixées par un titre permanent , vive sous une forme régulière de gouvernement ; il règne cependant parmi eux une subordination qui ressemble beaucoup au premier état de toutes les Nations de

l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordoit une liberté licentieuse à un petit nombre d'hommes, & foumettoit le reste au plus vil esclavage.

ANN. 1769.  
Juillet.

VOICI les différens ordres qu'il y a dans l'Isle; l'*Earee Rahie*, ou Roi; l'*Earee*, ou Baron; le *Manahouni*, ou vassal, & le *Toutou*, ou paysan. L'Isle d'*Otahiti* est divisée en deux Péninsules; il y a dans chacune un *Earee Rahie* qui en a la souveraineté; ces deux espèces de Rois sont traités avec beaucoup de respect, par les *Otahitiens* de toutes les classes; mais ils ne paroissent pas exercer autant d'autorité que les *Earees* en exercent dans leurs propres districts. J'ai dit ailleurs que, pendant notre séjour dans l'Isle, nous n'avions pas vu une seule fois le Souverain d'*Oberoonoo*. *Otahiti* est divisé en différens districts, qui sont à-peu-près au nombre de cent; les *Earees* sont seigneurs d'un ou de plusieurs de ces cantons, ils partagent leurs territoires entre les *Manahounis* qui cultivent le terrain qu'ils tiennent sous le Baron. Les *Otahitiens* de la dernière classe appellés *Toutous*, semblent être dans une situation approchante de celle des Villains dans les Gouvernemens féodaux; ils font tous les travaux pénibles, ils cultivent la terre sous les *Manahounis*, qui ne sont que les cultivateurs de nom; ils vont chercher le bois & l'eau, & sous l'inspection de la maîtresse de la famille, ils apprêtent les aliments; ce sont aussi eux qui pêchent le poisson.

CHACUN des *Earees* tient une espèce de Cour, & a une suite nombreuse composée principalement des fils cadets de sa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exer-



ANN. 1769.  
Juillet.

cent dans la maison de l'Earee des emplois particuliers ; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils font. Les uns étoient appelés *Eowa no l'Earee*, & d'autres *Whanno no l'Earee* ; les Barons nous envoioient souvent leurs messages par ces Officiers : de toutes les cours des Earees , celle de *Tootahah* étoit la plus brillante & il ne faut pas s'en étonner , puisqu'il administroit le gouvernement au nom d'*Outou* son neveu , qui étoit Earee Rahie d'*Oberoonoo*, & vivoit sur ses terres. L'enfant du Baron ou Earee , ainsi que celui du souverain, où Earee Rahie succède dès le moment de sa naissance au titre & aux honneurs de son père. Un Baron qui étoit un jour appelé Earee , & dont on n'approchoit qu'en faisant la cérémonie d'ôter une partie de ses vêtemens & de découvrir la partie supérieure de son corps , est réduit le lendemain à l'état de simple particulier , si sa femme est accouchée d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages de respect qu'on rendoit à son autorité , passent à son enfant , s'il ne le massacre pas en naissant ; mais le pere reste toujours possesseur & administrateur des biens : parmi les raisons qui ont contribué à former les sociétés appelées *Arreoy*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

Guerres.

S'IL arrive que les Insulaires voisins forment une attaque générale contre l'Isle ; chaque district , sous le commandement d'un Earee , est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. J'ai remarqué plus haut que *Tupia* faisoit monter à six mille six cents quatre-vingt-six le nombre des combat-

rans que tous les districts pouvoient mettre en campagne.

ANN. 1769.  
Juillet.

DANS ces occasions les forces réunies de toute l'Isle sont commandées en chef par l'Earee Rahie. Les démêlés particuliers qui naissent entre deux Earees, se décident par leurs propres sujets, sans troubler la tranquillité générale.

ILS ont pour armes des frondes qu'ils manient avec beaucoup de dextérité, des piques pointues & garnies d'un os de raie, & de gros bâtons d'un bois très-dur, de six ou sept pieds de long. On dit qu'ainsi armés, ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté; cela est d'autant plus probable, qu'il est sûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes, femmes ou enfans qui tombent malheureusement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques heures après, c'est-à-dire avant que leur colere, qui est toujours violente sans être durable, soit calmée.

Armes.

PENDANT que nous étions à *Otahiti*, l'Earee Rahie d'*Obereonoo* vivoit en bonne intelligence avec l'Earee Rahie de *Tiarraboa*, l'autre péninsule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de Roi de l'Isle, l'autre Souverain n'étoit pas plus jaloux de cette prétention chimérique que ne l'est Sa Majesté très-Chrétienne de voir notre Souverain prendre le titre de Roi de France.

ON ne peut pas espérer que sous un gouvernement si imparfait & si grossier, la justice distributive soit administrée fort équitablement; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il est si facile de

ANN. 1769.  
Juillet.

fatisfaire tous ses goûts & toutes ses passions, & où par-conséquent les intérêts des hommes ne sont pas souvent opposés les uns aux autres. Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent voit qu'il pourroit, avec ce métal, fatisfaire tous les desirs; les Otahitiens n'ont ni monnoie, ni aucun signe fictif qui lui ressemble: il n'y a, à ce qu'il paroît, dans l'Isle aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puissent s'emparer; & effectivement si on retranche tous les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civilisés, il n'en restera pas beaucoup. Nous devons ajouter que par-tout où les loix ne mettent point de restrictions au commerce des femmes, les hommes sont rarement tentés de devenir adultères; d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particulière sur les autres, dans un pays où elles sont moins distinguées par des ornemens extérieurs & par les circonstances accidentelles qui résultent des raffinemens de l'art & du sentiment. Il est vrai que ces Insulaires sont voleurs; comme chez eux personne ne peut essuyer de grands dommages, ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par les châtimens, qui, dans d'autres Nations, sont absolument indispensables pour maintenir l'existence de la société. Tupia nous a dit pourtant que l'adultère & le vol se punissent quelquefois: dans tous les cas d'injure ou de délit, la punition du coupable dépend de l'offensé. Le mari, dans un premier transport de ressentiment, punit quelquefois l'adultère de mort, lorsqu'il surprend les coupables en flagrant-délit; mais s'il n'y a point

de circonstances qui provoquent sa colère, la femme en est ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'est autorisée par aucune loi, & qu'il n'y a point de Magistrat chargé de la vindicte publique, les coupables échappent souvent au châti-ment, à moins que l'offensé ne soit le plus fort; cependant un Chef punit de tems en tems ses sujets immédiats, pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, & même il châtie des Insulaires qui ne dépendent point de lui, lorsqu'ils sont supposés s'être rendus coupables de quelque délit dans son propre district.

ANN. 1769.  
Juillet.

APRÈS avoir décrit le mieux qu'il m'a été possible l'état présent de l'Isle & du peuple qui l'habite, des coutumes & des mœurs, du langage & des arts; je terminerai ce Chapitre par quelques observations générales qui peuvent servir aux Navigateurs, si quelques-uns des vaisseaux de la Grande-Bretagne reçoivent par la suite des ordres pour aborder à *Otahiti*: comme cette Isle ne produit rien qui puisse devenir un objet de commerce, & qu'elle ne présente d'autre utilité aux Européens que des ports pour s'y rafraîchir, lorsqu'ils passeront dans les mers du Sud, il faudroit, pour en tirer tout le parti possible, y transporter des moutons, des chèvres, des bêtes à cornes, des légumes & graines d'Europe, ainsi que d'autres plantes, qui vraisemblablement réussiroient très-bien dans un si beau climat & un sol si fertile.

QUOIQUE l'Isle d'*Otahiti* & les Isles voisines soient situées dans le tropique du Capricorne, la cha-

ANN. 1769.  
Juillet.

leur n'y est pas incommode, & les vents n'y soufflent pas toujours de l'Est; nous avons eu souvent pendant deux ou trois jours un vent frais du S. O., & quelquefois, mais rarement, du N. O. Tupia nous a dit que les vents S. O. règnent en Octobre, Novembre, Décembre; & nous ne doutons pas du fait. Lorsque les vents sont variables, ils sont toujours accompagnés d'une grosse mer, qui vient du S. O. ou O. S. O.; quand il fait calme & que l'atmosphère est chargée de brouillards, il règne aussi une grosse mer, qui a sa direction du même côté, ce qui est un présage sûr que les vents sont variables ou viennent de l'Ouest, en pleine mer; car le tems est toujours clair avec un vent alisé régulier. La rencontre des vents d'Ouest, dans les limites générales du commerce d'Orient, a porté quelques Navigateurs à penser qu'ils étoient alors près de quelque grande étendue de terre; mais je crois que ces vents n'autorisent pas leur conjecture.

Nous avons reconnu, ainsi que le *Dauphin*, que les vents alisés, dans ces parages, ne s'étendent pas au Sud à plus de 20 degrés; & au-delà, nous avons trouvé communément un vent frais d'Ouest. Il est raisonnable de supposer que lorsque ces vents sont forts, ils rechassent le vent d'Est & empiètent par conséquent sur les limites dans lesquelles ils ont coutume de souffler, ce qui produit nécessairement des vents variables & une grosse mer S. O.: cette supposition est d'autant plus probable que chacun fait que les vents alisés soufflent très-foiblement, lorsqu'ils sont à quelque distance de leurs limites; ils peuvent donc facilement être  
arrêtés

arrêtés ou chassés en arrière par un vent contraire : il est aussi très-connu que les limites des vents alisés ne varient pas seulement aux différentes saisons de l'année, mais quelquefois dans la même saison d'une année à l'autre.

ANN 1769.  
Juillet.

ON n'a donc point de raison de supposer que les vents S. O., dans ces limites, soient causés par la proximité de quelque grande étendue de terre, d'autant plus qu'ils sont toujours accompagnés de grandes lames, qui ont la même direction que le vent; & nous avons trouvé d'ailleurs que les houles battent avec beaucoup plus de force sur les côtes S. O. des Isles, qui sont situées dans les limites des vents alisés, que sur les autres parties.

LES marées, dans les environs de ces Isles, sont peut-être aussi peu considérables que dans aucune autre partie du monde; une lune S. ou S.  $\frac{1}{4}$  S. O. rend la marée haute dans la baie de *Matavai* à *Otahiti*; mais l'eau s'élève rarement au-dessus de dix ou douze pouces, d'après le résultat d'un grand nombre d'épreuves faites avec les quatre aiguilles du D. *Knight*, adaptées au compas azimuth: j'ai trouvé que la variation de l'aiguille étoit de 4<sup>d</sup> 46' E. Je crois que ces compas sont les meilleurs qu'on puisse se procurer, cependant lorsqu'ils sont appliqués à la ligne du méridien, j'ai reconnu qu'il n'y avoit pas seulement entr'eux une différence d'un degré & demi; mais que des observations faites le même jour, avec la même aiguille, varioient d'un demi-dégré dans le résultat. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu que deux aiguilles se soient

ANN. 1769.  
Juillet.

exactement rencontré dans le même-tems & le même lieu, quoique différentes épreuves avec la même aiguille, faites l'une après l'autre, se soient souvent trouvées d'accord : cette imperfection de la boussole n'est d'aucune importance pour la navigation, parce qu'on peut toujours trouver la variation de l'aiguille à un degré d'exa&itude plus que suffisant pour toutes les opérations nautiques.

*Fin du premier Livre & du Tome deuxième.*